


Ex
Libris
Danielis
Girtanneri
Utile miscere dulci.

HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN.

TOME TREIZIÈME.

OUVRAGES NOUVEAUX
qui se trouvent chez le même Libraire.

1°. Recherches sur les Causes des principaux Faits physiques par Lamark, Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle, 2 vol. *in*-8°. 12 liv.

2°. L'Histoire d'Angleterre du Docteur Henri, traduite par A. M. H. Boulard, qui a revu le présent volume, 5 vol. *in*-4°. 100 l.

Cette Histoire d'Angleterre contient :

1°. L'Histoire Civile & Militaire ; 2°. celle de la Religion ; 3°. celle de la Constitution, du Gouvernement, des Loix & des Tribunaux ; 4°. celles des Sciences, des Savans, & des principales Maisons destinées aux progrès des Sciences ; 5°. celle des Arts utiles & agréables ; 6°. celle du Commerce, de la Marine, des Monnoies & du prix des denrées ; 7°. enfin celle des Mœurs, des Vertus, des Vices, des Usages remarquables, de la Langue, du Régime & des Divertissemens des Anglois sous chaque époque.

Les quatrième & cinquième volumes de cette Histoire sont traduits par Cantwel.

On trouve à la fin du cinquième volume un précis ou mémorial de l'Histoire Angloise, fait en 360 vers, par Malingre. Ce précis va jusqu'à l'an 1793.

HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN,

Traduite de l'Anglois de GIBBON, *par D. M.*

Et revue par A. M. H. B.



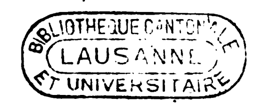
TOME TREIZIÈME.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière André des Arts, n°. 9.

An IIIme. de la République Françaiſe, vieux ſtyle 1794.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce treizième Volume.

CHAPITRE L.

DESCRIPTION *de l'Arabie & de ses habitans. Naissance, caractère & Doctrine de Mahomet. Il prêche à la Mecque. Il se réfugie à Médine. Il propage sa Religion par le glaive. Soumission volontaire ou forcée des Arabes. Sa mort & ses successeurs. Prétentions & succès d'Ali & de ses descendans.* Page 1

CHAPITRE LI.

Conquête de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, de l'Afrique & de l'Espagne, par les Arabes ou les Sarasins. Empire

des Califes ou des successeurs de Mahomet. Etat des Chrétiens sous leur Gouvernement. Page 371

Table des Matières contenues dans ce treizième volume. Page 437

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN.

SUITE DU CHAPITRE XLIX.

AU milieu des querelles de l'ancienne Grèce, le Peuple ſaint de l'Elide jouiſſoit d'une paix continuelle ſous la protection de Jupiter & dans l'exercice des jeux olympiques (47). C'eût été un bonheur

Rome attaquée par les Lombards, A. D. 730 — 752.

(47) Voyez la Diſſertation de Weſt ſur les jeux olympiques (Pindare, vol. 2, p. 32 — 36, Edit. in-12), & les judicieuſes Réflexions de Polybe (t. 1, l. 4, p. 466, Edit. de Gronovius).

pour les Romains si un privilége semblable avoit défendu le Patrimoine de l'Eglise contre les maux de la guerre, & si les Chrétiens qui alloient voir le tombeau de Saint Pierre avoient renoncé à l'usage de leurs armes en présence de l'Apôtre & de son successeur. Mais ce cercle mystique ne pouvoit être tracé que par la baguette d'un Législateur & d'un Sage; ce systême pacifique ne s'accordoit pas avec le zèle & l'ambition des Papes; les Romains n'étoient pas, comme les habitans de l'Elide, adonnés aux innocens & pénibles travaux de la culture; & les institutions publiques & privées des Barbares de l'Italie, malgré l'effet que le climat avoit produit sur leurs mœurs, se trouvoient bien au dessous de celles des Etats de la Grèce. Luitprand, Roi des Lombards, donna un exemple mémorable de repentir & de dévotion. Ce vainqueur étoit à la tête de son armée, à la porte du Vatican; il écouta

la voix de Grégoire II (48). Il retira ses troupes, il abandonna ses conquêtes, il se rendit à l'église de Saint-Pierre, & après y avoir fait ses dévotions, il déposa sur la tombe de cet Apôtre son épée & son poignard, sa cuirasse & son manteau, sa croix d'argent & sa couronne d'or. Cette ferveur religieuse fut une illusion & peut-être un artifice du moment; le sentiment de l'intérêt a de la force & il est de longue durée. L'amour des armes & du pillage étoit naturel aux Lombards; & les désordres de l'Italie, la foiblesse de Rome & la profession pacifique de son nouveau Chef, furent pour eux un objet de tentation irrésistible. Lorsqu'on publia les premiers Edits de l'Empereur, ils se déclarèrent les défenseurs des images. Luitprand envahit la province de Romagne, qui s'é-

(48) Sigonius (de Regno Italiæ, l. 3 Opera, t. 2, p. 173), prête à Grégoire un discours au Roi des Lombards. Ce discours est très-bien fait; il imite la hardiesse ou l'esprit de Salluste ou de Tite-Live.

toit déjà rangée du même parti ; les Catholiques de l'Exarcat se soumirent sans répugnance à son pouvoir civil & militaire, & un ennemi étranger entra pour la première fois dans la forteresse de Ravenne, qu'on regardoit comme imprenable. L'activité & les vaisseaux des Vénitiens reprirent bientôt la ville & la forteresse, & ces fidèles Sujets se rendirent aux exhortations de Grégoire, qui les engagea à séparer la faute personnelle de Léon, de la cause générale de l'Empire Romain (49). Les Grecs oublièrent ce service, & les Lombards se souvinrent de cette injure. Les deux Nations ennemies par leur foi, formèrent une alliance dan-

(49) Deux Historiens Vénitiens, Jean Sagorninus (Chron. Venet. p. 13), & le Doge André Dandolo (Script. Rer. Ital. t. 12, p. 135), ont conservé cette Epître de Grégoire. Paul Diacre (de Gest. Langobard. l. 6, c. 49 — 54, in Script. Ital. t. 1, part. 1. p. 506 — 508) fait mention de la perte & de la reprise de Ravenne; mais nos Chronologistes Pagi & Muratori, &c. ne peuvent fixer l'époque de cette lettre, ou dire en quelle circonstance elle fut écrite.

gereuſe & peu naturelle ; le Roi & l'Exarque marchèrent à la conquête de Spolette & de Rome ; cet orage ſe diſſipa ſans produire beaucoup d'effet, mais Luitprand alarma l'Italie en ne propoſant d'autres alternatives que la guerre ou une trève. Aſtolphe ſon ſucceſſeur ſe déclara tout à la fois l'ennemi de l'Empereur & du Pape. Ravenne fut ſubjuguée par la force & par la trahiſon (50), & cette conquête anéantit les Exarques qui avoient régné avec un pouvoir ſubordonné depuis le temps de Juſtinien & la ruine du royaume des Goths. Rome eut ordre de reconnoître pour ſon légitime Souverain le Lombard victorieux ; on fixa la rançon de chaque Citoyen à un tribut annuel d'une pièce d'or ; & le vainqueur déclara que ſon glaive ne s'arrêteroit qu'à cette condition. Les Romains

(50) Cette alternative eſt fondée ſur les leçons différentes du manuſcrit d'Anaſtaſe : dans l'une on lit *deceperat*, & dans l'autre *decerpſerat* (Script. Ital. t. 3, part. 1. p. 167).

hésitèrent ; ils adressèrent des supplications ; ils formèrent des plaintes, & on arrêta les Barbares par les armes & par des négociations, afin de laisser au Pape le loisir de se ménager au delà des Alpes un allié & un vengeur (51).

Sa délivrance par Pepin, A. D. 754.

Dans sa détresse, Grégoire I avoit employé les secours du Héros de son siècle, de Charles Martel, qui gouvernoit la France avec le modeste titre de Maire ou de Duc, & qui par sa victoire singulière sur les Sarasins, avoit sauvé son pays & peut-être l'Europe du joug des Musulmans. Charles reçut avec beaucoup d'égards les Ambassadeurs du Pape ; mais telles furent la multiplicité de ses opé-

(51) Le Codex Carolinus est un recueil de lettres des Papes à Charles Martel (qu'ils appellent Subregulus), à Pepin & à Charlemagne ; elles vont jusqu'à l'année 791, époque où le dernier de ces Princes les recueillit. Le manuscrit original & authentique (Bibliotheca Cubicularis) est aujourd'hui dans la Bibliothèque impériale de Vienne, & il a été publié par Lambecius & Muratori (Script. Rerum Italicarum, t. 3, part. 2, p. 75, &c.).

rations & la courte durée de ſa vie, qu'il ne put ſe mêler des affaires de l'Italie que par une médiation infructueuſe. Son fils Pepin, héritier de ſon pouvoir & de ſes vertus, ſe chargea de défendre l'Egliſe romaine, & il paroît que le zèle de ce Prince fut excité par l'amour de la gloire & par la Religion. Mais le danger étoit ſur les bords du Tybre, les ſecours ſe trouvoient ſur ceux de la Seine, & notre commiſération eſt languiſſante lorſqu'on nous raconte des miſères éloignées. Tandis que la ville de Rome ſe livroit à la douleur, Etienne III prit la généreuſe réſolution de ſe rendre lui-même à la Cour de Lombardie & à celle de France, de détourner l'injuſtice de ſon ennemi, ou exciter la pitié & l'indignation de ſon ami. Après avoir nourri le déſeſpoir public par des prières, il entreprit un laborieux voyage avec les Ambaſſadeurs du Monarque François & ceux de l'Empereur Grec. Le Roi des Lombards fut infléxible, mais ſes me-

naces ne purent contenir les plaintes ou retarder la diligence du Pontife de Rome, qui traversa les Alpes pennines, se reposa dans l'abbaye de Saint-Maurice, & se hâta de toucher cette main de son protecteur, qui dans la guerre & les liaisons d'amitié ne s'élevoit jamais inutilement. Etienne fut accueilli comme le successeur visible de l'Apôtre. A la première assemblée du Champ de Mars ou du Champ de Mai, le Roi de France exposa les griefs du Pape à une Nation dévote & guerrière, & le Pontife repassa les Alpes, non comme un suppliant, mais à la tête d'une armée de François que leur Roi commandoit en personne. Les Lombards, après une foible résistance, obtinrent une paix ignominieuse; ils jurèrent de rendre les possessions & de respecter la sainteté de l'Eglise romaine. Astolphe ne voyant plus les troupes françoises autour de lui, oublia sa promesse, & se souvint de l'outrage qu'il venoit de recevoir. Ses Soldats investirent Rome

de nouveau, & Etienne, qui craignoit de fatiguer le zèle des alliés qu'il avoit au delà des Alpes, imagina de fortifier sa plainte & sa requête par une lettre écrite au nom de Saint Pierre lui-même (52). L'Apôtre assure ses fils adoptifs, le Pape, le Clergé & les Nobles de France, que s'il est mort dans la chaire, son esprit vit toujours; que c'est la voix du fondateur & du gardien de l'Eglise de Rome qui leur parle, & qu'ils doivent obéir; que la Vierge, les Anges, les Saints & les Martyrs réunis, font la même déclaration; que pour les récompenser de leur dévote entreprise, ils obtiendront la fortune, la victoire & le Paradis, & que la damnation éternelle sera la peine de leur

(52) Voyez cette lettre extraordinaire, dans le Codex Carolinus, Epist. 3, p. 92. Les ennemis des Papes ont accusé Etienne de supercherie & de blasphêmes: toutefois ce Pontife vouloit persuader plutôt que tromper. Cette méthode de faire parler les morts ou des immortels, étoit familière aux anciens Orateurs; mais il faut avouer qu'en cette occasion on l'employa avec la grossièreté de l'époque dont nous parlons.

négligence, s'ils souffrent que son tombeau, son Eglise & son Peuple tombent entre les mains des perfides Lombards. La seconde expédition de Pepin ne fut ni moins rapide ni moins heureuse que la premiere : Saint Pierre obtint ce qu'il désiroit; Rome fut sauvée une seconde fois, & les violences d'un Maître étranger donnèrent à Astolphe des leçons de justice & de bonne foi. Après ce double châtiment, les Lombards ne firent plus que languir & déchoir l'espace d'environ vingt ans. Leur caractère toutefois n'avoit pas pris l'abaissement de leur condition; & au lieu d'affecter les paisibles vertus des foibles, ils fatiguèrent les Romains par une multitude de prétentions, de subterfuges & d'incursions qu'ils renouvelèrent sans réflexion, & qu'ils terminèrent sans gloire. Leur monarchie expirante étoit pressée d'un côté par le zèle & la prudence du Pape Adrien I, & de l'autre par le génie, la fortune & la grandeur de Charlemagne,

fils de Pepin : ces Héros de l'Eglise & de l'Etat se réunirent par une alliance & par l'amitié, & lorsqu'ils foulèrent les foibles à leurs pieds, ils eurent soin de se couvrir du masque de l'équité & de la modération (53). Les défilés des Alpes & les murs de Pavie étoient la seule défense des Lombards. Le fils de Pepin surprit les défilés & investit ces murailles ; & après un blocus de deux ans, Didier, le dernier de leurs Princes, rendit son sceptre & sa capitale. Les Lombards, soumis à un Roi étranger, mais gardant leurs Loix nationales, devinrent les Con-

Conquête de la Lombardie par Charlemagne, A. D. 774.

(53) Ils négligèrent cette précaution lors du divorce de la fille de Didier, que Charlemagne répudia *sine aliquo crimine.* Le Pape Etienne IV s'étoit opposé avec fureur au mariage d'un Noble Franc, — *cum perfidâ, horridâ, nec dicendâ, fœtentissima natione Longobardorum,* de laquelle, disoit-il, la race des Lépreux tiroit son origine (Cod. Carolin. Epist. 45, p. 178, 179). Il alléguoit l'existence d'une première femme, comme une autre raison contre ce mariage (Muratori, Annali d'Italia, t. 6, p. 232, 233 — 236, 237). Mais Charlemagne se permettoit librement la polygamie ou le concubinage.

citoyens plutôt que les Sujets des Francs, lesquels tiroient également leur origine, leurs mœurs & leur Langue de la Germanie (54).

Pepin & Charlemagne, Rois de France, A. D. 751 — 753 — 768.

Les obligations réciproques des Papes & de la famille Carlorvingienne, forment l'anneau qui réunit l'Histoire ancienne & moderne, l'Histoire civile & ecclésiastique. La conquête de l'Italie offrit une occasion favorable aux défenseurs de l'Eglise romaine; ils avoient un titre spécieux, les vœux du Peuple; & le Clergé prioit & intriguoit pour eux. La dignité de Roi de France (55) &

(54) Voyez les Annali d'Italia de Muratori, t. 6, & les trois premières Dissertations de ses Antiquitates Italiæ medii ævi, t. 1.

(55) Outre les Historiens ordinaires, trois Critiques François, Launoy (Opera, t. 5, part. 2, l. 7, Epist. 9, p. 477 — 487), Pagi (Critica, A. D. 751, n°. 1 — 6, A. D. 752, n°. 1 — 10), & Natalis Alexander (Hist. Novi Testamenti, Differt. 2, p. 96 — 107), ont traité ce sujet de la déposition de Childeric avec savoir, avec attention, mais en contournant les faits pour sauver l'indépendance de la couronne. Au reste, ils se trouvent très-

celle de Patricien de Rome, furent les dons les plus précieux des Papes à la race Carlovingienne. 1. Sous la monarchie ſacerdotale de Saint Pierre, les Nations reprirent l'habitude de chercher ſur les bords du Tybre leurs Monarques, leurs Loix & les oracles de leur deſtinée. Les Francs ne connoiſſoient pas la nature de leur Gouvernement; Pepin, qui paroiſſoit n'être que le Maire du Palais, exerçoit tous les pouvoirs de la royauté; & excepté le titre de Roi, rien ne manquoit à ſon ambition. Ses ennemis ſe trouvoient abattus ſous ſa valeur; ſa généroſité multiplioit le nombre de ſes amis. Son père avoit été le ſauveur de la Chrétienté, & quatre illuſtres générations appuyoient & relevoient les droits de ſon mérite perſonnel. Le dernier deſcendant de Clovis, le foible Chil-

preſſés par les paſſages qu'ils tirent d'Eginhard, de Théophanes, & des anciennes Annales *Laureshamenſes*, *Fuldenſes*, *Loiſielani.*

deric, conservoit toujours le nom & l'image de la royauté; mais son droit tombé en désuétude ne pouvoit exciter qu'une sédition; la France désiroit rétablir la simplicité de sa Constitution, & Pepin, Sujet & Prince, vouloit fixer son rang & la fortune de sa famille. Le serment de fidélité lioit le Maire & les Nobles envers le fantôme royal : le sang de Clovis étoit sacré pour eux, & leurs Ambassadeurs demandèrent au Pontife de Rome de dissiper leurs scrupules ou de les absoudre de leurs promesses. L'intérêt personnel du Pape Zacharie, successeur des deux Grégoires, le détermina à prononcer en leur faveur; il décida que la Nation avoit le droit de réunir sur la même tête le titre & l'autorité de Roi; qu'il falloit immoler à la sûreté publique l'infortuné Childeric, qu'on devoit le déposer, le raser & l'enfermer dans un couvent pour le reste de ses jours. Une réponse si conforme au désir des Francs, fut reçue par eux comme

l'opinion d'un Casuiste, l'arrêt d'un Juge ou l'oracle d'un Prophète : la race Mérovingienne disparut ; & un Peuple libre, accoutumé à obéir aux Loix de Pepin & à marcher sous son étendard, l'éleva sur un bouclier. Il fut couronné deux fois avec la sanction de la Cour de Rome ; la première, par Saint Boniface, Apôtre de la Germanie ; & la seconde, par les mains reconnoissantes d'Etienne III, qui, dans le monastère de Saint Denis, placa le diadême sur la tête de son bienfaiteur. On eut alors l'adresse d'y ajouter l'onction des Rois d'Israël (56) : le successeur de Saint Pierre s'arrogea les fonc-

(56) Ce ne fut pas rigoureusement, pour la première fois, qu'on employa l'onction des Rois d'Israël. Les Evêques de la Bretagne & de l'Espagne l'avoient déjà employée aux sixième & septième siècles. L'onction royale de Constantinople fut empruntée des Latins, à la dernière époque de l'Empire. Constantin Manassés parle de celle de Charlemagne comme d'une cérémonie étrangère, juive & incompréhensible Voyez Selden's Titles a Honour, dans ses Ouvrages, vol. 3, part. 1. p. 234 — 249.

tions d'un Ambassadeur de Dieu ; un Chef Germain devint aux yeux des Peuples l'Oint du Seigneur, & cette cérémonie juive se répandit dans l'Europe moderne où elle subsiste encore. On affranchit les Francs de leur premier serment de fidélité, mais on les dévoua à l'anathême ainsi que leur postérité, s'ils osoient faire encore usage de la liberté d'élection, ou choisir un Roi qui ne fût pas de la sainte race des Princes Carlovingiens. Ces Princes jouirent de leur gloire sans s'inquiéter de l'avenir ; le Secrétaire de Charlemagne assura que l'autorité des Papes transféroit le sceptre de France (57), & lorsque dans les temps modernes ils ont voulu former des en-

(57) Voyez Eginhard, in Vitâ Caroli Magni, c. 1, p. 9, &c. c. 3, p. 24. Childeric fut déposé *Jussû*, & la race Carlovingienne fut établie sur le trône, *auctoritate Pontificis Romani*. Launoy & d'autres Ecrivains disent que ces mots très-énergiques sont susceptibles d'une interprétation très-modérée ; cela peut-être, mais Eginhard connoissoit bien le Monde, la Cour & la Langue latine.

treprises

treprises hardies, ils ont insisté avec confiance sur ce grand acte de jurisdiction temporelle.

2. Les mœurs & la Langue avoient tellement changé, que les Patriciens de Rome (58) ne conservoient plus guère de rapports avec les Sénateurs de Romulus ou les Officiers du palais du Constantin, avec les Nobles de la République ou les Patriciens que l'Empereur appeloit fictivement ses parens. Lorsque Justinien eut reconquis l'Italie & l'Afrique, & d'après l'importance & le danger des provinces éloignées, il fallut faire résider un Magistrat suprême sur les lieux; on le nommoit indifféremment Exarque ou Patricien, & ces Gouverneurs de Ra-

Patriciens de Rome.

(58) Voyez sur le titre & les pouvoirs de Patricien de Rome, Ducange (Gloss. Latin, t. 5, p. 149 — 151). Pagi (Critica, A. D. 740, n°. 6 — 11), Muratori (Annali d'Italia, t. 6, p. 308 — 329), & Saint-Marc (Abrégé Chronologique de l'Italie, t. 1, p. 379 — 382). De tous ces Ecrivains, le Cordelier Pagi est le plus disposé à voir dans le Patrice un Lieutenant de l'Eglise, plutôt que de l'Empire.

venne, qui tiennent leur place dans la chronologie des Princes, étendoient leur jurisdiction sur la ville de Rome. Depuis la révolte de l'Italie & la perte de l'Exarcat, la détresse des Romains avoit exigé quelques sacrifices de leur indépendance. Mais dans cet acte, ils exercèrent encore le droit de disposer d'eux-mêmes, & les décrets du Sénat & du Peuple revêtirent successivement Charles Martel & sa postérité des honneurs de Patricien de Rome. Les chefs d'une Nation puissante auroient dédaigné des titres serviles & des fonctions subordonnées; mais le règne des Empereurs Grecs étoit suspendu, & durant la vacance de l'Empire ils tirèrent du Pape & de la République une commission plus glorieuse. Les Ambassadeurs Romains présentèrent à ces Patrices les clefs de l'église de Saint Pierre, pour gage & pour symbole de souveraineté; on leur présenta de plus une bannière, en les avertissant qu'ils pouvoient & qu'ils devoient

la déployer dans la défenſe de l'Egliſe & de la ville (59). Au temps de Charles Martel & de Pepin, l'interpoſition du royaume des Lombards menaçoit la ſûreté de Rome, mais elle couvroit à quelques égards la liberté de cette ville, & le *Patriciat* ne repréſentoit que le titre, les ſervices & l'alliance de ces protecteurs éloignés. Telles furent la puiſſance & l'adreſſe de Charlemagne, qu'il anéantit les Lombards & devint maître de Rome. Lorſqu'il arriva pour la première fois dans cette ville, il y fut reçu avec tous les honneurs qu'on avoit autrefois accordés à l'Exarque, c'eſt-à-dire au Repréſentant de l'Empereur ; & la joie & la recon-

(59) Les Ecrivains qui défendent le Pape, peuvent adoucir l'expreſſion ſymbolique de la bannière & des clefs ; mais les mots *ad regnum dimiſimus* ou *direximus* (Codex Carolin Epiſt. 1, t. 3, part. 2, p. 76), ne ſouffrent ni palliatifs ni ſubterfuges. Dans le manuſcrit de la Bibliothèque de Vienne, on lit *Rogum*, prière ou requête, au lieu de regnum (Voyez Ducange), & cette correction importante détruit la royauté

noissance du Pape (60) donnèrent à ces honneurs un nouvel éclat. Dès qu'Adrien I fut instruit de l'approche du Monarque, il envoya à sa rencontre les Magistrats & les Nobles avec la bannière jusqu'à environ trente milles. Les écoles ou les communautés nationales des Grecs, des Lombards, des Saxons, &c. garnissoient la voie flaminienne l'espace d'un mille, & des enfans qui tenoient à la main des palmes & des branches d'olivier, chantoient les louanges de leur libérateur. Quand Charlemagne apperçut les croix & les bannières, il descendit de cheval; il conduisit au Vatican la procession de ses Nobles, & en montant l'escalier il baisa dévotement chaque mar-

de Charles Martel (Catalani, dans ses Préfaces critiques des Annali d'Italia, t. 17, p. 95 — 99.

(60) On lit dans le *Liber Pontificalis*, qui contient des détails authentiques sur cette réception : — *Obviam illi ejus sanctitas dirigens venerabiles cruces, id est signa; sicut mos est ad Exarchum, aut Patricium suscipiendum, eum cum ingenti honore suscipi fecit*, t. 3, part. 1, p. 185).

che du ſanctuaire des Apôtres. Adrien l'attendoit ſous le portique à la tête de ſon Clergé. Ils s'embraſsèrent comme des amis & comme des égaux. Mais en allant vers l'autel, le Roi ou le Patricien prit la droite du Pape. Ces vaines démonſtrations de reſpect ne contentèrent pas Charlemagne. Durant les vingt-ſix années qui s'écoulèrent entre la conquête de la Lombardie & ſon couronnement en qualité d'Empereur, il gouverna en maître la ville de Rome qu'il avoit délivrée par ſes armes. Le Peuple jura de demeurer fidèle à ſa perſonne & à ſa famille ; on frappa les monnoies, on adminiſtra la juſtice en ſon nom ; & il examina & confirma l'élection des Papes. Excepté le moyen de réclamer la ſouveraineté de ſon propre chef, le titre d'Empereur ne pouvoit ajouter aucune prérogative à celle dont le Patrice de Rome étoit déjà revêtu (61).

---

(61) Paul Diacre, qui écrivit avant l'époque où Char-

Donations de Pepin & de Charlemagne aux Papes.

La reconnoissance des Carlovingiens étoit proportionnée à ces obligations, & les bienfaits qu'ils accordèrent à l'Eglise de Rome, ont conservé leur noms. Elle n'avoit jamais eu que des métairies & des maisons, ils lui donnèrent des villes & des provinces avec la souveraineté temporelle. La concession de l'Exarcat fut le premier fruit des victoires de Pepin (62). Astolphe abandonna sa

---

lemagne prit le titre d'Empereur, décrit Rome comme une ville sujette de ce Prince. — *Vestra civitates* (ad Pompeium *Festum*) *suis addidit sceptris* (de Metensis Ecclesiæ Episcopis). Des médailles carlovingiennes frappées à Rome, ont déterminé Le Blanc à écrire une Dissertation, pleine de recherches, mais très-partiale, touchant l'autorité qu'avoient les Rois de France sur Rome, en qualité de Patrices & d'Empereurs. (Amsterdam, 1692, in-4°.).

(62) Mosheim (Institution Hist. Ecclesiast. p. 263), examine cette donation avec bonne foi & avec sagesse. L'acte original n'a jamais été produit, mais le *Liber Pontificalis* décrit ce beau présent (p. 171), & le Codex Carolinus le suppose. Ces deux ouvrages sont des monumens contemporains, & le dernier est d'autant plus authentique, qu'on l'a conservé dans la Bibliothèque de l'Empereur, & non dans celle du Pape.

proie en ſoupirant. Les chefs & les otages des principales villes furent livrés à l'Ambaſſadeur de France, & il les préſenta ſur le tombeau de Saint Pierre au nom de ſon Roi. L'Exarcat, ſelon l'acception la plus étendue (63), embraſſoit toutes les provinces de l'Italie qui avoient obéi à l'Empereur & à ſes Miniſtres; mais à parler rigoureuſement, il ne comprenoit que les territoires de Ravenne, de Bologne & de Ferrare; il faut y joindre la Pentapole, qui s'étendoit le long de la mer Adriatique, depuis Rimini juſqu'à Ancone, & qui s'avançoit dans l'intérieur du pays juſqu'aux chaînes de l'Apennin. On a beaucoup blâmé l'ambition & l'avarice des Papes dans cette opération. L'humilité d'un Prêtre Chré-

(63) Au milieu des réclamations exorbitantes, & des conceſſions très-bornées, de l'intérêt & du préjugé qui aſſerviſſoient Muratori lui-même (Antiquitat. t. 1, p. 63 — 68; j'ai pris pour guide dans la fixation des limites de l'Exarcat & de la Pentapole, la Diſſertatio Chorographica Italiæ Medii Ævi, t. 10, p. 160 — 180.

tien auroit peut-être dû refuser un royaume terrestre, qu'il ne pouvoit gouverner aisément sans renoncer aux vertus de son état. Un Sujet fidèle ou même un ennemi généreux auroit peut-être dû montrer moins d'ardeur à partager les dépouilles du Prince Barbare; & si l'Empereur avoit chargé Etienne de solliciter en son nom la restitution de l'Exarcat, je n'absoudrois pas le Pape du reproche de perfidie & de fausseté. Mais à suivre les Loix bien exactement, chacun peut sans offense accepter ce qu'un bienfaiteur peut lui donner sans injustice. L'Empereur Grec avoit abandonné ou perdu ses droits sur l'Exarcat, & le glaive d'Astolphe se trouvoit brisé par le glaive plus fort du Carlovingien. Ce n'étoit pas pour défendre la cause de l'Iconoclaste que Pepin avoit exposé sa personne & son armée dans ses expéditions au delà des Alpes; il possédoit légalement ses conquêtes, & il pouvoit les aliéner d'une manière légale : il répo ndt

pieusement aux importunités des Grecs, qu'aucune considération humaine ne le détermineroit à reprendre un don qu'il avoit fait au Pontife de Rome pour la rémission de ses péchés & le salut de son ame. Il avoit donné l'Exarcat en toute souveraineté, & le monde vit pour la première fois un Evêque Chrétien revêtu du droit de nommer les Magistrats, de faire exercer la justice, d'imposer les taxes, & de disposer des richesses du palais de Ravenne, c'est-à-dire de toutes les prérogatives de Prince temporel. Lors de la dissolution du royaume des Lombards; les habitans du Duché de Spolette (64) cherchèrent à se mettre à l'abri de l'orage ; ils coupèrent leurs cheveux selon l'usage des Romains ; ils se déclarèrent serviteurs & Sujets de Saint Pierre; & par cette reconnoissance vo-

(64) *Spoletini deprecati sunt, ut eos in servitio B. Petri reciperet & more Romanorum tonsurari faceret* (Anastasius, p. 185); mais on peut demander s'ils donnèrent leur personne ou leurs pays.

lontaire ils achevèrent l'arrondissement actuel de l'Etat ecclésiastique. Ce cercle mystérieux prit une étendue indéfinie par la donation verbale ou par écrit de Charlemagne (65), qui dans les premiers transports de sa victoire, se dépouilla lui-même, & dépouilla l'Empereur Grec des villes & des isles autrefois réunies à l'Exarcat. Mais lorsqu'il fut loin de l'Italie, & qu'il réfléchit sur ce qu'il avoit fait, il vit d'un œil de jalousie & d'envie la grandeur du Pape. Il éluda d'une ma-

(65) Saint-Marc (Abrégé, t. 1, p. 390 — 408), qui a bien étudié le *Codex Carolinus*, examine avec soin quelle fut la politique & quelle fut la donation de Charlemagne. Je crois avec lui que cette donation ne fut que verbale. Le plus ancien acte de donation qu'on allègue, est celui de l'Empereur Louis le Pieux (Sigonius de Regno Italiæ, l. 4, Opera, t. 2, p. 267 — 270). On doute beaucoup de son authenticité, ou du moins de son intégrité (Pagi, A. D. 817, n°. 7, &c. Muratori, Annali, t. 6, p. 432, &c. Dissertat. Chorographica, p. 33, 34); mais je ne trouve dans les Auteurs aucune objection raisonnable contre ces Princes qui disposoient si librement de ce qui ne leur appartenoit pas.

nière respectueuse l'exécution de ses promesses & de celles de son père; le Roi des Francs & des Lombards fit valoir les droits inaliénables de l'Empire, & durant sa vie & au moment de sa mort, Ravenne (66) ainsi que Rome se trouvoient au nombre de ses villes métropolitaines. La souveraineté de l'Exarcat se perdit dans les mains des Papes. Ils trouvèrent dans l'Archevêque de Ravenne un rival dangereux (67) : les Nobles & le Peuple dédaignèrent le joug d'un Prêtre; & au milieu des désordres de ce temps, les Pontifes de Rome ne purent

---

(66) Charlemagne demanda les Mosaïques du palais de Ravenne, à Adrien I, à qui elles appartenoient; il les obtint : il vouloit en décorer Aix-la-Chapelle (Cod. Carolin. Epist. 67, p. 223).

(67) Les Papes se plaignent souvent des usurpations de Léon de Ravenne (Codex Carolin. Epist. 51, 52, 53, p. 200 — 205). *Si corpus S. Andreæ fratris Germani, S. Petri, hic humasset, nequaquam nos Romani Pontifices sic subjugassent* (Agnellus, Liber Pontificalis, in Scriptores Rerum Ital. t. 2, part. 1, p. 107).

garder que le souvenir d'une ancienne prétention qui avoit eu pour eux des suites si heureuses à une époque plus favorable.

Fabrication de la donation de Constantin.

La fraude est la ressource de la foiblesse & de l'astuce, & les Barbares ignorans, malgré toute leur force, furent souvent enveloppés dans les filets des manœuvres sacerdotales. Le Vatican & le palais de Latran étoient un Arsenal, qui selon les occasions produisoit ou receloit une nombreuse collection d'actes vrais ou faux, corrompus ou suspects, favorables aux intérêts de l'Eglise romaine. Avant la fin du huitième siècle, un Ecrivain devoué au Siége apostolique, peut-être le fameux Isidore, fabriqua les décrétales & la donation de Constantin, ces deux colonnes de la monarchie spirituelle & temporelle des Papes. Cette donation mémorable fut annoncée au monde par un lettre d'Adrien I, qui exhortoit Charlemagne à imiter la libéralité du Grand Constantin, & à faire re-

vivre ſon nom (68). Selon la Légende, Saint Silveſtre, Evêque de Rome, guérit de la lèpre & purifia dans les eaux du baptême le premier des Empereurs Chrétiens ; & il n'y a jamais eu de Médecin mieux récompenſé. Le Néophyte royal s'éloigna de la réſidence & du patrimoine de Saint Pierre ; il déclara ſa reſolution de fonder une nouvelle capitale en Orient, & abandonna aux Papes la ſouveraineté perpétuelle de Rome, de l'Italie & des provinces de l'Occident (69).

---

(68) *Piiſſimo Conſtantino Magno, per ejus largitatem S. R. Eccleſia elevata & exaltata eſt, & poteſtatem in his Heſpariæ partibus largiri dignatus eſt.... Quia ecce manus Conſtantinus his temporibus, &c.* (Codex Carolin. Epiſt. 49, in t. 3, part. 2, p. 195). Pagi (Critica, A. D. 324, n°. 16), les attribue à un impoſteur du huitième ſiècle, qui prit le nom de Saint Iſidore. C'eſt par ignorance, mais d'une manière aſſez heureuſe que de ſon titre de *Peccator*, on fit celui de *Mercator*. Ces pièces ſuppoſées ont été en effet d'un bon débit.

(69) Fabricius (Bibliot. Græc. t. 6, p. 4 — 7), a indiqué les différentes Editions en grec & en latin de cet Acte. La copie que rapporte Laurentius Valla, & qu'il réfute, paroît avoir été faite ſur les Actes ſuppoſés

Cette supercherie eut les effets les plus avantageux. Elle prouvoit l'usurpation des Princes Grecs, & Grégoire ne s'étoit revolté que pour rentrer dans un héritage qui lui appartenoit. Les Papes furent affranchis de la reconnoissance, & les Carlovingiens, en faisant une donation apparente, avoient restitué justement une modique portion de l'Etat ecclésiastique. La souveraineté de Rome ne dépendoit plus du choix d'un Peuple d'une humeur volage; & les successeurs de Saint Pierre & de Constantin étoient revêtus de la pourpre & des droits des Césars. Telles étoient l'ignorance & la crédulité de ce siècle, que la plus absurde des fables fut accueillie avec respect dans la Grèce & en France, & qu'elle se trouve encore parmi les décrets de la Loi canonique (70). Les Empereurs &

---

de Saint Sylvestre, ou sur le Décret de Gratien, auquel, selon lui & selon les autres Ecrivains, on l'a ajouté d'une manière subreptice.

(70) En 1059, le Pape Léon IX & le Cardinal

les Romains n'étoient pas en état d'appercevoir une supercherie qui détruisoit leurs droits & leur liberté : la seule réclamation qu'on entendit vint d'un monastère du pays des Sabins, qui, au commencement du douzième siècle, contesta l'authenticité & la validité de la donation de Constantin (71). A la renaissance des Lettres &

Pierre Damien, &c. croyoient à cette fable, disent les Historiens; mais ce Pape & ce Cardinal y croyoient-ils réellement ? Muratori (Annali d'Italia, t. 9, p. 23, 24), parle des prétendues donations de Louis le Pieux, & de la donation de Constantin. Voyez une Dissertation de Natalis Alexander, seculum IV, Dissert. 25, p. 335 — 350.

(71) Voyez de grands détails sur la controverse (A. D. 1105), qui s'éleva à la suite d'un procès (dans le Chronicon Farsense), Chronique qui a été insérée dans les Script. Rerum Italicarum, t. 2, part. 2, p. 637, &c., & qui est un extrait étendu des Archives de cette abbaye de Bénédictins. Ces Archives étoient autrefois accessibles aux étrangers (Le Blanc & Mabillon), & ce qu'elles contiennent auroit enrichi le premier volume de l'Historia Monastica Italiæ de Quirini. Mais la timide politique de Rome les tient aujourd'hui fermées (Muratori, Scriptores R. I. t. 2, part. 2, p. 269); & Quirini, qui songeoit au chapeau de Cardinal, céda à la voix de l'autorité & aux paroles

de la liberté, ce faux acte fut frappé de mort par la plume de Laurentius Valla, Critique éloquent & Romain rempli de patriotisme (72). Ses contemporains furent étonnés de son audace sacrilége; mais tel est le progrès silencieux & invincible de la raison, qu'avant la fin de la génération suivante, les Historiens (73)

---

secrètes qu'on fit donner à son ambition (Quirini Comment. part. 2, p. 123 — 136).

(72) J'ai lu dans la Collection de Schardius (de Protestate Imperiali Ecclesiasticâ, p. 734 — 780), ce discours plein de chaleur, qui fut composé par Valla, A. D. 1440, six ans après la fuite du Pape Eugène IV. C'est un pamphlet très-véhément & dicté par l'esprit de parti. L'Auteur justifie & excite la révolte des Romains; & on voit qu'il auroit approuvé l'usage du poignard contre le Tyran sacerdotal dont il se plaint. Un pareil Critique devoit s'attendre à la persécution du Clergé; il fit cependant sa paix, & il est enterré dans le palais de Latran (Bayle, Dict. Critique, Art. VALLA; Vossius de Historicis Latinis, p. 580).

(73) Voyez Guichardin, Serviteur des Papes, dans cette longue & précieuse digression qui a repris sa place dans la dernière Edition très-correcte, publiée d'après le manuscrit de l'Auteur, & imprimée en quatre volume in-4°. sous le nom de Fribourg, 1775 (Istoria d'Italia, t. 1, p. 385 — 395).

& les Poëtes (74) parlèrent avec mépris de cette fable, & que les Avocats de l'Eglise de Rome la désapprouvèrent tacitement ou avec mesure (75). Les Papes eux-mêmes se sont permis de sourire de la crédulité publique (66); mais ce titre supposé & tombé en désuétude conti-

---

(74) Le Paladin Astolphe retrouva cet acte dans la lune parmi les choses qui s'étoient perdues sur la terre. (Orlando Furioso, XXXIV. 80).

Di vari fiori ad un gran monte passa,
Ch'ebbe gia buono odore, or puzza forte
Questo era il dono (se però dir lece)
Che Costantino ad buono Silvestro fece.

Toutefois une Bulle du Pape Léon X a approuvé ce poëme incomparable.

(75) Voyez Baronius, A. D. 324, n°. 117 — 123. A. D. 1191, n°. 51, &c. Il voudroit supposer que Constantin offrit Rome à Sylvestre, & que ce Pape le *refusa*. Il a une idée assez étrange de l'acte de donation; il le regarde comme ayant été fabriqué par les Grecs.

(76) » Baronius n'en dit guère contre: encore en » a-t-il trop dit, & l'on vouloit sans moi (Cardinal » du Perron) qui l'empêchai, censurer cette partie de » son histoire. J'en devisai un jour avec le Pape, & » il ne me répondit autre chose : » *che volete? i canonici la leggono* « il le disoit en *riant* «. (Perroniana, p. 77).

nua à revêtir leur domination d'une sorte de sainteté ; & par un hasard aussi heureux que celui qui a favorisé les décrétales & les oracles de la Sybille, l'édifice a subsisté après la destruction des fondemens.

Rétablissement des images en Orient par l'impératrice Irène, A. D. 780, &c.

Tandis que les Papes établissoient en Italie leur indépendance & leur domination, les images qui avoient été la première cause de leur revolte, se rétablirent dans l'Empire d'Orient (77). Sous le règne de Constantin V, l'union du

(77) Le reste de l'Histoire des images depuis Irène jusqu'à Théodora, a été fait, du côté des Catholiques, par Baronius & Pagi, (A. D. 780 — 840), par Natalis Alexander (Historia N. T. seculum VIII, Panoplia adversus Hæreticos, p. 118 — 178), & par Dupin (Bibliot. Eccles. t. 6, p. 136 — 154) ; du côté des Protestans, par Spanheim (Hist. Imag. p. 305 — 639) ; par Basnage (Hist. de l'Eglise, t. 1, p. 556 — 572. t. 2, p. 1362 — 1385), & par Mosheim (Institut. Hist. Eccles. sæcul. VIII & IX). Excepté Mosheim, les Protestans sont aigris par la controverse : les Catholiques, excepté Dupin, montrent un excès de zèle, & Le Beau lui-même (Hist. du Bas Empire), qui étoit un homme du monde & un savant, partage la contagion.

pouvoir civil & du pouvoir eccléſiaſtique avoit renverſé l'arbre ſans extirper la racine. La claſſe d'hommes & le ſexe les plus portés à la dévotion, chériſſoient en ſecret le culte des images, & l'alliance des Moines & des femmes remporta une victoire déciſive. Léon IV ſoutint avec moins de rigueur la religion de ſon père & de ſon aïeul; mais ſa femme, la belle & ambitieuſe Irène étoit imbue du fanatiſme des Athéniens, héritiers de l'idolâtrie plutôt que de la philoſophie de leurs ancêtres. Les dangers qu'elle courut pendant la vie de ſon mari, & la diſſimulation qui en fut la ſuite, échauffèrent ces diſpoſitions; elle put ſeulement protéger & avancer quelques-uns de ces Moines favoris qu'elle tira de leurs cavernes, & qu'elle plaça ſur les trônes métropolitains de l'Orient. Mais du moment de ſon règne, en ſon nom & en celui de ſon fils, elle s'occupa plus ſérieuſement de la ruine des Iconoclaſtes; & c'eſt par un Edit général en faveur de

la liberté de conſcience, qu'elle annonça ſa perſécution. En rétabliſſant les Moines elle expoſa des milliers d'images à la vénération publique ; alors on inventa mille légendes ſur leurs ſouffrances & leurs miracles. Quand un Evêque mouroit ou étoit dépoſé, elle le remplaçoit par des hommes animés des mêmes vues qu'elle. Les compétiteurs les plus ardens pour les faveurs de la terre, alloient au devant du choix de leur Souveraine, qu'ils louoient toujours ; & lorſqu'elle eût donné à Taraſius ſon Secrétaire le Patriarchat de Conſtantinople, elle ſe trouva maîtreſſe de l'Egliſe d'Orient. Mais les Décrets d'un Concile général ne pouvoient être révoqués que par une aſſemblée de la même nature (78) ; les Ico-

(78) Voyez les Actes en grec & en latin du ſecond Concile de Nicée, avec les pièces qui y ſont relatives, dans le huitième volume des Conciles, p. 645 — 1600. Une verſion fidelle accompagnée de notes critiques, exciteroit des ſoupirs ou des ſourires, ſelon la diſpoſition des Lecteurs.

noclaſtes qu'elle aſſembla, maintenoient leur poſſeſſion avec audace. Ils ne vouloient point entrer en conférence ; & ſi la voix de leurs Evêques avoit peu de force, leurs paroles étoient répétées par la voix plus formidable des Soldats & du Peuple de Conſtantinople. On différa le Concile d'une année ; durant cet intervalle on forma des intrigues, on ſépara les troupes mal affectionnées, & enfin, pour détruire tous les obſtacles, on décida qu'il ſe tiendroit à Nicée ; & la conſcience des Evêques ſe trouva dans les mains du Prince. On ne donna que dix-huit jours pour l'exécution d'un ouvrage ſi important : les Iconoclaſtes parurent à l'aſſemblée non comme des Juges, mais comme des criminels & des pénitens ; les Légats du Pape Adrien & du Patriarche d'Orient ornèrent la ſcène (79). Taraſius, qui préſidoit le Concile

Huitième Concile général, ou le ſecond de Nicée, A. D. 787. Septembre 24 — Octobre 23.

(79) Les Légats du Pape qui aſſiſtèrent au Concile, étoient des meſſagers qui ſe trouvèrent au haſard ; ces

rédigea le Décret, lequel fut confirmé & ratifié par les acclamations & la signature de trois cent cinquante Evêques. Ils déclarèrent d'une voix unanime que le culte des images est conforme à l'Ecriture & à la raison, aux Pères & aux Conciles : mais ils hésitèrent lorsqu'on voulut déterminer si ce culte est relatif ou direct ; si la divinité & la figure de Jésus-Christ sont susceptibles de la même forme d'adoration. Nous avons les Actes de ce second Concile de Nicée ; les Protestans osent dire que c'est un monument curieux de superstition & d'ignorance, de mensonge & de sottise. Je me contenterai d'observer que les Evêques mettoient bien plus de prix au culte des images qu'à la morale. Un Moine étoit con-

Prêtres n'avoient aucune commission spéciale, & ils furent désavoués à leur retour. Les Catholiques persuadèrent à des Moines vagabonds de représenter les Patriarches d'Orient. C'est Théodore Studites, l'un des plus ardens Iconoclastes de son siècle, qui révèle cette anecdote (Epist. 1. 38. in Sirmond. Opp. t. 5, p. 1319).

venu d'une trève avec le Démon de la fornication, à condition qu'il cesseroit de faire ses prières de chaque jour devant une image suspendue aux murs de sa cellule. Ses scrupules le déterminèrent à prendre l'avis de son Abbé. » Il vaudroit mieux, lui répondit le Casuiste, » entrer dans tous les mauvais lieux & » voir toutes les prostituées de la ville, » que de vous abstenir d'adorer Jésus-» Christ & sa Mère dans leurs saintes » images (80) «.

Etablissement définitif des images par l'Impératrice Théodora, A. D. 841.

Il est malheureux que les deux Princes qui ont convoqué les deux Conciles de Nicée, se soient souillés du sang de leurs fils. Irène approuva & fit exécuter despotiquement les Décrets de la seconde de

(80) Συμφερει δε σοι μη καταλιπειν εν τη πολει ταυτη πορνειον εις ὁ μη εισελθης, η ινα αρνηση το προσκυνειν τον κυριον ἡμων καὶ θεον Ιησουν Χριστον μετα της ιδιας αυτου μητρος εν εικονι. Ces visites ne pouvoient pas être innocentes, puisque le Δαιμων πορνειας (le *Démon* de la fornication) επολεμει δε αυτον.... εν μια ουν ὡς επεκειτο αυτῳ σφοδρα, Actio IV, p. 109. Actio V, p. 1031).

ces assemblées ; & elle refusa à ses adversaires la tolérance qu'elle avoit d'abord accordée à ses amis. La querelle entre les Iconoclastes, & ceux qui soutenoient le culte des images, se soutint trente-huit ans, ou pendant cinq règnes consécutifs, avec la même fureur & des succès qui varièrent ; mais je ne veux pas revenir sur des faits pareils à ceux que j'ai déjà racontés. Nicéphore accorda une liberté générale de dire & de faire sur ce point ce qu'on voudroit, & les Moines ont indiqué la seule vertu de son règne comme la cause de ses malheurs en ce monde, & de sa damnation éternelle. La superstition & la foiblesse formèrent le caractère de Michel I, mais les Saints & les images auxquels il rendoit des hommages si assidus, ne purent le soutenir sur le trône. Lorsque Léon arriva à la pourpre, il prit le nom & la religion d'un Arménien, & il condamna de nouveau à l'exil les images & leurs séditieux adhérens. Les partisans des images auroient

donné des éloges au meurtrier d'un Tyran, mais Michel II, son assassin & son successeur, étoit attaché dès sa naissance aux hérésies phrygiennes ; il voulut interposer sa médiation entre les deux partis ; & on dit que l'esprit intraitable des Catholiques le fit pencher peu à peu de l'autre côté de la balance. Sa timidité ajoutoit à sa modération ; mais Théophile son fils, qui ne connoissoit ni la crainte ni la pitié, fut le dernier & le plus cruel des Iconoclastes. Les dispositions générales leur étoient alors très-défavorables, & les Empereurs qui voulurent arrêter le torrent, ne recueillirent que la haine publique. Après la mort de Théophile, une seconde femme, Théodora son épouse, à qui il laissa la tutelle de l'Empire, acheva le triomphe définitif des images. Elle prit des mesures audacieuses & décisives. Pour rétablir la réputation de son mari, elle supposa qu'il avoit eu des remords ; le Patriarche Iconoclaste avoit été condamné à perdre

les yeux ; elle lui fit donner deux cents coups de fouet ; les Evêques tremblèrent, les Moines poussèrent des cris de joie, & l'Eglise catholique célèbre chaque année la fête du triomphe des images. Il ne restoit plus qu'une question à discuter, savoir si elles ont une sainteté qui leur soit propre & inhérente : elle fut agitée par les Grecs du onzième siècle (81) ; il ne faut pas être surpris qu'on ait penché vers cette opinion absurde ; on doit s'étonner plutôt qu'on n'ait pas soutenu l'affirmative plus explicitement. Le Pape Adrien souscrivit & annonça le premier en Occident les Décrets du Concile de Nicée, [illegible] les Catholiques révèrent aujourd'hui comme le septième des Conciles œcuméniques. Rome & l'Italie furent dociles à la voix de leur père spirituel, mais la plupart des Chrétiens de

(81) Voyez des détails sur cette controverse, dans l'Alexis d'Anne Comnene (l. 5, p. 129), & dans Mosheim (Institut. Hist. Eccles. p. 371, 372).

l'Eglise latine n'eurent pas la même soumission. Les Eglises de France, d'Allemagne, d'Angleterre & d'Espagne se frayèrent une route entre l'adoration & la destruction des images qu'ils admirent dans leurs temples, non pas comme des objets de culte, mais comme des moyens propres à rappeler & à conserver le souvenir de quelques événemens qui intéressent la Foi. On vit paroître sous le nom de Charlemagne un livre de controverse rempli de fiel (82); un Concile de trois cents Evêques s'assembla à Francfort sous l'autorité de ce Prince (83). Ils blâmè-

Répugnance des Francs & de Charlemagne, A. D. 794, &c.

(82) Nous voulons parler ici des *Libri Carolini* (Spanheim, p. 443 — 529, composés dans le palais ou les quartiers d'hiver de Charlemagne à Worms, A. D. 790, & envoyés par Engebert au Pape Adrien I, qui en les recevant écrivit une *grandis & verbosa epistola* (Concil. t. 8, p. 1553). Ces Carolines proposent cent vingt objections contre le Concile de Nicée, & voici des échantillons des fleurs de réthorique qu'on y trouve: *Dementiam priscæ Gentilitatis obsoletum errorem ...... argumenta insanissima & absurdissima .... derisione dignas nænias*, &c. &c.

(83) Les assemblées que convoqua Charlemagne,

rent la fureur des Iconoclastes, mais ils censurèrent avec plus de sévérité la superstition des Grecs & les Décrets de leur prétendu Concile, qui fut long-temps méprisé des Barbares de l'Occident (84). Le culte des images fit parmi eux des progrès silencieux & imperceptibles ; on ne doit pas juger leur hésitation d'une manière trop rigoureuse, puisque ce culte devint une grossière idolâtrie dans les générations qui précédèrent la réforme, & qu'aujourd'hui même il donne lieu à des superstitions si grossières & si voisines de

---

avoient rapport à l'Administration ainsi qu'à l'Eglise ; & les trois cents membres (Nat. Alexander. sec. VIII, p. 53) qui siégèrent & donnèrent leur voix à l'assemblée de Francfort, devoient comprendre non seulement les Evêques, mais les Abbés & les principaux Laïques.

(84) *Qui supra sanctissima patres nostri (Episcopi & Sacerdotes) omnimodis servitium & adorationem imaginum renuentes, contempserunt, atque consentientes condemnaverunt* (Concil. t. 9, p. 101, canon 2, Francfort).

Il faudroit avoir le cœur bien dur pour ne pas tenir compte à Baronius, à Pagi, à Alexandre & à Maimbourg, &c., de leurs efforts pour éluder ce malheureux Décret.

l'idolâtrie. Ce fut après le second Concile de Nicée & sous le règne de la pieuse Irène, que les Papes en donnant l'Empire à Charlemagne, qui pourtant n'étoit pas trop orthodoxe, détachèrent de l'Empire d'Orient, Rome & l'Italie. Il falloit opter entre deux rivales ; la Religion ne fut pas le seul motif de leur choix, & tandis qu'ils dissimuloient les fautes de leurs amis, ils montroient toujours de la répugnance & des soupçons sur les vertus de leurs ennemis. La différence de langage & de mœurs avoit perpétué l'inimitié des deux capitales, & ces dispositions de haine subsistoient depuis soixante-dix ans : durant ce schisme, les Romains avoient tâté de la liberté, & les Papes de la domination ; en se soumettant ils se séroient exposés à la vengeance d'un despote jaloux, & la révolution de l'Italie avoit montré l'impuissance & la tyrannie de la Cour de Byzance. Les Empereurs Grecs avoient rétabli les images, mais ils n'avoient pas

Les Papes se séparent enfin de l'Empire d'Orient, A. D. 774 — 800.

rendu les domaines de la Calabre (85), ni le Diocèse d'Illyrie (86), que les Iconoclastes avoient enlevés aux successeurs de Saint Pierre ; & le Pape Adrien les menaça de l'excommunication, s'ils n'abjuroient pas cette hérésie pratique (87).

---

(85) Théophanes (p. 343) indique les domaines de la Sicile & de la Calabre, qui donnoient un revenu annuel de 3 talens & demi d'or (peut-être 7000 livres sterling). Liutprand, plus pompeux, désigne les patrimoines de l'Eglise romaine dans la Grèce, la Judée, la Perse, la Mésopotamie, la Babylonie & la Lybie, que l'Empereur Grec retenoit injustement (Legat. ad Nicephorum, in Script. Rerum Italicarum, t. 2, part. 1, p. 481).

(86 Il s'agit ici du grand Diocèse de l'Illyrie Orientale avec la Pouille, la Calabre & la Sicile (Thomassin, Discipline de l'Eglise, t. 1, p. 145). De l'aveu des Grecs, le Patriarche de Constantinople avoit détaché de Rome les Métropolitains de Thessalonique, d'Athènes, de Corinthe, de Nicopolis & de Patras (Luc. Holsten. Geograph. Sacra. p. 22); & ses conquêtes spirituelles s'étendoient jusqu'à Naples & Amalphi (Giannone), Istoria civile di Napoli, t. 1, p. 517—524. Pagi, A. D. 730, n°. 11).

(87) *In hoc ostenditur, quia ex uno capitulo ab errore reversis, in aliis duobus, in* EODEM (étoit-ce le même?) *permaneant errore .... de Diocesi: S. R. E. seu*

Les Grecs étoient alors Orthodoxes ; mais le Monarque régnant pouvoit infecter leur religion de son souffle : les Francs montroient de l'opiniâtreté ; les esprits pénétrans remarquoient qu'ils passeroient bientôt de l'usage au culte des images. Le nom de Charlemagne fut souillé par le fiel polémique de ses Ecrivains. Mais le vainqueur lui-même se conforma avec la souplesse d'un homme d'Etat aux diverses opinions de la France & de l'Italie. Il fit quatre pélerinages ou quatre visites au Vatican, & cha[illegible]fois il embrassa les Papes avec des marques d'affection & de piété ; il s'agenouilla devant le tombeau & devant l'image de Saint Pierre, & il prit part sans scrupule à toutes les prières & à toutes les

---

de patrimoniis iterum increpantes commonemus, ut si ea restituere noluerit hæreticum eum pro hujus modi errore perseverantiâ decernemus (Epist. Adriani Papæ ad Carolum Magnum, in Concil. t. 8, p. 1598). Il ajoute une raison directement opposée à sa conduite ; il dit qu'il préfère aux biens de ce Monde, le salut des ames & la règle de la Foi.

proceſſions de la Liturgie romaine. La ſageſſe & la reconnoiſſance ne s'oppoſoient-elles pas à ce que les Pontifes de Rome s'éloignaſſent de leur bienfaiteur? avoient-ils le droit d'aliéner l'Exarchat qu'ils en avoient reçu? pouvoient-ils abolir ſon gouvernement de Rome? Le titre de Patrice étoit au deſſous du mérite & de la grandeur de Charlemagne; & pour s'acquitter de ce qu'ils lui devoient ou aſſurer leur poſition, ils n'avoient pas d'autre moyen que de rétablir l'Empire d'Occident. Cette opération déciſive alloit anéantir à jamais les prétentions des Grecs; Rome ceſſant d'être une ville de province alloit reprendre ſa majeſté; les Chrétiens de l'Egliſe latine alloient être réunis, ſous un Chef ſuprême, dans leur ancienne métropole, & les vainqueurs de l'Occident alloient recevoir leur couronne des ſucceſſeurs de Saint Pierre. L'Egliſe romaine devoit acquérir un défenſeur zélé & impoſant; & ſous la garde de la puiſſance carlovingienne, l'Evêque de

de Rome pouvoit gouverner cette capitale honorablement & en sûreté (88).

Tant qu'il y eut des Païens dans Rome, la sollicitation de ce riche Evêché produisit souvent des émeutes & des carnages. Le Peuple étoit moins nombreux, mais les mœurs étoient plus sauvages, & les Ecclésiastiques ambitieux qui aspiroient au rang de Souverain, se disputoient avec fureur la chaire de Saint Pierre. Les acquisitions d'Adrien I (89),

Couronnement de Charlemagne en qualité d'Empereur de Rome & de l'Occident, A. D. 800. Décembre 25.

(88) Fontanini ne voit dans les Empereurs que les Avocats de l'Eglise, *advocatus & defensor* S. R. E. Voyez Ducange, Gloss. Lat. t. 1, p. 59). Muratori son adversaire, ne fait du Pape que l'Exarque de l'Empereur. Mosheim, qui a des idées plus justes (Institut. Hist. Eccles. p. 264, 265), dit que les Papes tenoient Rome en qualité de vassaux de l'Empire, & comme possédant la plus honorable espèce de fief ou de bénéfice; au reste ces détails *premuntur nocte caliginosâ!*

(89) Une épitaphe de trente-huit vers dont Charlemagne se déclare l'Auteur (Concil. t. 8, p. 520), rend compte de son mérite & de ses espérances.

Post patrem lacrymans Carolus hæc carmina scripsi.
Tu mihi dulcis amor, te modo plango pater....
Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra
Adrianus, Carolus, rex ego, tuque pater.

On peut croire qu'Alcuin fit ces vers, mais que ce

ſurpaſſent celles de ſes prédéceſſeurs & celles des Papes qui vinrent après lui (89); il obtint la ville de Rome, le patrimoine de l'Egliſe, la deſtruction des Lombards & l'amitié de Charlemagne; il éleva en ſecret le trône de ſes ſucceſſeurs, & ſur un théâtre peu étendu, il déploya les vertus d'un grand Prince. On reſpecta ſa mémoire; mais lorſqu'il fallut le remplacer on préféra un Prêtre de l'Egliſe de Latran, Léon III, à ſon neveu & à ſon Favori, qu'il avoit revêtus des premières dignités de l'Egliſe. Ceux-ci paroiſſant ſe ſoumettre, diſſimulèrent durant plus de quatre ans leurs projets de vengeance; enfin les conſpirateurs attaquèrent une proceſſion; ils diſpersèrent une multitude déſarmée; ils frappèrent &

---

glorieux tribut de larmes venoit de Charlemagne.

(90) On dit à chaque nouveau Pape: » Sancte Pater non videbis annos Petri «, vingt-cinq ans. En examinant la liſte des Papes, on voit que le terme moyen de leur règne eſt d'environ huit ans; terme bien court pour un Cardinal ambitieux.

blessèrent la personne sacrée du Pape. Ils en vouloient à sa vie ou à sa liberté ; mais ce grand coup manqua par leurs remords ou par la confusion, suite inévitable d'un pareil projet. Léon fut laissé pour mort sur la place. Revenu de l'évanouissement que lui avoient causé ses blessures, il recouvra la parole & la vue ; & sur cet événement naturel on a fabriqué l'histoire miraculeuse de la restauration de ses yeux & de sa langue, dont le fer des assassins l'avoit privé deux fois (91). Il s'échappa de sa prison & se réfugia au Vatican ; le Duc de Spolette

---

(91) Anastase (t. 3, p. 197, 198), le dit positivement, & quelques François qui ont composé des Annales, le croient aussi; mais Eginhard & d'autres Ecrivains du même siècle, sont plus raisonnables ou de meilleure foi. » *Unus ei oculus paullulum est læsus* «, dit Jean Diacre, de Naples (Vit. Episcop. Napol. in Scriptores Muratori, t. 1, part. 2, p. 312). Un contemporain, Théodulphe, Evêque d'Orléans, observe avec prudence (l. 3, carmine 3),

Reddita sunt? mirum est: mirum est auferre nequisse.
Est tamen in dubio, hinc mirer aut inde magis.

vint le délivrer; Charlemagne étoit indigné de cet attentat : le Pontife de Rome alla le trouver dans son camp de Paderborn en Westphalie. Léon repassa les Alpes avec une escorte de Comtes & d'Evêques, qui devoient défendre sa personne & prononcer sur son innocence; & ce fut malgré lui que le vainqueur des Saxons différa jusqu'à l'année suivante son voyage de Rome, où il vouloit rendre lui-même une justice éclatante à Léon III. Charlemagne se rendit en effet à Rome pour la dernière fois; il y fut reçu avec les honneurs dus aux Rois des Francs & au Patrice de cette capitale; Léon eut la permission de se disculper par le serment des crimes qu'on lui imputoit; ses ennemis furent réduits au silence, & on se contenta d'exiler les sacriléges assassins qui avoient voulu attenter à sa vie. Le jour de Noël sept cent quatre-vingt-dix-neuf, Charlemagne se rendit à la basilique de Saint Pierre; pour satisfaire la vanité des Romains, il portoit

l'habit de Patrice au lieu de l'habit simple des François (92). Léon, après avoir célébré les saints mystères, plaça tout à coup une couronne précieuse sur la tête de ce Prince (93), & l'église retentit de cette acclamation : » Longue vie & victoire à Charles, Empereur très-pieux, » que Dieu vient de déclarer Empereur » des Romains « ! On répandit l'huile royale sur sa tête & sur son corps. D'après l'exemple des Césars, il fut salué ou adoré par le Pontife; il jura de mainte-

(92) Il se montra deux fois dans Rome, à la requête d'Adrien & de Léon, *longâ tunicâ & chlamide amictus, & calceamentis quoque romano more formatis.* Eginhard (c. 23, p. 109 — 113), décrit, à la manière de Suétone, la simplicité de son habit qui faisoit tant de plaisir à ses Sujets, que lorsque Charles le Chauve revint en France avec un habillement étranger, les chiens, dit-on, ne cessèrent d'aboyer après lui (Gaillard, Vie de Charlemagne, t. 4, p. 109).

(93) Voyez Anastase (p. 199), & Eginhard (c. 28, p. 124 — 128). Théophanes (p. 399) parle de l'onction; Sigonius (d'après l'Ordo Romanus), du serment; & les *Annales Bertiniani* (Script. Muratori, t. 2, part. 2, p. 505), des hommages ou de l'adoration que lui rendit le Pape, *more antiquorum principum.*

nir la Foi & les priviléges de l'Eglise; & il eut soin de déposer de riches offrandes sur le tombeau du Saint Apôtre. L'Empereur protesta dans des entretiens familiers qu'il n'avoit pas connu le dessein de Léon; que s'il en avoit été instruit il n'auroit point paru dans la basilique de Saint Pierre. Mais les préparatifs de la cérémonie durent en divulguer le secret, & le voyage de Charlemagne annonce qu'il s'attendoit à ce couronnement; il avoit avoué que le titre d'Empereur étoit l'objet de son ambition, & un Synode tenu à Rome avoit prononcé que c'étoit la seule récompense proportionnée à son mérite & à ses services (94).

(94) Ce grand événement de la restauration de l'Empire d'Occident est raconté & discuté par Natalis Alexander, secul. IX (Dissert. I, p. 390—397), par Pagi (t. 3, p. 418), par Muratori (Annali d'Italia, t. 6, p. 339—352), par Sigonius (de Regno Italiæ, l. 4, Opp. t. 2, p. 247—251), par Spanheim (de ficta translatione Imperii), par Giannone (t. 1, p. 395-405), par St.-Marc (Abrégé Chronologique, t. 1, p.

Règne & caractère de Charlemagne, A. D. 768 — 814.

On a souvent donné le surnom de Grand à des Princes qui ne l'ont guère mérité, mais il n'y a que Charlemagne pour lequel on ait fait un seul mot de cette belle épithète & du nom propre. Il se trouva au nombre des Saints dans le calendrier de Rome; & par un rare bonheur les Historiens ou les Philosophes d'un siècle éclairé ont donné des éloges à ce Saint (95). La barbarie de son siècle & de sa Nation ajoute sans doute à son mérite *réel*, mais les objets

---

438—450), & par M. Gaillard (Hist. de Charlemagne, t. 2, p. 386—446). Presque tous ces modernes ont des préventions religieuses ou nationales.

(95) Mably (Observations sur l'Histoire de France), Voltaire (Histoire générale), Robertson (Histoire de Charles-Quint), & Montesquieu (Esprit des Loix, l. 31, c. 28), ont donné de grands éloges à Charlemagne. M. Gaillard a publié en 1782 l'Histoire de ce Prince (4 vol. in-12.), qui m'a été fort utile & dont j'ai usé librement. L'Auteur est judicieux & humain, & son ouvrage est élégant & soigné. Au reste, j'ai examiné aussi les monumens originaux des règnes de Pepin & de Charlemagne, dans le cinquième vol. des Historiens de France.

tirent aussi une grandeur *apparente* de la petitesse de ceux qui les environnent, & la nudité du désert qui entoure Palmyre, donne de l'éclat aux ruines de cette ville. Je puis sans injustice faire remarquer quelques taches sur la sainteté & la grandeur du restaurateur de l'Empire d'Occident. La continence ne doit pas être comptée parmi ses vertus morales (96); au reste neuf femmes ou concubines, d'autres amours moins relevées & moins durables, la multitude de ses bâtards qu'il plaça tous dans l'Ordre ecclésiastique, le long célibat & les mœurs licencieuses de ses filles (97), qu'il semble avoir trop ai-

(96) La Vision de Weltein, composée par un Moine, onze ans après la mort de Charlemagne, le montre dans un lieu d'expiation, où un monstre semblable au vautour de Prométhée lui déchire l'organe de ses criminels plaisirs, en respectant toutes les autres parties de son corps qui sont l'embléme de ses vertus (Voyez Gaillard, t. 2, p. 317—360).

(97) Le mariage d'Eginhard avec Emma, fille de Charlemagne, est selon moi assez réfuté par le *probrum* & le *soupçon* qui souille cette Princesse, & par con-

mées ne paroissent pas avoir nui au bonheur public. A peine voudra-t-on me permettre d'accuser l'ambition d'un conquérant; mais les fils de Carloman son frère, les Princes Mérovingiens d'Aquitaine, & les quatre mille cinq cents Saxons qu'il fit décapiter au même endroit, auroient quelque chose à reprocher à la justice & à l'humanité de Charlemagne. Le traitement qu'essuyèrent les Saxons (98), fut un abus du droit de la victoire; ses

tre-coup la femme de l'Empereur (*c.* 19, p. 98—100, cum Notis Schmincke). Le mari doit avoir été trop fort pour l'Historien.

(98) Outre les massacres & les transmigrations qu'essuyèrent les Peuples de la Saxe, Charlemagne leur déclara qu'il puniroit de mort les crimes suivans, 1°. le refus du baptême; 2°. ceux qui pour éviter ce baptême se diroient baptisés; 3°. le retour à l'idolâtrie; 4°. le meurtre d'un Prêtre ou d'un Evêque; 5°. les sacrifices humains; 6°. ceux qui mangeroient de la viande pendant le carême. Au reste, un Saxon coupable de tous les crimes dont on vient de parler, les expioit en se faisant baptiser ou en se soumettant à la pénitence publique (Gaillard, t. 2, p. 241 — 247), & les Chrétiens Saxons devinrent les égaux & les amis des François (Struv. Corpus Hist. Germanicæ, p. 133).

Loix ne furent pas moins sanguinaires que ses armes, & dans l'examen de ses motifs, tout ce qu'on ne donne pas à la superstition doit s'imputer au caractère. L'homme tranquille qui parcourt sa vie, est étonné de l'activité infatigable de son esprit & de son corps; & ses Sujets & ses ennemis n'étoient pas moins surpris de sa brusque présence, lorsqu'ils le croyoient dans les parties de l'Empire les plus éloignées. Il ne se reposoit ni durant la paix, ni durant la guerre, ni l'hiver ni l'été; & notre esprit ne concilie pas aisément les annales de son règne avec la géographie de ses expéditions. Mais cette activité étoit une vertu nationale plutôt qu'une vertu personnelle. Un François passoit alors sa vie à la chasse, dans des pélerinages ou des aventures militaires, & les voyages de Charlemagne n'étoient distingués que par une suite plus nombreuse & des desseins plus importans. Pour bien juger de la réputation qu'il a obtenu dans le métier

des armes, il faut considérer quels furent ses troupes, ses ennemis & ses actions. Alexandre fit ses conquêtes avec les Soldats de Philippe; mais les deux Héros qui précédèrent Charlemagne, lui léguèrent leur nom, leurs exemples & les compagnons de leurs victoires. C'est avec les vétérans & à la tête de ses armées supérieures en nombre, qu'il accabla des nations sauvages ou dégénérées, qui ne pouvoient se réunir pour leur sûreté commune; & jamais il ne combattit un Peuple qui eût le même nombre de troupes, la même discipline & les mêmes armes que lui. La science de la guerre a été perdue, & s'est ranimée avec les arts de la paix; mais aucun siége ou aucune bataille bien difficile ou d'un succès bien éclatant n'illustra ses campagnes, & il dut voir d'un œil d'envie les triomphes de son grand-père sur les Sarasins. Après son expédition d'Espagne, son arrière-garde fut défaite dans les Pyrénées; &

ses Soldats, dont la position se trouvoit sans remède, & dont la valeur étoit inutile, purent en mourant accuser le défaut d'habileté ou de circonspection de leur Général (99). C'est avec défiance que je vais dire quelques mots de ses Loix, auxquelles un Juge si imposant a donné tant d'éloges. Elles ne forment pas un systême, mais une suite d'Edits minutieux publiés selon les besoins du moment pour la correction des abus, la réforme des mœurs, l'économie de ses fermes, le soin de sa volaille, & même la vente de ses œufs. Il vouloit perfectionner la législation & le caractère des François; & ses tentatives, malgré leur foiblesse & leur imperfection, méritent de l'estime: il suspendit ou il adoucit par

(99) Le fameux Rutland, Roland, Orlando, fut tué dans cette action *cum compluribus aliis*. La vérité se trouve dans Eginhard (c. 9, Hist. de Charlemagne, p. 51 — 56), & la fable dans un supplément ingénieux de M. Gaillard (t. 3, p. 474). Les Espagnols sont trop fiers d'une victoire que les monumens historiques attribuent aux Gascons, & les Romans aux Sarasins.

son administration les maux invétérés de son temps (100); mais dans ses institutions j'apperçois rarement les vues générales & l'immortel esprit d'un Législateur qui se survit à lui-même pour le bonheur de la postérité. L'union & la stabilité de son Empire dépendoient de sa vie : il suivit le dangereux usage de partager son royaume entre ses enfans, & après ses nombreuses diètes, tous les points de la Constitution flottèrent entre les désordres de l'anarchie & ceux du despotisme. Son estime pour la piété & les lumières du Clergé, le déterminèrent à donner à cet Ordre ambitieux des domaines temporels & une jurisdiction civile; & lorsque Louis son fils fut accusé & déposé par les Evêques, il put se plaindre à bien des égards de l'imprudence de son père. Ses Loix or-

(100) Au reste, Schmidt décrit d'après les meilleures autorités, les désordres ultérieurs & la tyrannie de son règne (Hist. des Allemands, t. 2, p. 45—49).

donnèrent d'une manière impérieuse le payement de la dixme, parce que les Démons avoient proclamé dans les airs qu'on venoit d'éprouver une disette de grains pour n'avoir pas voulu payer cette dette (101). Son goût pour les Lettres est attesté par les écoles qu'il établit, par les arts qu'il donna à sa nation, par les ouvrages qui parurent sous son nom, & par sa familiarité avec une foule de ses Sujets & d'étrangers qu'il appela à sa Cour, afin de travailler à son éducation & à celle de son Peuple. Ses études furent tardives, laborieuses & imparfaites; s'il parloit latin & s'il entendoit le grec,

(101) *Omnis homo ex suâ proprietate legitimam decimam ad ecclesiam conferat. Experimento enim didicimus, in anno, quo valida illa fames irrepsit ebullire vacuas annonas à dæmonibus devoratas, & voces exprobationis auditas.* Tel est le décret & l'assertion du grand Concile de Francfort (Canon XXV, t. 9, p. 105); Selden (Hist. of Tythes; Works, vol. 3, part. 2, p. 1146) & Montesquieu (Esprit des Loix, l. 31, c. 12), représentent Charlemagne comme le premier auteur *légal* de la dixme. C'est un des services qu'il a rendus à l'ordre laïque.

il avoit appris dans la converſation plutôt que dans les livres ce qu'il ſavoit de ces deux Langues, & ce ne fut qu'à un âge mûr qu'il s'efforça d'apprendre à écrire, choſe que tous les payſans apprennent aujourd'hui dès leur enfance (102). On ne cultivoit alors la Grammaire & la Logique, l'Aſtronomie & la Muſique, que pour les faire ſervir à la ſuperſtition; mais la curioſité de l'eſprit humain doit à la fin le perfectionner, & Charlemagne en encourageant les Lettres, a donné du luſtre à ſon caractère (103). Sa figure majeſtueuſe (104), la longueur de ſon

(102) Eginhard (c. 25, p. 119) affirme clairement: *tentabat & ſcribere.... ſed parum proſpere ſucceſſit labor præpoſterus & ſero inchoatus.* Les modernes ont perverti & corrigé le ſens naturel de ces paroles, & le titre ſeul de la Diſſertation de M. Gaillard (t. 3, p. 247—260), laiſſe appercevoir ſa prévention.

(103) Voyez Gaillard, t. 3, p. 138—176, & Schmidt t. 2, p. 121—129.

(104) M. Gaillard (t. 3, p. 372) fixe la taille de Charlemagne (Voyez une Diſſertation de Marquard Freher ad calcem Eginhard, p. 220, &c.) à cinq pieds neuf pouces de France, c'eſt-à-dire à environ ſix pieds

règne, la prospérité de ses armes, la vigueur de son administration, & les hommages que lui rendirent les Nations éloignées, le distinguent de la foule des Rois; & l'Empire d'Occident rétabli par lui, forme une nouvelle époque dans notre Histoire.

Etendue de son Empire en France.

Il pouvoit d'après l'étendue de ses domaines, se qualifier du titre d'Empereur (105). Quelques-uns des plus beaux

un pouce & un quart, mesure d'Angleterre. Les Romains lui ont donné huit pieds; ils ajoutent que ce géant avoit une force & un appétit extraordinaires; que d'un seul coup de son épée, qu'on nommoit la *joyeuse*, il partageoit en deux un cavalier & son cheval; qu'il mangeoit dans un seul repas une oie, deux volailles, un quartier de mouton, &c.

(105) Voyez un Ouvrage concis mais exact & original de M. D'Anville (Etats formés en Europe après la chute de l'Empire Romain, Paris 1771, in-4°.), dont la carte renferme l'Empire de Charlemagne. Les différentes parties sont éclaircies, relativement à la France, par Valesius (Notitia Galliarum), à l'Italie, par Beretti (Dissertatio Chorographica), & à l'Espagne, par Marca (Marca Hispanica). J'avoue que j'ai peu d'Ouvrages sur la Géographie du moyen âge de l'Allemagne.

royaumes

royaumes de l'Europe, furent le patrimoine ou la conquête d'un Prince qui régna en même temps sur la France, sur l'Espagne, sur l'Italie, l'Allemagne & la Hongrie (106). I. La province romaine de la Gaule étoit devenue la monarchie de FRANCE; mais au milieu de la foiblesse de la ligne des Mérovingiens, ses limites furent resserrées par l'indépendance des *Bretons* & la revolte de l'Aquitaine. Charlemagne poursuivit les Bretons; il les réduisit au côtes de l'Océan, & pour punir cette Tribu féroce, dont l'origine & la Langue sont si éloignées de celles des François, il lui imposa des tributs & exigea des otages, & il la contraignit à la paix. Après une longue querelle, la province d'Aquitaine fut confisquée, & ses

(106) Eginhard, après avoir raconté brièvement les guerres & les conquêtes de Charlemagne (Vit. Carol. c. 5 — 14), récapitule en peu de mots (c. 15) les contrées soumises à son Empire. Struvius (Hist. German. p. 118 — 149), a inséré dans ses notes les textes des anciennes Chroniques.

Princes perdirent la liberté & la vie. Le châtiment de ces Princes ambitieux qui avoient imité trop fidèlement les Maires du Palais, dut paroître sévère. Mais une Chartre découverte depuis peu (107), prouve qu'ils étoient les héritiers légitimes du sang & du sceptre de Clovis, qu'ils formoient une branche cadette & descendoient d'un frère de Dagobert. Leur ancien royaume se trouvoit réduit au duché de Gascogne, aux comtés de Fésenzac & d'Armagnac, situés au pied des Pyrénées ; leur race se propagea jusqu'au commencement du sixième siècle, & ils survécurent aux Tyrans de la race carlovingienne, pour éprouver l'injustice ou les

(107) Une Chartre accordée au monastère d'Alaon (A. D. 845) par Charles le Chauve, donne cette généalogie. Je ne sais si dans cette chaîne les anneaux du neuvième & du dixième siècles sont aussi solides. Au reste, la généalogie est approuvée & défendue en entier par M. Gaillard (t. 2, p. 60 — 81 — 203 — 206), qui assure que la famille de Montesquiou descend par les femmes de Clotaire & de Clovis. — Prétention innocente.

faveurs d'une troisième dynastie. Après la réunion de l'Aquitaine, la France acquit l'étendue qu'elle conserve aujourd'hui, & les Pays-Bas jusqu'au Rhin se trouvoient soumis au même sceptre. 2. Les Sarasins avoient été chassés de la France par le père & le grand-père de Charlemagne, mais ils demeuroient les maîtres de la plus grande partie de L'ESPAGNE, depuis le rocher de Gibraltar jusqu'aux Pyrénées. Au milieu de leurs dissensions civiles, un Arabe, l'Emire de Saragosse, implora sa protection durant la diète de Paderborn. Charlemagne se rendit en Espagne; il rétablit l'Emir, & sans distinguer les croyances, il écrasa les Chrétiens qui voulurent résister, & il récompensa l'obéissance & les services des Musulmans. Il établit ensuite la *Marche espagnole* (108), Espagne.

(108) Les Gouverneurs ou les Comtes de la Marche espagnole levèrent l'étendard de la révolte contre Charles le Simple, l'an 900; & les Rois de France n'en ont recouvré qu'une foible partie (le Roussillon) en 1692 (Longuerue, Description de la France, t. 1,

qui se prolongeoit des Pyrénées à la rivière d'Ebre : le Gouverneur François résidoit à Barcelonne ; il donnoit des Loix aux comtés de *Roussillon* & de *Catalogne*, & les petits royaumes *d'Arragon* & de *Navarre* étoient soumis à sa jurisdiction.

Italie. 3. En qualité de Roi des Lombards & de Patrice de Rome, Charlemagne gouvernoit la plus grande partie de L'ITALIE (109) ; il avoit sous sa domination mille milles de terrein, depuis les Alpes jusqu'aux frontières de la Calabre. Le duché de *Benevent*, fief Lombard, avoit envahi, aux dépens des Grecs, le pays qui compose le royaume actuel de Naples. Mais Arrechis qui le possédoit ne voulut point partager la servitude de son pays ;

---

p. 200 — 222). Au reste, le Roussillon contient 188,900 habitans, & il paye 2,600,000 livres d'impôt (M. Necker, Administration des Finances, t. 1, p. 278, 279) ; c'est-à-dire qu'il y a peut-être plus de monde, & qu'on y lève plus de contributions que dans la Marche de Charlemagne.

(109) Schmidt, Hist. des Allemands, t. 2, p. 200, &c.

il se qualifia de Prince indépendant, & il opposa son glaive à la monarchie carlovingienne. Il se défendit avec fermeté; sa soumission ne fut pas sans gloire, & un tribut modique, la démolition de ses forteresses & la promesse de reconnoître un Souverain sur ses monnoies, contentèrent l'Empereur. Grimoald, fils d'Arrechis, donna artificieusement le nom de père à Charlemagne, mais il soutint sa dignité avec prudence, & Benevent s'affranchit peu à peu du joug des François (110). 4. Charlemagne est le premier qui ait réuni la Germanie sous le même sceptre. Le nom de *France orientale* s'est conservé dans le cercle de *Franconie*, & la conformité de la Religion & du Gouvernement avoit incorporé aux vainqueurs les habitans de la *Hesse* & de la *Thuringe*. Les *Allemands*, si formidables aux Romains, étoient les fidèles Allemagne.

(101) Voyez Giannone, t. 1, p. 374, 375, & les Annales de Muratori.

vassaux & les confédérés des Françs; & leur pays comprenoit le territoire de l'*Alsace*, de la *Suabe* & de la *Suisse*. Les *Bavarois*, à qui on laissoit aussi leurs Loix & leurs mœurs, souffroient un maître avec plus d'impatience : Tassile se permit des actes de trahison si multipliés, qu'il parut juste d'abolir leurs Ducs héréditaires, & les Comtes qui jugeoient & gardoient cette frontière importante, partagèrent leurs pouvoirs. Mais la partie du nord de l'Allemagne, qui s'étend du Rhin au delà de l'Elbe, étoit toujours ennemie & païenne: ce ne fut qu'après une guerre de trente-trois ans que les Saxons embrasèrent le Christianisme & furent soumis à Charlemagne. On en tira les idoles & les Idolâtres : la fondation des Evêchés de Munster, d'Osnabruck, de Paderborn, de Minden, de Brême, de Verden, de Hildesheim & d'Halberstadt, marquent des deux côtés du Veser les bornes de l'ancienne Saxe: ces Evêchés formèrent les premières écoles & les

premières villes de cette terre ſauvage; & la religion & l'humanité qu'on ſut inſpirer aux enfans, expièrent en quelque ſorte les violences meurtrières qu'on s'étoit permiſes contre les pères. Au-delà de l'Elbe, les *Slaves* ou Sclavons, qui portoient différens noms, mais qui vivoient de la même manière, occupoient le territoire qui forme aujourd'hui la Pruſſe, la Pologne & la Boheme; & d'après quelques marques paſſagères d'obéiſſance, un Hiſtorien François eſt diſpoſé à prolonger l'Empire de Charlemagne juſqu'à la Baltique & à la Viſtule. La conquête ou la converſion de ces pays eſt plus récente; mais on peut attribuer aux armes de ce Prince la première réunion de la Boheme au Corps germanique. 5. Il fit tomber ſur les Avares ou les Huns de la Pannonie, les calamités que ces peuplades avoient répandues ſur les Nations. Le triple effort d'un ennemi François qui entra dans leur pays, par terre & par les fleuves, en traverſant les La Hongrie.

monts Carpaths & la plaine du Danube, renversa les fortifications de bois qui environnoient leurs districts & leurs villages. Après une sanglante lutte qui dura huit ans, le massacre des plus nobles d'entre les leurs, vengea la mort de quelques Généraux François; les restes de la Nation se soumirent. La résidence royale du Chagan fut dévastée; bientôt on en perdit le souvenir, & les trésors amassés pendant deux siècles & demi de rapine, enrichirent les troupes victorieuses ou ornèrent les églises de l'Italie & de la Gaule (111). Après la réduction de la Pannonie, l'Empire de Charlemagne n'étoit plus borné que par le confluent du Danube, de la Teyss & de la Save; il acquit sans peine les provin-

(111) *Quot prælia in eo gesta! quantum sanguinis effusum sit! testatur vacua omni habitatione Pannonia, & locus in quo regia Cagnani fuit ita desertus, ut in vestigium quidem humanæ habitationis appareat. Tota in hoc bello Hunnorum nobilitas periit, tota gloria decidit, omnis pecunia & congesti ex longo tempore thesauri direpti sunt.*

ces d'Istrie, de Liburnie & de Dalmatie, dont il tira quelques avantages; & ce fut par un effet de sa modération qu'il laissa les villes maritimes sous la dépendance nulle ou nominale des Grecs. Mais ces domaines éloignés ajoutèrent plus à sa domination qu'à sa puissance, & il n'osa point y risquer d'établissement ecclésiastique pour tirer les Barbares de leur vie errante & de leur idolâtrie. S'il entreprit quelques canaux de communication entre la Saone & la Meuse, le Rhin & le Danube (112), il suivit foiblement ces projets. Leur exécution toutefois auroit vivifié l'Empire, & la construction

(112) Il n'entreprit la jonction du Rhin & du Danube qu'afin d'avoir plus de facilité pour la guerre de Pannonie (Gaillard, Vie de Charlemagne, t. 2, p. 312 — 315). Des pluies excessives, des opérations militaires & des frayeurs superstitieuses interrompirent ce canal, qui n'auroit eu que deux lieues de longueur, & dont on voit encore quelques vestiges dans la Suabe (Schæpflin, Hist. de l'Académie des Inscriptions. t. 18, p. 256, Molimina Fluviorum, &c. Jungendorum, p. 59 — 62).

d'une cathédrale fut souvent plus dispendieuse, & plus pénible.

Ses voisins & ses ennemis.

Si on rapproche les grands traits de ce tableau géographique, on verra que l'Empire des François se prolongeoit vers l'Orient & l'Occident, de l'Ebre à l'Elbe ou à la Vistule, vers le Nord & le Midi, du Duché de Benevent à la rivière d'Eyder, qui a toujours séparé l'Allemagne & le Danemarck. La misère & les Etats morcelés du reste de l'Europe, augmentoient l'importance personnelle & l'importance politique de Charlemagne. Une foule de Princes, d'origine Saxone ou Ecossoise, se disputoient les isles de la Grande-Bretagne & de l'Irlande; & après la perte de l'Espagne, le royaume d'Alphonse le Chaste, Prince Goth & Chrétien, fut borné à une chaîne étroite des montagnes des Asturies. Les petits Souverains révéroient la puissance ou la vertu du Monarque carlovingien; ils imploroient son alliance qui devoit leur être si honorable & si utile: ils le nommoient leur père commun, seul & suprê-

me Empereur de l'Occident (113). Il eut une correspondance sur le pied de l'égalité avec le Caliphe Haroun al Raschid (114), dont les Etats se prolongeoient depuis l'Afrique jusqu'à l'Inde, & il reçut des Ambassadeurs de ce Prince une tente d'une beauté singulière, une horloge d'eau, un éléphant & les clefs du saint Sépulcre. Il n'est pas aisé de croire ce que disent les Historiens sur l'amitié personnelle d'un François & d'un Arabe, qui ne s'étoient jamais vus, & qui avoient une Langue & une Religion si différentes.

---

(113) Voyez Eginhard (c. 16, & M. Gaillard, t. 2, p. 361 — 385), qui rapportent, sans trop dire sur quelle autorité, la correspondance de Charlemagne & d'Egbert, le don que l'Empereur fit de son épée au Prince Saxon, & la modeste réponse de celui-ci. Cette anecdote, si elle est véritable, auroit été un ornement de plus pour nos Histoires d'Angleterre.

(114) Les Annales françoises parlent seules de cette correspondance de Charlemagne avec Haroun al Raschid; & les Orientaux ne connoissoient point l'amitié du Caliphe pour un *chien de Chrétien*, expression de mépris qu'employoit Haroun en parlant de l'Empereur des Grecs.

Il paroît que leur correſpondance publique fut fondée ſur la vanité; car, éloignés comme ils l'étoient, des vues d'intérêt ne purent l'établir. Les deux tiers de l'Empire que Rome avoit poſſédés en Occident, ſe trouvèrent ſoumis à Charlemagne, & les Nations inacceſſibles ou invincibles de la Germanie auxquelles il donnoit des Loix, ſuppléoient largement à la partie qui lui manquoit. Mais dans le choix de ſes ennemis, il y a lieu de s'étonner qu'il ait préféré ſi ſouvent la pauvreté du Nord aux richeſſes du Midi. Les trente-trois campagnes qu'il fit d'une manière ſi laborieuſe dans les bois & dans les marais de la Germanie, auroient ſuffi pour chaſſer les Grecs de l'Italie, & les Saraſins de l'Eſpagne, & lui donner ainſi tout l'Empire de Rome. La foibleſſe des Grecs rendoit cette victoire facile; la gloire & la vengeance auroient excité ſes Sujets à une croiſade contre les Saraſins, & la Religion & la Politique l'auroient juſtifiée.

Peut-être, dans ses expéditions au delà du Rhin & de l'Elbe, vouloit-il soustraire sa monarchie à la destinée de l'Empire Romain; peut-être qu'il vouloit désarmer les ennemis des Nations civilisées, & anéantir les germes des migrations futures. Mais on a sagement observé que les conquêtes de précaution doivent être universelles, pour devenir efficaces, & qu'au delà des ennemis vaincus on trouve toujours un nouvel ennemi (115). L'asservissement de la Germanie écarta le voile qui avoit si long-temps caché à l'Europe le Continent ou les isles de la Scandinavie. Il réveilla la valeur endormie de ses barbares habitans. Ceux des Idolâtres de la Saxe qui avoient le plus d'énergie, échappèrent au joug du Tyran Chrétien, & se réfugièrent dans le Nord; ils cou-

(115) M. Gaillard, t. 2, p. 361 — 365 — 471 — 476 — 492. J'ai adopté ses remarques judicieuses sur le plan de conquête de Charlemagne, & la distinction non moins judicieuse qu'il a faite de ses ennemis de la première & de la seconde *enceinte* (t. 2, p. 184 — 509, &c.

vrirent de leurs corsaires l'Océan & la Méditerranée, & Charlemagne vit avec douleur les funestes progrès des Normands, qui en moins de quatorze lustres précipitèrent la chute de sa race & celle de sa monarchie.

Ses successeurs, A. D. 814 — 887 en Italie; 911 en Germanie; 987 en France.

Si le Pape & les Romains avoient rétabli la Constitution primitive, Charlemagne auroit joui toute sa vie des titres d'Empereur & d'Auguste, & une élection formelle ou tacite auroit placé chacun de ses successeurs sur le trône; mais en associant à l'Empire son fils Louis le Pieux, il fit valoir le droit absolu d'un Monarque & d'un Conquérant; & il paroît qu'en cette occasion il apperçut & prévint les persécutions secrètes du Clergé. Il ordonna au jeune Prince de prendre la couronne sur l'autel, de la placer lui-même sur sa tête, comme un don qu'il tenoit de Dieu, de son père & de la Nation (116). Ensuite lors-

(116) Thegan, le Biographe de Louis, raconte ce couronnement; & Baronius a eu la bonne-foi de le transs

que Lothaire & Louis II furent associés à l'Empire, on répéta la même cérémonie mais d'une façon qui ne fut pas si marquée : le sceptre carlovingien se transmit de père en fils durant quatre générations, & l'ambition des Papes fut réduite à l'infructueux honneur de donner la couronne & l'onction royale à ces Princes héréditaires, qui se trouvoient déjà revêtus du pouvoir & en possession de leurs Etats. Louis le Pieux survéquit à ses frères, & il réunit sous son sceptre tout l'Empire de Charlemagne ; mais les Peuples & les Nobles, ses Evêques & ses enfans découvrirent bientôt que la même ame n'inspiroit plus ce grand corps, & que les fondemens étoient minés au centre, tandis que la surface extérieure paroissoit

Louis le Pieux, A. D. 814 — 840.

crire (A. D. 813, n°. 13, &c. Voyez Gaillard, t. 2, p. 506, 507, 508), quoiqu'il soit bien contraire aux prétentions des Papes. Voyez sur la suite des Princes carlovingiens, les Historiens de France, d'Italie & d'Allemagne, Pfeffel, Schmidt, Velly, Muratori & même Voltaire, dont les tableaux sont quelquefois exacts & toujours agréables.

en son entier. Après une guerre ou une bataille qui consuma cent mille François ; un traité de partage divisa l'Empire entre ses trois fils, qui avoient violé tous leurs devoirs de fils & de frères. Les royaumes de la Germanie & de la France furent séparés pour jamais ; Lothaire, à qui on donna le titre d'Empereur, obtint les provinces de la Gaule, situées entre le Rhône & les Alpes, la Meuse & le Rhin. Lorsqu'on divisa sa portion, la Lorraine & Arles, deux petits royaumes établis depuis peu, furent accordés à ses fils cadets. Louis II, l'aîné, se contenta du royaume d'Italie, qu'il regarda comme un patrimoine suffisant pour un Empereur de Rome. Il mourut sans laisser d'enfans mâles, & ses oncles & ses cousins se disputèrent le trône : les Papes saisirent habilement cette occasion de juger les prétentions ou le mérite des Candidats, & de donner au plus soumis ou au plus libéral la dignité impériale d'Avocats de l'Eglise de Rome. Les Princes de la race

Lothaire I, A. D. 840—856.

carlovingienne

carlovingienne n'offroient plus ni vertus ni pouvoir, & c'est par les ridicules surnoms de *Chauve*, de *Begue*, de *Gras* & de *Simple* qu'on distingua cette ignoble foule de Rois dignes de l'oubli. L'extraction des branches maternelles fit passer l'héritage entier à Charles le Gras, dernier Empereur de sa famille : la foiblesse de son esprit autorisa la désertion de la Germanie, de l'Italie & de la France : il fut déposé dans une diète, & réduit à mendier sa subsistance auprès des rebelles, qui, par dédain, lui laissèrent la liberté & la vie. Les Gouverneurs, les Evêques & les Seigneurs s'emparèrent, chacun selon sa force, de quelque lambeau de l'Empire; il y eut des préférences pour ceux qui descendoient de Charlemagne par les femmes ou par les bâtards. Le titre & la possession de la plus grande partie de ces compétiteurs étoient également douteux, & leur mérite se trouvoit analogue au peu d'étendue de leurs domaines. Ceux qui purent se mon-

Division de l'Empire, A. D. 888.

trer aux portes de Rome avec une armée, furent couronnés Empereurs dans le Vatican; mais leur modestie se contenta le plus souvent du titre de Roi de l'Italie; & depuis l'abdication de Charles le Gras, jusqu'à l'installation d'Othon I, on peut regarder cet intervalle de soixante-dix ans comme une vacance du trône.

Othon, Roi de Germanie, rétablit & s'approprie l'Empire d'Occident, A. D. 962.

Othon (117) étoit de la noble Maison des Ducs de Saxe, & s'il descendoit réellement de Witikind, ennemi & ensuite prosélyte de Charlemagne, la postérité du Peuple vaincu régna enfin sur les conquérans. Henri l'Oiseleur, son

(117) Il étoit fils d'Othon, fils de Ludolph, en faveur duquel on avoit établi le Duché de Saxe, A. D. 858. Ruotgerus, Bibliographie de Saint Bruno (Bibliot. Bunavianæ Catalog. t. 3, vol. 2, p. 679), parle avec beaucoup d'éloges de l'ancienneté & du mérite de la famille de ce Prince. *Atavorum atavi usque ad hominum memoriam omnes nobilissimi; nullus in eorum stirpe ignotus, nullus degener facile reperitur.* (Apud Struvium, Corp. Hist. German. p. 216) Au reste, Gundling (in Henrico Aucupe) n'est pas persuadé qu'il descendit de Witikind.

père, choisi par le suffrage de sa Nation, établit le royaume de la Germanie. Son fils, le premier & le plus grand des Othons, recula de tous côtés les bornes de ce royaume (118). On donna aux Germains, avec lesquels son Peuple avoit toujours eu des rapports & des idiomes depuis le temps de César & de Tacite, une portion de la Gaule située à l'ouest du Rhin, sur les bords de la Meuse & de la Moselle. Les successeurs d'Othon acquirent entre le Rhin, le Rhône & les Alpes une vaine suprématie sur les royaumes de Bourgogne & d'Arles. Du côté du Nord, le glaive d'Othon, vainqueur & apôtre des Nations esclaves de l'Elbe & de l'Oder, propagea le Christianisme : des colonies d'Allemands fortifièrent les Marches de Brandebourg & le

(118) Voyez le Traité de Conringius (de Finibus Imperii Germanici, Francfort, 1680, in-4°.). Il rejette les fixations d'étendue qu'on a donnée aux Empires de Rome & des Carlovingiens; il discute avec modération les droits de la Germanie, ceux des vassaux & des voisins de cette contrée.

Slefwick ; & le Roi de Danemarck, & les Ducs de Pologne & de Boheme se reconnurent ses vassaux & ses tributaires. Il passa les Alpes à la tête d'une armée victorieuse, subjugua le royaume de l'Italie, délivra le Pape, & établit la couronne impériale pour jamais dans la Nation des Germains. Après cette époque mémorable, la force introduisit, & le temps ratifia ces deux maximes de Jurisprudence publique ; 1°. que le Prince élu dans une diète d'Allemagne, acquéroit au même instant les royaumes sujets de l'Italie & de Rome ; 2°. mais qu'il ne pouvoit pas légalement se qualifier d'Empereur & d'Auguste avant d'avoir reçu la couronne des mains du Pontife de Rome (119).

(119) La force de l'usage m'oblige à placer Conrad I & Henri I l'Oiseleur au nombre des Empereurs, titre que ne prirent jamais ces Rois de la Germanie. Les Italiens, Muratori, par exemple, sont plus scrupuleux & plus exacts, & ils ne comptent que les Princes qui furent couronnés à Rome.

Opérations de l'Empire d'Occident & de celui d'Orient.

Dès que Charlemagne eut le titre d'Empereur, il changea de ſtyle dans ſes lettres à l'Empire d'Orient, & au lieu de donner aux Empereurs Grecs le nom de père, il les traita d'une manière plus égale & plus familière, en les appelant ſes frères (120). Peut-être qu'il ſongeoit à la main d'Irène : ſes Ambaſſadeurs à Conſtantinople parlèrent le langage de la paix & de l'amitié ; ils négocièrent peut-être un mariage avec cette Princeſſe ambitieuſe, qui avoit abjuré ſes devoirs de mère. Il eſt impoſſible de conjecturer quelles euſſent été la nature, la durée & les ſuites d'une pareille union entre deux Empires qui ſe trouvoient ſi éloignés, & qui avoient entre eux ſi peu de rap-

(120) *Invidiam tamen ſuſcepti nominis C. P. imperatoribus ſuper hoc indignantibus magnâ tulit patientiâ, vicitque eorum contumaciam.... Mittendo ad eos crebrâs legationes, & in epiſtolis fratres eos appellando.* Eginhard. c. 28, p. 128. Ce fut peut-être à cauſe d'eux qu'à l'exemple d'Auguſte il affecta de la répugnance à recevoir l'Empire.

ports ; mais le silence unanime des Latins doit faire penser que cette négociation de mariage fut inventée par les ennemis d'Irène, afin de la charger du crime d'avoir voulu livrer l'Eglise & l'Etat aux Peuples de l'Occident (121). Les Ambassadeurs de France furent témoins de la conspiration de Nicéphore & de la haine nationale, & ils manquèrent d'en être la victime. Constantinople fut indignée de la trahison & du sacrilége de l'ancienne Rome; chacun répétoit ce proverbe : » que les François étoient de bons » amis & de mauvais voisins «; mais il étoit dangereux de provoquer un voisin qui pouvoit avoir la tentation de renouveler dans l'église de Sainte-Sophie la cérémonie de son couronnement. Les Am-

(121) Théophanes parle du couronnement & de l'onction de Charles Καρουλλος (Chronographe, p. 399) & de son traité de mariage avec Irène (p. 402), qui est inconnu aux Latins. M. Gaillard raconte les négociations de ce Prince avec l'Empire Grec (t. 2, p. 446 — 468).

bassadeurs de Nicéphore, après de longs détours & de longs délais, trouvèrent Charlemagne dans son camp, sur les bords de la Sale, & pour confondre leur vanité, ce Prince déploya dans un village de la Franconie toute la pompe ou du moins toute la morgue du palais de Byzance (122). Les Grecs traversèrent quatre grandes salles magnifiquement ornées; dès la première ils alloient se prosterner devant un personnage couvert d'or & de pierreries, lequel étoit assis sur un trône : on leur dit que c'étoit le Connétable ou le Maître des chevaux, c'est-à-dire un des Serviteurs du Prince. Ils firent la même méprise, & on leur fit la même réponse dans la seconde, où se trouvoit le Comte du palais, l'Intendant & le Grand-Chambellan; leur impatience s'accrut ainsi peu à peu, jusqu'au mo-

(122) M Gaillard observe très-bien que tout cet appareil, toute cette *débauche* de représentation, n'étoit qu'un jeu d'enfant, mais que c'étoit devant de grands enfans que cette cérémonie se passoit, & qu'il faut des spectacles pour tous les yeux.

ment où l'on ouvrit la porte de la chambre où étoit Charlemagne ; alors ils apperçurent enfin le Monarque, environné de tout l'étalage de ce luxe étranger qu'il méprisoit, & à qui ses Chefs victorieux donnoient à l'envi des marques d'amour & de respect. Les deux Empires conclurent un traité de paix & d'alliance, & il fut décidé que chacun garderoit les domaines dont il se trouvoit en possession. Mais les Grecs (123) oublièrent bientôt cette humiliante égalité, ou ils ne s'en souvinrent que pour détester les Barbares qui l'avoient obtenue de force. Tant que la même personne réunit le pouvoir & les vertus, ils saluèrent avec respect l'*Au-*

(123) Comparez dans les textes originaux recueillis par Pagi (t. 3, A. D. 812, n°. 7, A. D. 824, n°. 10, &c.), le contraste de Charlemagne & de son fils : lorsque les Ambassadeurs de Michel (lesquels, il est vrai, furent désavoués) s'adressèrent au premier, *more suo, id est Linguâ græcâ laudes dixerunt, Imperatorem eum & Βασιλεα appellantes*, & ils appliquèrent au dernier ces expressions : *Vocato Imperatori Francorum*, &c.

guste Charlemagne, en lui donnant les titres de *Basileus* & d'Empereur des Romains. Du moment où ils virent que son fils dévot ne réunissoit plus ces qualités, on lut sur la souscription des lettres de la Cour de Byzance, » au Roi «, ou pour employer les qualifications qu'il se donne, » à l'Empereur des François & » des Lombards «. Lorsqu'ils n'apperçurent plus ni pouvoir ni vertus, ils dépouillèrent Louis II de son titre héréditaire, & en lui appliquant la dénomination barbare de *Rex* ou de *Rega*, ils le reléguèrent dans la foule des Princes Latins. Sa réponse (124) annonce sa foiblesse : il prouve avec un peu d'érudition que, dans l'Histoire sacrée & l'Histoire profane, le nom de Roi est synonyme du mot grec *Basileus* : il ajoute que si à

(124) Voyez cette lettre dans les Paralipomena de l'Auteur anonyme de Salerne (Script. Ital. t. 2, p. 243 — 254, c. 93 — 107), que Baronius (A.D. 871, n°. 51 — 71) a pris par erreur pour Erchempert, lorsqu'il l'a copié dans les Annales.

Constantinople on lui donne une acception plus exclusive & plus auguste, il tire de ses ancêtres & de la cérémonie du couronnement opéré par les Papes, le juste droit de participer aux honneurs de la pourpre romaine. La même dispute recommença sous le règne des Othons, & leur Ambassadeur décrit avec chaleur l'insolence de la Cour des Empereurs Grecs (125). Les Sujets de ceux-ci affectoient de mépriser la pauvreté & l'ignorance des François & des Saxons, & au dernier degré de l'abaissement, ils refusoient d'accorder aux Rois de la Germanie le titre d'Empereurs Romains.

Autorité des Empereurs dans l'élection des Papes.

Les Empereurs d'Occident continuoient

(125) *Ipse enim vos, non* IMPERATOREM, id est Βασιλεα *SUA LINGUA, SED OB INDIGNATIONEM* Ρηγα, *id est Regem nostrâ vocabat.* (Liutprand in Legat. in Script. Ital. t. 2, part. 1, p. 479). Le Pape avoit exhorté Nicéphore, Empereur des *Grecs*, à faire la paix avec Othon Auguste, Empereur des *Romains*. — *QUÆ INSCRIPTIO secundum Græcos peccatria & temeraria.... Imperatorem inquiunt, UNIVERSALEM, ROMANORUM, AUGUSTUM, MAGNUM, SOLUM,* Nicéphorum (p. 486).

l'exercice des pouvoirs que s'étoient appropriés les Princes Goths & les Princes Grecs, & l'importance de cette prérogative augmenta avec les domaines temporels & la jurisdiction spirituelle de l'Eglise romaine. Les principaux Membres du Clergé formoient un Sénat qui de ses conseils aidoit l'administration, & qui nommoit à l'Evêché lorsqu'il devenoit vacant. Il y avoit dans Rome vingt-huit paroisses : chaque paroisse étoit gouvernée par un Cardinal Prêtre ou *Presbyter*, titre qui fut ainsi très-modeste à son origine, mais qui ensuite voulut égaler la pourpre des Rois. L'association des sept Diacres des hôpitaux les plus considérables, des sept Juges du palais de Latran, & de quelques Dignitaires de l'église, augmenta le nombre des Membres du Sénat. Il se trouvoit sous la direction des sept Cardinaux Evêques de la province romaine, qui s'occupoient moins de leurs Diocèses d'Ostie, de Porto, de Velitre, de Tuscule, de

A. D. 800—1060.

Præneste, de Tivoli & du pays des Sabins, situés aux portes de Rome, que de leur service hebdomadaire à la Cour de l'Evêque, & du soin d'obtenir une plus grande portion des honneurs & de l'autorité du Siége apostolique. Lorsque le Pape mouroit, ces Evêques désignoient un successeur au Collége des Cardinaux (126), & les applaudissemens ou les clameurs du Peuple Romain approuvoient ou rejetoient leur choix. Mais après le suffrage du Peuple, l'élection étoit encore imparfaite, & pour sacrer légalement le Pontife, il falloit que l'Empereur, en qualité d'Avocat de l'Eglise, eût déclaré son approbation &

(126) On trouve l'origine & les progrès du titre de Cardinal dans Thomassin (Discipline de l'Eglise, t. 1, p. 1261 — 1298); dans Muratori (Antiquitat. Italiæ Medii Ævi, t. 6, Differt 61, p. 159 — 182), & dans Mosheim (Institut. Hist. Eccles. p. 345 — 347), qui remarque avec exactitude les formes de l'élection & les changemens qu'elle a subis. Les Cardinaux Evêques, que Pierre Damien éleva si fort, sont tombés au niveau des autres Membres du sacré Collége.

ſon conſentement. Le Commiſſaire impérial examinoit ſur les lieux la forme & la liberté de l'élection, & ce n'étoit qu'après avoir bien approfondi les qualifications des Electeurs, qu'il recevoit le ſerment de fidélité, & qu'il confirmoit les donations qui avoient enrichi ſucceſſivement le patrimoine de Saint Pierre. S'il ſurvenoit un ſchiſme, & il en arrivoit ſouvent, on ſe ſoumettoit au jugement de l'Empereur, qui, au milieu d'un Synode d'Evêques, oſa juger, condamner & punir un Pontife criminel. Le Sénat & le Peuple s'engagèrent, dans un traité avec Othon I, de choiſir le Candidat le plus agréable à Sa Majeſté (127) : ſes ſucceſ-

(127) *Firmiter jurantes, nunquam ſe Papam electuros aut ordinaturos, præter conſenſum & electionem Othonis & filii ſui* (Liutprand, l. 6, c. 6, p. 472). Ce droit important pouvoit ſuppléer ou confirmer le Décret du Clergé & du Peuple de Rome, que Baronius, Pagi & Muratori (A. D. 964) rejettent avec tant de force, & qui eſt ſi bien défendu & ſi bien expliqué par Saint-Marc (Abregé, t. 2, p. 808 — 816, t. 4, p. 1167 — 1185). Cet Ouvrage eſt une Critique hiſtorique, &

ſeurs anticipèrent ou prévinrent leurs ſuffrages ; ils donnèrent à leur Chancelier l'Evêché de Rome, ainſi que les Evêchés de Cologne & de Bamberg, & quel que fût le mérite d'un François ou d'un Saxon, ſon nom prouve aſſez l'intervention d'une puiſſance étrangère. Les inconvéniens d'une élection populaire excuſoient d'une manière ſpécieuſe ces actes d'autorité. Le compétiteur exclu par les Cardinaux en appeloit aux paſſions ou à l'avarice de la multitude : des meurtres ſouillèrent le Vatican & le palais de Latran, & les Sénateurs les plus puiſſans, les Marquis de Toſcane & les Comtes de Tuſcule, tinrent le Siége apoſtolique dans une longue ſervitude. Les Papes des neuvième & dixième ſiècles furent inſultés, empriſonnés & aſſaſſinés par leurs Tyrans ; & lorqu'on les dépouilloit des domaines qui dépendoient de leur égliſe, telle étoit leur indigence que non ſeu-

Déſordres.

on doit la conſulter, ainſi que les Annales de Muratori, ſur l'élection & la confirmation de chaque Pape.

lement ils ne pouvoient pas soutenir l'état d'un Prince, mais qu'ils ne pouvoient pas même exercer la charité d'un Prêtre (128). Le crédit qu'eurent alors deux sœurs prostituées, Marozia & Théodora, étoit fondé sur leurs richesses & sur leur beauté, sur leurs intrigues amoureuses ou politiques : elles donnoient la mitre romaine aux plus infatigables de leurs amans, & leur règne (129) a pu

(128) L'Histoire & la Légation de Liutprand (Voyez p. 440 — 450 — 471 — 476 — 479, &c.) peignent avec chaleur l'oppression & les vices du Clergé de Rome au dixième siècle ; & il est assez bizarre de voir Muratori adoucissant les invectives de Baronius contre les Papes. Mais il faut observer que ces Papes avoient été choisis non par les Cardinaux, mais par des Laïques.

(129) L'époque où l'on place la Papesse Jeanne est un peu antérieure à celle de Théodora & de Marozia ; & les deux années de son règne imaginaire sont insérées entre Léon IV & Benoît III. Anastase, leur contemporain, ne laisse aucun intervalle entre la mort de Léon & l'élévation de Benoît (illico, mox. p. 247). L'exacte Chronologie de Pagi, de Muratori & de Leibnitz fixe ces deux événemens à l'année 857.

faire naître dans les ſiècles d'ignorance (130) la fable (131) d'une Papeſſe (132). Un bâtard de Marozia, un de

(130) Les Auteurs qui ſoutiennent qu'il y a eu une Papeſſe Jeanne, produiſent 150 témoins, ou plutôt 150 échos du quatorzième, du quinzième & du ſeizième ſiècles. En multipliant ainſi les témoignages, ils fourniſſent une preuve contre eux & contre la Légende, puiſque tous les Ecrivains ſans exception auroient dû raconter ou indiquer une hiſtoire ſi curieuſe. Un fait ſi récent auroit fait une double impreſſion ſur ceux du neuvième & du dixième ſiècles. Photius auroit-il négligé une pareille accuſation? Liutprand auroit-il oublié un pareil ſcandale? Ce n'eſt pas la peine de diſcuter les diverſes éditions de Martinus Polonus, de Sigebert de Gemblours, ou même de Marianus Scotus; mais le paſſage de la Papeſſe Jeanne inſéré par ſurpriſe dans quelques manuſcrits & éditions du Romain Anaſtaſe, eſt d'une fauſſeté palpable.

(131) Au reſte, je ne dirai pas que cette Hiſtoire eſt incroyable. Suppoſons que le fameux Chevalier François (Melle. d'Eon), qui de nos jours a fait tant de bruit, ſoit né en Italie, & qu'il ait été élevé dans l'Egliſe : le mérite ou la fortune auroient pu l'élever ſur le trône de Saint Pierre : elle auroit pu ſe livrer à l'amour & accoucher au milieu d'une proceſſion.

(132) Juſqu'à la réformation, on répéta & on crut ce conte, ſans que perſonne en fût révolté; & la ſtatue de la Papeſſe Jeanne ſe trouva long-temps parmi celles

ſes

ses petits-fils & un de ses arrière-petit fils, descendant du bâtard, montèrent sur le trône de Saint Pierre, & ce fut à l'âge de dix-neuf ans que le second de ces trois respectables Sujets devint le Chef de l'Eglise latine. Sa jeunesse & son âge mûr répondirent à la belle éducation qu'il avoit reçue; & la foule des pélerins qui arrivoient à Rome, pouvoit attester la vérité des accusations qu'on forma contre lui, dans un Synode romain & en présence d'Othon le Grand. Ce Pape, qui portoit le nom de Jean XII, renonça à l'habit & aux bienséances de son état; il avoit les mœurs d'un Soldat; il faisoit un usage immodéré du vin; il se plaisoit au mi-

---

des Papes dans la cathédrale de Sienne (Pagi, Critica, t. 3, p. 624 — 626). Ce Roman a été bien anéanti par deux Protestans très-éclairés, Blondel & Bayle (Dictionnaire Critique, Art. PAPESSE, POLONUS, BLONDEL); mais cette critique équitable & généreuse scandalisa leurs frères. Spanheim & Lenfant essayent de maintenir ce misérable objet de controverse; & Mosheim lui-même veux bien encore conserver des doutes (p. 289).

lieu du carnage & des incendies, ou au jeu & à la chasse. On lui reprochoit des actes publics de simonie, qui pouvoient être la suite de sa détresse ; & si, comme on le dit, il invoqua Jupiter & Vénus, ce ne fut peut-être qu'en plaisantant. Mais les Historiens racontent que ce digne petit-fils de Mazoria avoit publiquement des liaisons d'adultère avec les Matrones de Rome ; que le palais de Latran devint une école de prostitution ; & que ses attentats contre la pudeur des vierges & des veuves, empêchoient les femmes d'aller faire leurs dévotions au tombeau de Saint Pierre, où, selon l'expression d'un de ces Historiens, elles craignoient d'être violées par son successeur, au milieu de leurs prières (133). Les Protestans ont insisté avec un plaisir malin

(133) *Lateranense palatium.... prostibulum Meretricum... Testis omnium gentium, præter quam Romanorum, absentia mulierum, quæ sanctorum apostolorum limina orandi gratiâ timent visere, cum nonnullas ante dies paucos, hunc audierint conjugatas viduas, virgines vi oppressisse.* (Liutprand, Hist. l. 6, c. 6, p. 471. Voyez tout ce qui a rap-

sur ces abominables Pontifes; mais aux yeux d'un Philosophe, les vices du Clergé sont moins dangereux que ses vertus *. Après de longs scandales, le siége apostolique fut purifié & relevé par l'austérité & le zèle de Grégoire VII. Ce Moine ambitieux s'occupa toute sa vie de l'exécution de deux projets; 1°. il ne cessa de travailler à fixer dans le collége des Cardinaux, la liberté & l'indépendance de l'élection du Pape, & à établir pour jamais les droits ou l'usurpation des Empereurs & du Peuple Romain sur cet objet; 2°. à donner & à reprendre l'Empire d'Occident, comme un fief ou bénéfice (134) de l'Eglise, & à étendre sa

Réforme & prétentions de l'Eglise; A. D. 1073; &c.

port à la conduite & au libertinage de Jean XII, p. 471 — 476).

* Gibbon se trompe. L'exemple de la vertu est toujours utile. *Note de Bouldra.*

(134) S'il faut citer un nouvel exemple des maux qu'ont produits les mots équivoques, nous citerons le *beneficium* (Ducange, t. I, p. 617, &c.), que le Pape accorda à l'Empereur Frédéric I, puisque le terme latin pouvoit signifier un fief légal, ou une simple faveur, un bienfait. Voyez Schmidt. Hist. des Allemands,

domination temporelle sur les Rois & les royaumes de la terre. Après cinquante années de combat, la première de ces opérations se trouva achevée, d'après l'appui de l'Ordre ecclésiastique, dont la liberté étoit liée à celle de leur chef. Mais la seconde, qui eut d'abord des succès en quelques points & qui sembla réussir en entier, essuya une vigoureuse résistance de la puissance civile, & elle a enfin été arrêtée par les progrès de la raison humaine.

Autorité dont les Empereurs jouissoient à Rome.

Lors de la renaissance de l'Empire de Rome, l'Evêque ni le Peuple ne purent donner à Charlemagne ou à Othon les provinces qui s'étoient perdues, comme on les avoit acquises, par le sort des armes. Mais les Romains étoient libres de se choisir un maître, & le pouvoir délégué au Patrice fut accordé d'une manière irrévocable aux Empereurs Fran-

t. 3, p. 393 — 408. Pfeffel, Abrégé Chronologique, t. 1, p. 229 — 296 — 317 — 324 — 420 — 430 — 500 — 505 — 509, &c.

çois & Saxons. Les Annales interrompues de ces temps (135) conservent le souvenir du palais, de la Monnoie, du Tribunal & des Edits de ces Princes. Elles parlent aussi du glaive de la justice, dont le Préfet de la ville a fait usage jusqu'au treizième siècle, en vertu des pouvoirs reçus des Césars (136). Ces droits de Souverains, attaqués par les artifices des Papes & la violence du Peuple, se perdirent. Les successeurs de Charlemagne, contens des titres d'Empereur & d'Auguste, négligèrent de maintenir cette jurisdiction locale; dans des temps de prospérité, des objets plus séduisans occupoient leur ambition, & lors de la

(135) Voyez sur les opérations des Empereurs à Rome & dans l'Italie, Sigonius, de Regno Italiæ; Opp. t. 2, avec des notes de Saxius, & les Annales de Muratori, qui auroit pû faire des renvois plus précis aux Auteurs contenus dans sa grande collection.

(136) Voyez la Dissertion de Le Blanc, à la fin de son Traité des *Monnoies de France*, où il fait connoître quelques monnoies romaines des Empereurs François.

décadence & de la division de l'Empire ; le soin de défendre leurs provinces héréditaires absorba leur attention. Au milieu des désordres de l'Italie, la fameuse Marozia détermina un des usurpateurs à l'épouser, & la faction de cette femme introduisit Hugues, Roi de Bourgogne, dans le Mole d'Adrien, ou Château Saint-Ange, qui domine la porte principale & une des entrées de Rome. Alberic, qu'elle avoit eu d'un de ses premiers maris, fut contraint d'assister au banquet nuptial, & comme il faisoit son service malgré lui & de mauvaise grace, son beau-père le frappa. Ce coup produisit une révolution. » Romains, s'écria le jeune homme, » vous étiez jadis les Maître du » Monde, & ces Bourguignons étoient » alors les plus abjects de vos esclaves. » Ils règnent maintenant ces sauvages avides qui ont tant de brutalité, & l'outrage que je viens de recevoir est » le commencement de votre servi-

Révolte d'Alberic, A. D. 932.

» tude (137) «. On sonne le tocsin, & tous les quartiers de la ville coururent aux armes : les Bourguignons se retirèrent honteusement & à pas précipités : Alberic emprisonna Marozia sa mère, & réduisit son frère, le Pape Jean XI, à l'exercice de ses fonctions spirituelles. Il gouverna Rome plus de vingt ans avec le titre de Prince ; on dit que pour satisfaire les droits du Peuple, il rétablit l'office, ou du moins le nom des Consuls & des Tribuns. Octavien, son fils & son héritier, prit avec le Pontificat le nom de Jean XII : harcelé par les Princes Lombards, ainsi que son prédécesseur, il chercha un libérateur de l'Eglise & de la République, & ayant reçu

(137) *Romanorum aliquando servi, scilicet Bourgundiones, Romanis imperent?... Romanæ urbis dignitas ad tantam est stultitiam ducta, ut meretricum etiam imperio pareat?* (Liutprand, l. 3, c. 12, p. 450). Sigonius (l. 6, p. 400) assure d'une manière positive qu'on rétablit le Consulat ; mais dans les vieux Auteurs, Alberic est appelé plus souvent *Princeps Romanorum*.

fur cet objet des services d'Othon, il lui donna la dignité impériale pour récompense. Mais le Saxon étoit impérieux, & les Romains étoient impatiens : lors de la cérémonie du couronnement, une lutte secrète de la prérogative royale & de la liberté inspira des craintes ; & Othon, qui craignoit d'être attaqué & assassiné au pied de l'autel, ordonna à son Porte-glaive de ne pas s'éloigner de sa personne (138). Avant de repasser les Alpes, l'Empereur punit la révolte du Peuple & l'ingratitude de Jean XII. Le Pape fut déposé dans un Synode, le Préfet fut traîné sur un âne au milieu de tous les quartiers de la ville, & après avoir été fustigé, on le jeta au fond d'un cachot : treize des Citoyens les plus coupables expirèrent sur un gibet ; d'autres furent mutilés ou bannis, & les anciennes Loix de Théodose & de Justinien justifièrent les châtimens. La voix

Du Pape Jean XII, A. D. 967.

(138) Ditmar, p. 354, Apud Schmidt, t. 3, p. 439.

publique a reproché au second Othon un attentat où l'on trouve de la cruauté & de la perfidie, le massacre des Sénateurs qu'il avoit invités à sa table, sous l'apparence de l'hospitalité & de l'amitié (139). Durant la minorité d'Othon III son fils, Rome fit une tentative vigoureuse pour secouer le joug des Saxons, & le Consul Crescence fut le Brutus de la République. De la condition de Sujet & d'exilé, il parvint deux fois au commandement de la ville; il opprima, chassa, créa des Papes, & il forma une conspiration pour rétablir l'autorité des Empereurs Grecs. Il soutint un siége opiniâtre dans le Château Saint-Ange; mais s'étant laissé séduire par une promesse de sûreté, il fut pendu, & on

Du Consul Crescentius, A. D. 998.

(139) Ce sanglant festin se trouve décrit en vers Léonins, dans le Panthéon de Godefroy de Viterbe (Script. Ital. t. 7, p. 436, 437), qui vécut sur la fin du douzième siècle (Fabricius, Bibliot. Latin. Med. & infimi Ævi, t. 3, p. 69, E lit. Mansi); mais Muratori (Annali, t. 8, p. 177) suspecte avec raison son témoignage, qui en a imposé à Sigonius.

leur intérêt, des pays éloignés & des Nations étrangères. Un torrent de Barbares peut passer sur la terre; mais pour maintenir un Empire étendu, il faut un systême approfondi de politique & d'oppression. Il doit y avoir au centre un pouvoir absolu qui agisse avec rapidité, & qui soit fertile en ressources; une communication facile & prompte avec les extrémités; des fortifications pour réprimer les premiers mouvemens des rebelles; une administration régulière capable de protéger & de punir, & une armée bien disciplinée qui puisse inspirer la crainte sans exciter le mécontentement & le désespoir. Les Césars de l'Allemagne, qui vouloient réduire en servitude le royaume d'Italie, se trouvoient dans une position bien différente. Leur domaine patrimonial se prolongeoit le long du Rhin, & ils étoient dispersés en diverses provinces; mais l'imprudence ou la détresse de plusieurs Princes avoient aliéné ce riche héritage, & le revenu qu'ils tirèrent d'un

exercice minutieux & vexatoire de leur prérogative, suffisoit à peine à l'entretien de leur maison. Ils n'avoient d'autres troupes que leurs vassaux, qui, servant sous sa bannière d'après la nature de leurs fiefs, & d'après leur volonté, passoient les Alpes avec répugnance; se permettoient des rapines & des désordres, & désertoient souvent avant la fin de la campagne. Le climat de l'Italie en détruisoit des armées entières; ceux qui échappoient à son influence meurtrière, reportoient dans leur patrie les ossemens de leurs Princes & de leurs Nobles (142); ils imputoient quelquefois l'effet de leur intempérance à la perfidie & à la méchanceté des Italiens, qui se réjouissoient à la fin des maux des Barbares. Cette ty-

(142) Après les avoir fait bouillir. Les vases destinés à cet objet étoient au nombre des ustensiles du voyage; & un Germain qui faisoit bouillir les os de son frère dans un de ces vases, le promettoit à son ami lorsqu'il auroit servi pour les siens. (Schmidt, t. 3, p. 423, 424). Le même Auteur observe que toute la ligue saxone s'éteignit en Italie (t. 2, p. 440).

rannie irrégulière s'exerçoit sur le pied d'un excès grave à égalité contre les petits Tyrans de ce pays; l'issue de la querelle n'intéressoit pas beaucoup le Peuple, & elle doit aujourd'hui peu intéresser le Lecteur. Mais aux onzième & douzième siècles, les Lombards renversèrent le flambeau de l'industrie & de la liberté; & les Républiques de la Toscane imitèrent enfin ce généreux exemple. Les villes d'Italie avoient toujours conservé une sorte de gouvernement municipal; & les Empereurs qui vouloient opposer une barrière de Plébéiens à l'indépendance de la Noblesse, leur accordèrent des priviléges. Mais le rapide progrès de ces Communautés, & les extensions qu'elles donnoient chaque jour à leur pouvoir, n'eut d'autre cause que la multitude & l'énergie de leurs Membres (143). La jurisdiction de chaque ville

(143) Othon, Evêque de Freysingue, nous a laissé un passage important sur les villes d'Italie (l. 2, c. 13, in Script. Ital. t. 6, p. 707 — 710), & Muratori (Antiquitat. Ital. Medii Ævi; t. 4, Differt. 45 — 52,

embrassoit toute l'étendue d'un Diocèse ou d'un District : celle des Evêques, des Marquis & des Comtes fut anéantie, & les Nobles, qui avoient le plus de fierté, se laissèrent persuader ou furent contraints d'abandonner leurs châteaux solitaires, & de prendre la qualité plus honorable de Citoyens & de Magistrats. L'autorité législative appartenoit à l'Assemblée générale ; mais le pouvoir exécutif étoit entre les mains de trois Consuls ; qu'on tiroit annuellement des trois Ordres des *Capitaines*, des *Valvasseurs* (144) & des Communes qu'on comptoit dans la République. Chacun se trouvant assujetti aux mêmes Loix, l'Agriculture & le Commerce se ranimèrent peu à peu ;

p. 1 — 675, Annal. t. 8, 9, 10), explique parfaitement la naissance, le progrès & le gouvernement de ces Républiques.

(144) Voyez sur ces titres, Selden (Titles of honnour, vol, 3, part. 1, p. 488), Ducange (Gloss. Latin. t. 2, p. 140, t. 6, p. 776), & Saint-Marc (Abrégé Chronologique, t. 2, p. 719).

mais la présence du danger entretenoit le caractère guerrier des Lombards, & dès qu'on sonnoit le tocsin ou qu'on arboroit le drapeau (145), les portes de la ville versoient une troupe nombreuse & intrépide, si zélée pour ses intérêts, qu'elle se soumit bientôt à la discipline des armes. L'orgueil des Césars fut terrassé au pied de ces conquêtes populaires; & l'indomptable génie de la liberté triompha des deux Frédérics, les deux plus grands Princes du moyen âge : le premier avoit peut-être plus de talens militaires, mais le second étoit sûrement plus habile dans les arts de la paix & dans les Lettres.

Frédéric I, A.D. 1152—1190.

Frédéric I, voulant rétablir l'éclat de la pourpre, envahit les Républiques de la Lombardie avec l'adresse d'un homme d'Etat, la valeur d'un Soldat & la cruauté

---

(145) Les Lombards inventèrent le *carocium*, étendard placé sur un chariot attelé de bœufs (Ducange, t. 2, p. 194, 195; Muratori, Antiquitat. t. 2, Differt. 26, p. 489 — 493).

d'un

d'un Tyran. Les Pandectes qu'on avoit découvertes depuis peu, renouvelèrent une science très-favorable au despotisme, & les lâches Jurisconsultes déclarèrent l'Empereur maître absolu de la vie & de la propriété de ses Sujets. La Diète de Roncaglia reconnut ses prérogatives royales dans un sens moins odieux; le revenu de l'Italie fut fixé à soixante mille marcs d'argent (146), mais les extorsions des Officiers de Fisc donnèrent à ces impôts une étendue indéfinie. Il réduisit par la terreur ou la force de ses armes les villes qui se montrèrent obstinées: il livra les captifs au Bourreau, ou les fit périr à la bouche de ses machines de guerre (147): après le siége & la reddition de Milan, il fit raser les édifices de cette

(146) Gunther Ligurinus, l. VIII, 584 & suiv. apud Schmidt, t. 3, p. 399.

(147) *Solus Imperator faciem suam firmavit ut petram* (Burcard. de Excidio Mediolani, Script. Ital. t. 6, p. 917). Ce volume de Muratori renferme les originaux de l'Histoire de Frédéric I, qu'il faut comparer aux écrits des Germains & des Lombards, en n'ou-

belle capitale; il en tira trois cents otages qu'il envoya en Allemagne, & les habitans assujetis au joug de l'inflexible vainqueur, furent dispersés dans quatre villages. Milan ne tarda pas à se relever, & la ligue de Lombardie fut cimentée par la détresse; Venise, le Pape Alexandre III & l'Empereur Grec en défendirent les intérêts : cette grande fabrique du despotisme qui avoit coûté tant de travaux, fut renversée en un jour, & dans le traité de Constance, Frédéric signa avec quelques réserves la liberté de vingt-quatre villes. Ces villes avoient acquis toute leur vigueur & toute leur maturité lorsqu'elles luttèrent contre son petit-fils, mais des avantages personnels & particuliers distinguoient Frédéric II (148). Sa naissance & son éducation le recomman-

Frédéric II, A.D. 1198—1250.

---

bliant pas la position & les préjugés de chacun de ces Ecrivains.

(148) Voyez sur l'Histoire de Frédéric II & la Maison du Souabe à Naples, Giannone, Istoria Civile, t. 2, l. 14 — 19.

dèrent aux Italiens, & durant l'implacable discorde de la faction des Gibelins & de celle des Guelfes, les premiers s'attachèrent à l'Empereur, tandis que les seconds arborèrent la bannière de la liberté & de l'Eglise. La Cour de Rome s'étoit oubliée, lorsqu'elle permit à Henri VI de posséder en même temps l'Empire & les royaumes de Naples & de Sicile; & Frédéric II son fils tira de ces Etats héréditaires de grandes ressources en Soldats & en argent. Au reste, il fut enfin accablé par les armes des Lombards & les foudres du Vatican; son royaume fut donné à un étranger, & son dernier rejeton fut décapité sur un lieu des plus publics de la ville de Naples. Il y eut un intervalle de soixante ans, durant lequel on ne vit point d'Empereur en Italie, & on ne se souvint de ce nom que par la vente ignominieuse des derniers restes de la souveraineté.

Indépendance des Princes d'Allemagne, A. D. 814 — 1250, &c.

Les Barbares vainqueurs de l'Orient se plaisoient à donner à leur Chef le

nom d'Empereur ; mais ils ne vouloient pas le revêtir du despotisme de Constantin & de Justinien. La personne des Germains étoit libre, leurs conquêtes leur appartenoient, & ce qui animoit leur caractère national, ils méprisoient la servile jurisprudence de l'ancienne & de la nouvelle Rome. Il eût été dangereux & inutile de vouloir imposer un Monarque à des Citoyens armés qui ne pouvoient souffrir un Magistrat, à des hommes audacieux qui refusoient d'obéir, & à des hommes puissans qui vouloient commander. Les Ducs des Nations ou des provinces, les Comtes des petits Districts, & les Margraves des Marches & des frontières se partagèrent l'Empire de Charlemagne & d'Othon, & réunirent toute l'autorité civile & militaire qu'on avoit déléguée aux Lieutenans des premiers Césars. Les Gouverneurs romains, Soldats de fortune pour la plupart, séduisirent leurs mercenaires légions ; ils prirent la pourpre impériale,

& échouèrent ou réussirent dans leur révolte sans blesser le pouvoir & l'unité du Gouvernement. Si les Ducs, les Margraves & les Comtes de l'Allemagne furent moins audacieux dans leurs prétentions, leur succès fut plus durable & plus funeste à l'Etat. Au lieu d'aspirer au rang suprême, ils travaillèrent en secret à établir leur indépendance sur le territoire qu'ils occupoient. Le nombre de leurs domaines & de leurs vassaux, l'exemple & l'appui qu'ils se donnoient mutuellement, l'intérêt commun de la Noblesse subordonnée, le changement des Princes & des familles, la minorité d'Othon III & celle d'Othon IV, l'ambition des Papes & la vaine poursuite des couronnes fugitives de l'Italie & de Rome, secondèrent leurs projets. Les Commandans des provinces usurpèrent peu à peu tous les attributs de la jurisdiction royale & territoriale, le droit de faire la paix & la guerre, celui de vie & de mort, de battre monnoie & de

mettre des impôts, de contracter des alliances au dehors, & de publier les réglemens de l'intérieur de l'Etat. Tout ce qui avoit été enlevé par la violence leur fut ratifié par l'Empereur, qui ſembloit accorder une grace & qui étoit déterminé par ſa détreſſe: il abandonnoit ſes droits pour obtenir une voix douteuſe ou pour prix d'un ſervice volontaire : il ne pouvoit ſans injuſtice, refuſer au ſucceſſeur ou au Légat de l'un de ces uſurpateurs, ce qu'il avoit accordé à l'uſurpateur lui-même; & les différens actes de domination paſſagere ou locale que fit chacun d'eux, ont produit inſenſiblement la Conſtitution du Corps germanique. Dans chaque province, le Duc ou le Comte ſe trouvoit entre le trône & la Nobleſſe; les Sujets de la Loi devinrent vaſſaux d'un Chef particulier, & le drapeau qu'il recevoit de ſon Souverain, il l'arboroit ſouvent contre ſon maître. La puiſſance temporelle du Clergé fut favoriſée & augmentée par la

ſuperſtition ou les vues politiques des dynaſties carlovingiennes & ſaxones, qui comptoient aveuglément ſur ſa modération & ſa fidélité: les Evêchés d'Allemagne acquirent l'étendue & les priviléges des plus vaſtes domaines de l'Ordre militaire, & ils obtinrent même une ſupériorité de richeſſes & de population. Auſſi long-temps que les Empereurs conſervèrent la prérogative de nommer à ces bénéfices eccléſiaſtiques & laïques, la reconnoiſſance ou l'ambition de leurs amis & de leurs favoris ſoutinrent le parti de la Cour. Mais lors de la querelle des inveſtitures, ils furent privés de leur influence ſur les Chapitres qui avoient des Evêques; les élections redevinrent libres, & le Souverain ſe trouva réduit au droit de recommander une fois durant ſon règne à une prébende de chaque égliſe. Les Gouverneurs ſéculiers, loin d'être ſoumis à la volonté d'un ſupérieur, ne pouvoient plus être dépoſés que par une ſentence de leurs

Pairs. Durant le premier âge de la monarchie, la nomination d'un fils au duché ou au comté de son père, étoit sollicitée comme une faveur; peu à peu elle devint un usage, & enfin on l'exigea comme un droit. La succession linéale s'étendoit aux branches collatérales ou aux branches des femmes; les Etats de l'Empire, dénomination qui fut d'abord populaire, & qui finit par être légale, furent divisés & aliénés par des testamens & des contrats de vente; ils passèrent bientôt pour des héritages particuliers & transmissibles à perpétuité, & on n'y vit plus de commissions publiques. Les confiscations & les extinctions ne pouvoient pas même enrichir l'Empereur; il n'avoit qu'une année pour disposer du fief vacant, & dans le choix du candidat, il devoit consulter la Diète générale ou celle de la province.

La Constitution Germanique, A. D. 1250.

Après la mort de Frédéric II, l'Allemagne étoit un monstre à cent têtes. Une foule de Princes & de Prélats se

disputoient les débris de l'Empire: d'innombrables châteaux avoient pour maîtres des hommes plus disposés à imiter leurs supérieurs qu'à leur obéir, & leurs hostilités continuelles recevoient les noms de conquête ou de brigandage, selon la mesure des forces de chacun d'eux. Une pareille anarchie étoit l'inévitable suite des Loix & des mœurs de l'Europe, & le même orage mit en pièces les royaumes de la France & de l'Italie. Mais les villes de cette dernière contrée & les vassaux françois se divisèrent & se perdirent, tandis que l'union des Allemands a produit, sous le nom d'Empire, un grand systême de confédération. Les Diètes d'abord fréquentes & enfin perpétuelles, ont maintenu l'esprit national, & le pouvoir de faire des Loix communes à tous les Etats qui en dépendent, appartient aux trois branches ou Colléges des Electeurs, des Princes & des villes libres & impériales. I. On permit aux feudataires les plus puissans d'exerçer avec un nom

& un rang particulier, le privilége exclusif de choiſir un Empereur Romain, & ces Electeurs furent le Roi de Boheme, le Duc de Saxe, le Margrave de Brandebourg, le Comte Palatin du Rhin, & les trois Archevêques de Mayence, de Trèves & de Cologne. II. Le Collége des Princes & des Prélats ſe débarraſſa de la confuſion que devoit entraîner la multitude; ils réduiſirent à quatre voix repréſentatives la longue ſuite des Nobles indépendans, & ils exclurent les Nobles ou les membres de l'Ordre équeſtre qu'on avoit vus, ainſi qu'en Pologne, au nombre de ſoixante mille à cheval, dans le champ de l'élection. III. Malgré l'orgueil qu'inſpire la naiſſance & les riches domaines, malgré celui que donnent le glaive & la mitre, on eut la ſageſſe de faire des Communes la troiſième branche du pouvoir légiſlatif, & d'après les progrès de la civiliſation, elles entrèrent, à peu près à la même époque, dans les aſſemblées nationales de la France, de

l'Angleterre & de l'Allemagne. La ligue anséatique maîtrisoit le commerce & la navigation du Nord; les confédérés du Rhin assuroient la paix & la communication de l'intérieur de l'Allemagne: les villes ont conservé une influence proportionnée à leurs richesses & à leur politique, & leur négative annulle encore les résolutions des deux Colléges supérieurs, c'est-à-dire de celui des Electeurs & de celui des Princes (149).

(149) Dans l'immense labyrinthe du Droit public d'Allemagne, je dois citer un seul Auteur, ou en citer mille; & j'aime mieux adopter un seul guide fidèle, que transcrire sur parole une multitude de noms & de passages. Ce guide est M. Pfeffel, Auteur du *nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire & du Droit public d'Allemagne*, Paris 1776, 2 vol. in-4°. C'est à mon avis la meilleure Histoire légale & constitutionnelle qu'on ait publiée dans aucune contrée. Il a saisi les faits les plus intéressans avec beaucoup de justesse & de savoir : il a l'habitude de les resserrer dans un petit espace ; d'après sa méthode chronologique, ils se trouvent bien classés & chacun à leur place; & un index fait avec soin les présente sous des points de vue généraux. Cet Ouvrage, quoique moins parfait, lorsqu'il parut d'abord, a servi beaucoup au Docteur Ro-

Foiblesse & pauvreté de l'Empereur Charles IV, A. D. 1347—1378.

C'est au quatorzième siècle qu'il faut voir dans tout son jour la situation & le contraste de l'Empire Romain d'Allemagne, lequel, excepté les bords du Rhin & du Danube, ne possédoit pas une seule des provinces de Trajan & de Constantin. Ces Princes avoient pour successeurs les Comtes de Hapsbourg, de Nassau, de Luxembourg & de Schvartzenbourg: l'Empereur Henri VII promit à son fils la couronne de Boheme, & Charles IV, son petit-fils, avoit reçu le jour chez un Peuple que les Allemands eux-mêmes traitoient de Barbare (150).

bertson, pour cette exquisse de main de maître où il trace jusqu'aux changemens qu'a subis le Corps germanique dans les temps modernes. J'ai aussi consulté le *Corpus Historiæ Germanicæ* de Struvius, & avec d'autant plus de fruit, que cette volumineuse compilation rapporte à chaque page les textes originaux.

(150) Au reste, Charles IV personnellement ne doit pas être regardé comme un Barbare. Après avoir été élevé à Paris, il reprit l'usage du bohémien; sa Langue naturelle, & il parloit & écrivoit avec la même facilité, le françois, le latin, l'italien & l'allemand.

Après l'excommunication de Louis de Bavière, les Papes, qui, malgré leur exil ou leur captivité dans le comté d'Avignon, affectoient de disposer des royaumes de la terre, lui donnèrent ou lui promirent l'Empire qui se trouvoit vacant. La mort de ses compétiteurs lui procura les voix du Collége électoral, & il fut unanimement reconnu Roi des Romains & futur Empereur, titre qu'on prostituoit alors aux Césars de la Germanie & à ceux de la Grèce. L'Empereur d'Allemagne n'étoit que le Magistrat électif & sans pouvoir d'une aristocratie de Princes qui ne lui avoient pas laissé un village dont il pût se dire le maître. La plus utile de ses prérogatives étoit le droit de présider le Sénat de la Nation qui s'assembloit d'après ses lettres de convocation, & d'y faire les propositions qu'il croiroit utiles au bien public, &

(Struvius, p. 615, 616). Petrarque en parle toujours comme d'un Prince poli & éclairé.

son royaume de Boheme, moins opulent que la ville de Nuremberg située aux environs, formoit la base la plus solide de son pouvoir, & la source la plus riche de son revenu. L'armée avec laquelle il passa les Alpes, n'étoit composée que de trois cents Cavaliers. Il fut couronné dans la cathédrale de St.-Ambroise, avec la couronne de fer que la tradition attribuoit à la monarchie des Lombards; mais on ne lui permit qu'une suite peu nombreuse; les portes de la ville se fermèrent sur lui, & les armes des Viscomtis auxquels il assura la souveraineté de Milan, retinrent le Roi d'Italie dans une sorte de captivité. Il fut couronné une seconde fois au Vatican, avec la couronne d'or de l'Empire; mais pour se conformer à un article d'un traité secret, l'Empereur Romain se retira sans passer une seule nuit dans l'enceinte de Rome. L'éloquent Pétrarque (151), qui, entraîné

(151) L'expédition de Charles IV a été décrite par les Historiens d'Allemagne & d'Italie, & se trouve

par son imagination, voyoit déjà recommencer la gloire du Capitole, déplore & accuse la fuite ignominieuse du Prince Bohémien; & l'on peut observer que l'Empereur n'exerçoit son autorité que par la vente des priviléges & des titres. L'or de l'Italie assura l'élection de son fils: telle étoit la honteuse pauvreté de cet Empereur Romain, qu'un Boucher l'arrêta dans les rues de Rome, & qu'on retint sa personne dans une hôtellerie pour caution ou pour otage de ce qu'il avoit dépensé.

De cette scène d'humiliation portons nos regards sur l'apparente majesté que déploya Charles IV dans les Diètes de l'Empire. La bulle d'or qui fixa la constitution germanique, présente le style d'un Souverain ou d'un Législateur. Cent Son faste. A. D. 1356.

---

peinte d'une manière très-animée & très-exacte dans les *Mémoires sur la Vie de Pétrarque*, t. 5, p. 376 — 430, par l'Abbe de Sade, Ouvrage curieux, & dont aucun Lecteur qui réunit le goût & l'esprit de recherches, ne blâmera la prolixité.

Princes se courboient devant son trône, & relevoient leur dignité par les hommages volontaires qu'ils accordoient à leur Chef ou à leur Ministre. Les sept Electeurs, ses Grands-Officiers héréditaires, qui par leur rang & leurs titres égaloient les Rois, servoient au banquet impérial. Les Archevêques de Mayence, de Trèves & de Cologne, Archichanceliers perpétuels de l'Allémagne, de l'Italie & de la contrée d'Arles, portoient en grand appareil les seaux du triple royaume. Le Grand-Maréchal, qui exerçoit ses fonctions à cheval, tenoit un boisseau d'argent rempli de grains d'avoine qu'il versoit par terre, & aussi-tôt après il mettoit pied à terre pour régler l'ordre des convives. Le Grand-Intendant, le Comte Palatin du Rhin, apportoit les plats sur la table. Après le repas, le Grand-Chambellan, le Margrave de Brandebourg, se présentoit avec l'aiguière & un bassin d'or, & donnoit à laver. Le Roi de Boheme étoit représenté

en

en qualité de Grand-Echanson, par le frère de l'Empereur, c'est-à-dire par le Duc de Luxembourg & de Brabant; & pour terminer la cérémonie, les Grands-Officiers de la chasse, avec des cors & des chiens, introduisoient un sanglier & un cerf (152). La suprématie de l'Empereur ne se bornoit pas à l'Allemagne; les Monarques héréditaires des autres contrées de l'Europe avouoient la prééminence de son rang & de sa dignité: il étoit le premier des Princes Chrétiens & le chef temporel de la grande République d'Occident (153): il prenoit dès long-temps le titre de majesté, & il disputoit au Pape le droit éminent de créer des Rois & d'assembler des Conciles. L'oracle de la Loi civile, le savant Bar-

(152) Voyez la description de cette cérémonie, dans Struvius, p. 629.

(153) La République de l'Europe ayant le Pape & l'Empereur pour chefs, n'a jamais été représentée avec plus de dignité que dans le Concile de Constance; Voyez l'Histoire de cette Assemblée par Lenfant.

thole, recevoit une pension de Charles IV, & de toutes parts on enseignoit dans son école que l'Empereur Romain étoit le légitime Souverain de la terre, depuis les lieux où se lève le soleil, jusqu'aux lieux où il se couche. L'opinion opposée fut condamnée non pas comme une erreur, mais comme une hérésie, d'après les paroles de l'Evangile : » Et un décret » de César Auguste déclare que *tout le* » *monde* devoit payer cet impôt « (154).

Contraste du pouvoir & de la modestie d'Auguste.

Si nous oublions les temps & les lieux pour rapprocher Auguste de Charles, les deux Césars nous offriront un contraste bien frappant. Le dernier cachoit sa foiblesse sous le masque de l'ostentation, & le premier déguisoit sa force sous l'apparence de la modestie. Auguste, à la tête de ses légions victorieuses, donnant des Loix sur terre & sur mer, depuis le Nil & l'Euphrate jusqu'à l'Océan atlantique, se disoit le serviteur de l'Etat &

(154) Gravina Origines Juris Civilis, p. 108.

l'égal de ses concitoyens. Le vainqueur de Rome & des provinces paroissoit n'exercer que les fonctions légales & populaires de Censeur, de Consul & de Tribun. Sa volonté faisoit la loi du monde; mais dès qu'il s'agissoit de publier une ordonnance, il empruntoit la voix du Sénat & du Peuple; lorsque l'époque de sa commission d'Administrateur de la République finissoit, il avoit soin de se faire proroger par leurs décrets. Son vêtement, sa maison domestique (155), ses titres,

(155) On a retrouvé six mille urnes des Esclaves & des Affranchis d'Auguste. La division des emplois étoit si multipliée dans les maisons des riches Citoyens de Rome, qu'un Esclave n'avoit d'autre fonction que celle de peser la laine que filoient les filles d'honneur de Livie, & qu'un autre étoit chargé de son épagneul, &c. (Camere Sepolcrali, &c. par Bianchini. Voyez aussi l'extrait de son Ouvrage dans la Bibliothèque italienne, t. 4, p. 175, & son Eloge par Fontenelle, t. 6, p. 356). Mais ces serviteurs avoient tous le même rang, & peut-être n'étoient-ils pas plus nombreux que ceux de Pollion ou de Lentulus. Ils prouvent seulement la richesse générale de la ville de Rome.

tout en lui annonçoit un Sujet Citoyen ; & les adroits flatteurs qui l'environnèrent, respectèrent le secret de sa monarchie absolue & perpétuelle.



CHAPITRE L.

Description de l'Arabie & de ses habitans. Naissance, caractère & Doctrine de Mahomet. Il prêche à la Mecque. Il se réfugie à Médine. Il propage sa Religion par le glaive. Soumission volontaire ou forcée des Arabes. Sa mort & ses successeurs. Prétentions & succès d'Ali & de ses descendans.

APRÈS avoir suivi durant plus de six siècles les Césars de Constantinople & de la Germanie, dont le règne fut si orageux & d'une si courte durée, je vais remonter à l'époque du règne d'Héraclius, & examiner la frontière orientale de la monarchie grecque. Tandis que l'Etat s'épuisoit par la guerre de Perse, & que la Secte de Nestorius & celle des Monophysites troubloient l'Eglise, Mahomet, le glaive d'une main & l'Alcoran

de l'autre, élevoit son trône sur les ruines du Christianisme & sur celles de Rome. Le génie du Prophète arabe, les mœurs de son Peuple & l'esprit de sa Religion ayant beaucoup influé sur la décadence & la chute de l'Empire d'Orient, sa révolution, une de celles qui ont donné un caractère nouveau & permanent aux Nations du globe, intéressera toujours notre curiosité (1).

Description de l'Arabie.

La grande peninsule d'Arabie (2) for-

(1) Il sera beaucoup question de la Littérature des Arabes dans ce Chapitre & dans les Chapitres suivans ; je dois déclarer ici que j'ignore parfaitement les Langues orientales, & que j'ai de grandes obligations aux savans Interprètes qui ont communiqué leur savoir sur cet objet en latin, en françois & en anglois. J'indiquerai selon l'occasion les recueils, les versions & les Histoires qu'ils ont publiés.

(2) On peut diviser en trois classes les Géographes de l'Arabie ; 1°. les *Grecs* & les *Latins*, dont on peut suivre les lumières progressives dans Agatharcides (de Mari Rubro, in Hudson, Geographi Minores, t. 1); dans Diodore de Sicile (t. 1, l. 2, p. 159 — 167, l. 3, p. 211 — 216, Edit Wesseling); dans Strabon (l. 16, p. 1112 — 1114, d'après Eratosthenes,

me entre la Perse, la Syrie, l'Egypte & l'Ethiopie une espèce de triangle à côtés réguliers. De la pointe septentrio-

p. 1122 — 1132); d'après Artemidor); dans Denys (Periegesis, 927 — 969); dans Pline (Hist. Naturelle, V, 12, VI, 32); dans Ptolémée (Descript. & Tabulæ urbium; dans Hudson, t. 3. 2°. Les *Ecrivains arabes*, qui ont traité ce sujet avec le zèle du patriotisme & de la dévotion. Les extraits qu'a donnés Pocock (Specimen Hist. Arabum, p. 125 — 128) de la Géographie du Sherif al Edrissi, ajoutent au mécontentement qu'a inspiré la version ou l'abrégé (p. 24 — 27 — 44 — 56 — 108, &c.), publiée par les Maronites, sous le titre de Geographia Nubiensis (Paris 1619); mais les Traducteurs latins & françois, Greaves (dans Hudson, t. 3), & Galland (Voy. de la Palestine par La Roque, p. 265 — 346) nous ont fait connoître l'Arabie d'Abulfeda, description la plus détaillée & la plus exacte que nous ayons de cette peninsule, & sur laquelle la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot, p. 120, & alibi passim, donne de nouveaux faits. 3°. *Les Voyageurs européens*, parmi lesquels Shaw (p. 438 — 455), & Niebuhr (Description, 1773, Voyages, t. 1, p. 1776), méritent une distinction honorable: Busching (Géographie par Berenger, t. 8, p. 416 — 510) a fait une compilation judicieuse), & le Lecteur doit avoir devant les yeux les cartes de D'Anville, placées dans *l'Orbis veteribus Notus*, première partie de l'Asie, & sa Géographie ancienne (t. 2, p. 208 — 231).

nale de Belis (3) sur l'Euphrate, une ligne de quinze cents milles est terminée par le détroit de Babelmandel & le pays de l'encens. Environ la moitié de cette longueur peut être regardée comme la largeur moyenne de la péninsule de l'Orient à l'Occident, de Bassora à Suez, & du golfe de Perse à la mer Rouge (4). Nous ne pouvons indiquer ici d'une manière plus précise la longueur des côtés du triangle, mais sa base, qui est au Midi, présente à l'Océan indien une côte d'environ mille milles. La surface entière de la pénin-

(3) Abulfeda, Descript. Arabiæ, p. 1, D'Anville, l'Euphrate & le Tigre, p. 19, 20 C'est en cet endroit, qui servoit de *paradis* & de jardin à un Satrape, que Xénophon & les Grecs passèrent l'Euphrate pour la première fois. (Anabasis, l. 1, c. 10, p. 29, Edit. Wells).

(4) Reland a prouvé avec un étalage de savoir bien superflu, 1°. que notre mer Rouge (le golfe d'Arabie) n'est qu'une partie du *mare Rubrum*, l'Ερυθρα θαλασση des anciens, qui se prolongeoit jusqu'à l'espace indéfini de l'Océan de l'Inde; 2°. que les mots synonymes ερυθρος, αιθιοψ, font allusion à la couleur des Noirs ou des Nègres. Dissert. Miscell. t. 1, p. 59 — 117).

fule, eſt dix fois plus conſidérable que celle de l'Allemagne ou de la France; mais la portion la plus étendue de ce terrein a été juſtement flétrie par les épithètes de *Petrée* & de *Sablonneuſe*. La nature a du moins orné les déſerts de la Tartarie de grands arbres & d'herbages d'une végétation abondante, & le Voyageur trouve au milieu de ſa ſolitude cette eſpèce de conſolation & de ſociété; mais les affreux déſerts de l'Arabie n'offrent qu'une immenſe plaine de ſable, coupée ſeulement par des montagnes anguleuſes & polies; on y eſt brûlé par les rayons directs d'un ſoleil ardent, & on n'y apperçoit ni ombrage ni couvert. Les vents, au lieu de rafraîchir l'atmoſphère, ne répandent qu'une vapeur nuiſible & même mortelle, ſur-tout lorſqu'ils viennent du Sud-Oueſt; les éminences de ſable qu'ils forment & qu'ils diſperſent tour à tour, peuvent ſe comparer aux vagues de l'Océan: on a vu des caravanes & des armées entières englouties

Sol & climat

par le tourbillon. On y désire, on s'y dispute l'élément de l'eau, par-tout ailleurs si commun, & on y éprouve une telle disette de bois, qu'il faut un peu d'art pour conserver & propager le feu. L'Arabie n'a point de ces rivières navigables qui fertilisent le sol & portent ses productions dans les contrées voisines. La terre affamée absorbe les torrens qui tombent des collines: le tamarin, l'acacia, le petit nombre de plantes robustes qui établissent leurs racines dans les crevasses des rochers, n'ont d'autre nourriture que la rosée de la nuit: lorsqu'il pleut, on s'efforce d'arrêter quelques gouttes d'eau dans des citernes ou des aqueducs; les puits & les sources sont les trésors secrets de ces déserts; & après plusieurs marches étouffantes, le Pélerin de la Mecque (5) ne rencontre pour se rafraî-

(5) Parmi les trente jours ou stations qu'il y a entre le Caire & la Mecque, on en compte quinze dénuées d'eau douce. Voyez la route des Hadjées, dans les Voyages de Shaw, p. 477.

chir que des eaux qui s'étant promenées sur un lit de soufre ou de sel, lui inspirent du dégoût. Cette corruption du climat de l'Arabie n'est point exagérée. Des inconvéniens si graves donnent une grande valeur aux plus minces avantages. Un petit lieu couvert, le moindre pâturage, un courant d'eau douce, attirent une colonie d'Arabes; ils s'établissent sur ces cantons fortunés qui procurent de la nourriture & de la fraîcheur à eux-mêmes & à leurs troupeaux, & qui les excitent à cultiver le palmier & la vigne. Les hautes terres qui bordent l'Océan de l'Inde, se distinguent par le bois & l'eau qu'on y trouve en plus grande abondance; l'air y est plus tempéré; les fruits y ont un meilleur goût, les animaux & les hommes y sont en plus grand nombre; la fertilité du sol y encourage & y récompense les travaux du Cultivateur; & dans chaque siècle les Négocians y sont arrivés de toutes parts afin

d'en tirer l'encens (6) & le café qu'elles produisent. Si on les compare au reste de la péninsule, elles méritent la dénomination d'Arabie *Heureuse*; mais c'est le contraste des pays d'alentour qui a donné lieu aux belles descriptions qu'on en a faites: ces descriptions ont produit d'autant plus d'effet, que les Lecteurs en étoient plus éloignés. L'imagination ne s'est point arrêtée; on a supposé que la nature avoit réservé à ce paradis terrestre ses faveurs les plus distinguées & ses ouvrages les plus curieux; que les Naturels y jouissoient de deux choses incompatibles, du luxe & de l'innocence; que le sol étoit rempli d'or (7) & de pierreries,

(6) Pline traite au douzième livre de son Histoire Naturelle, des aromates & sur-tout du *thus* ou de l'encens de l'Arabie : Milton, ce grand Poëte d'Angleterre (Paradise Lost. l. 4), rappelle dans une comparaison, les odeurs aromatiques que le vent du Nord-Est apporte de la côte de Saba.

— Many a league,
Pleas'd with the grateful scent, old Ocean smiles.

(Pline, Histoire Naturelle, XII, 42.

(7) Agatharcides assure qu'on y trouvoit des morceaux

& que la terre & la mer exhaloient des vapeurs aromatiques. Les Arabes ne connoissent point cette division de l'Arabie *Déserte*, de l'Arabie *Pétrée* & de l'Arabie *Heureuse*; il est assez singulier qu'un canton qui n'a changé ni de langage ni d'habitans, conserve à peine quelques vestiges de son ancienne géographie. Les districts maritimes de *Bahrein* & d'*Oman* sont en face de la Perse. Le royaume d'*Yemen* développe les limites ou du moins la situation de l'Arabie Heureuse: le nom de *Neged* s'étend sur l'intérieur des terres, & la naissance de Mahomet a illustré la province de *Hejaz*, située sur la côte de la mer Rouge (8).

Des trois Arabies, ou de l'Arabie Déserte, de l'Arabie Pétrée & de l'Arabie Heureuse.

---

d'or vierge, dont la grosseur varioit depuis celle d'une olive jusqu'à celle d'une noix; que le fer y valoit deux fois, & l'argent dix fois plus que l'or (de mari Rubro, p. 60). Ces trésors réels ou imaginaires se sont évanouis, & l'on ne connoît pas maintenant une seule mine d'or en Arabie (Niebuhr, Description, p. 124).

(8) Consultez, lisez en entier & étudiez le *Specimen Historia Arabum* de Pocock (Oxon. 1650, in-4°.) Les trente pages du texte & de la version, sont un extrait

Mœurs des Bedouins ou des Arabes Pasteurs.

La mesure des subsistances est celle de la population, & la vaste péninsule de l'Arabie a peut-être moins d'habitans qu'une de nos provinces fertiles & industrieuses. Les *Ictyophages* (9) ou les mangeurs de poisson, erroient autrefois sur les côtes du golfe persique de l'Océan & même de la mer Rouge, pour y chercher leur première nourriture. Dans ce misérable état qui mérite peu le nom de société, le brute humain, sans Arts & sans Loix, n'ayant presque ni sentiment ni idiome, se trouvoit peu au dessus du reste des animaux. Les générations & les

des dynasties de Grégoire Abulpharage, que Pocock traduisit ensuite (Oxon. 1663, in-4°.). Les trois cent cinquante-huit notes forment un Ouvrage classique & original sur les Antiquités arabes.

(9) Arrian indique les Ictiophages de la côte de Hejaz (Periplus maris Erythræi, p. 12); & il les indique encore au delà d'Aden (p. 15). Il paroît vraisemblable que les côtes de la mer Rouge (prises dans l'acception la plus étendue) étoient occupées par ces Sauvages, même dès le temps de Cyrus. Mais j'ai peine à croire qu'il y eût encore des Cannibales parmi eux, sous le règne de Justinien. (Procop de Bell. Persic, l. 1, c. 19).

siècles s'écouloient dans l'oubli, & le besoin & les courses qui bornoient l'existence à l'étroite bordure de la côte de la mer, empêchoient ces Sauvages de se multiplier. Mais l'époque où le grand corps des Arabes est sorti de cette déplorable misère, est déjà bien ancienne, & le désert ne pouvant nourrir une peuplade de chasseurs, ils passerent subitement à la position plus tranquille & plus heureuse de la vie pastorale. Toutes les Tribus errantes des Arabes ont les mêmes habitudes : on retrouve dans le tableau des *Bedouins* actuels, les traits de leurs aïeux (10), qui au temps de Moïse ou de Mahomet, habitoient sous

(10) Voyez le *Specimen Historiæ Arabum* de Pocock, p. 2 — 5 — 86, &c. Le Voyage de M. d'Arvieux, en 1664, au camp de l'Emir du Mont Carmel (Voyage de la Palestine, Amsterdam 1718), offre un tableau agréable & original de la Vie des Bedouins, auquel Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 327 — 344), & M. Volney, (t. 1, p. 343 — 385), le dernier & le plus judicieux de tous ceux qui ont publié des Voyages en Syrie, ajoutent des traits lumineux.

des tentes de la même forme, & conduisoient leurs chevaux, leurs chameaux & leurs moutons aux mêmes sources & aux mêmes pâturages. Notre empire sur les animaux utiles diminuant notre travail & augmentant notre richesse, le Pasteur arabe est devenu le maître absolu d'un ami fidèle & d'un esclave laborieux (11). Les Naturalistes croient que le cheval est originaire de l'Arabie; le climat est le plus favorable non pas à la taille, mais au feu & à la vîtesse de ce généreux quadrupède. Les chevaux barbes, espagnols & anglais ont tant de mérite, parce qu'ils viennent des chevaux arabes (12). Les Bedouins conservent avec des

Le cheval.

(11) Voyez les articles incomparables du *Cheval* & du *Chameau*, dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon.

(12) Voyez sur les chevaux arabes, d'Arvieux (p. 159 — 173), & Niebuhr (p. 142 — 144). A la fin du treizième siècle, les chevaux de Neged passoient pour avoir le pied sûr, ceux de l'Yemen pour avoir de la force & être les plus utiles, & ceux de Hejaz paroissoient avoir la plus belle apparence. Les chevaux de l'Europe, qu'on reléguoit dans la dixième & dernière classe, étoient

soins

sôins superstitieux le souvenir de l'histoire & des succès de la race la plus pure. Les mâles se vendent fort cher, mais les femelles s'aliènent rarement, & la naissance d'un noble poulain est un sujet de joie & de félicitation parmi les Tribus. Ces chevaux sont élevés dans des tentes au milieu des enfans: ils y prennent l'habitude d'une tendre familiarité qui leur inspire la douceur & l'attachement. Ils n'ont que deux allures, le pas & le galop: comme on les touche rarement de l'éperon & du fouet, leurs sensations ne sont point émoussées; on réserve leur force pour les momens où il faut prendre la fuite ou courir avec rapidité; mais dès qu'ils sentent la main ou l'étrier, ils s'élancent avec la légéreté du vent, & si leur ami tombe au milieu de

---

généralement méprisés : on leur reprochoit d'avoir trop de corps & trop peu de force (d'Herbelot, Biblioт. Orient. p. 339); ils avoient besoin de toutes leurs forces pour porter le Cavalier & son armure.

la carrière, à l'inſtant même ils s'arrêtent juſqu'à ce que le Cavalier ſe ſoit remis en ſelle. Le chameau eſt un préſent du Ciel & un animal ſacré au milieu des ſables de l'Afrique & de l'Arabie. Cette bête de ſomme qui a tant de force & de patience, peut marcher pluſieurs jours ſans manger & ſans boire; elle a un cinquième eſtomac où elle tient de l'eau douce en réſerve, & on trouve ſur ſon corps les empreintes de la ſervitude: ceux de la plus grande taille ſe chargent d'un poids de dix quintaux, & le dromadaire, d'une ſtructure plus légère & plus active, devance le plus agile courſier. Durant ſa vie & après ſa mort, toutes les parties du chameau ſont utiles à l'homme: la femelle donne une quantité conſidérable d'un lait nourriſſant; lorſqu'il eſt en bas âge, ſa chair a le goût du veau (13);

Le chameau.

(13) *Qui carnibus camelorum veſci ſolent odii tenaces ſunt*, diſoit un Médecin arabe (Pocock, Specimen, p. 88). Mahomet lui-même, qui aimoit beaucoup le lait de la femelle de ce quadrupède, préferoit la vache; &

on tire de ſon urine un ſel précieux; ſes excrémens tiennent lieu de matières combuſtibles, & les longs poils qu'il jette & qu'il reproduit toutes les années, ſervent à l'habit, à l'ameublement & aux tentes des Bedouins. Durant la ſaiſon pluvieuſe, il ſe nourrit de l'herbe clair-ſemée & inſuffiſante du déſert; pendant les chaleurs de l'été & la diſette de l'hiver, les Tribus vont camper ſur la côte de la mer, ſur les collines de l'Yemen ou aux environs de l'Euphrate, & ſouvent elles ſe ſont portées juſqu'aux rives du Nil & aux villages de la Syrie & de la Paleſtine. La vie d'un Arabe errant, eſt une vie de dangers & de misère, & quoiqu'il ſe procure quelquefois par des vols ou des échanges les fruits de l'induſtrie, un ſimple Bourgeois de l'Europe a des jouiſſances plus ſolides & plus agréables que

il n'a pas fait mention du chameau. Mais les nourritures qu'on prenoit à la Mecque & à Médine étoient déjà plus variées. (Gagnier, Vie de Mahomet, t. 3, p. 404).

ce fier Emir qui ſe met en campagne à la tête de dix mille chevaux.

Villes de l'Arabie.

On remarque une différence eſſentielle entre les hordes de la Scythie & les Tribus d'Arabes; pluſieurs de ces dernières ont été raſſemblées dans des bourgades & adonnées au commerce & à l'agriculture. Elles employoient une partie de leurs temps & de leur induſtrie aux ſoins de leur bétail; durant la guerre & durant la paix, elles ſe mêloient avec leurs frères du déſert; ces utiles rapports procurèrent aux Bedouins quelques moyens de ſubvenir à leur misère, & leur apprirent les élémens des arts. Les plus anciennes & les plus peuplées des quarante-deux villes d'Arabie (14) qu'indique Abulfeda, étoient ſituées dans l'Arabie *Heureuſe*; les Rois des Homérites firent

(14) Marcien d'Héraclée (in Periplo, p. 16, t. 1, Hudſon, Minor Géograph.) comptoit cent ſoixante-quatre villes dans l'Arabie Heureuſe. L'étendue de ces villes pouvoit être peu conſidérable, & la crédulité de l'Ecrivain étoit peut-être grande.

élever les tours de *Saana* (15) & le réservoir merveilleux de Merab (16), mais la gloire céleste de MÉDINE (17) & celle

(15) Abulfeda (in Hudson, t. 3, p. 54) compare Saana à Damas, & c'est encore aujourd'hui la résidence de l'Iman de l'Yemen (Voyages de Niebuhr, t. 1, p. 331 — 342). Saana est à vingt-quatre parasanges de Dafar (Abulfeda, p. 51), & à soixante-huit d'Aden (p 53).

(16) Pocock, Specimen, p. 57, Géographia Nubiensis, p. 52. Meriaba ou Marab, qui avoit six milles de circonférence, fut détruite par les Légions d'Auguste (Pline, Hist. Nat. VI, 32); & au seizième siècle, elle ne s'étoit pas encore relevée. (Abulfeda, Description Arab. p. 58).

(17) Le nom de *Cité*, *Medine*, fut donnée κατ' ἐξοχὴν à Yatreb (la Iatrippa des Grecs), où résidoit le Prophète. Abulfeda calcule (p. 15) les distances de Médine, en stations ou journées d'une caravane; il en compte quinze jusqu'à Bahrein; dix-huit jusqu'à Bassora; vingt jusqu'à Cufah; vingt jusqu'à Damas ou jusqu'en Palestine; vingt-cinq jusqu'au Caire; dix jusqu'à la Mecque; trente depuis la Mecque jusqu'au Saana ou Aden; & trente-un jours, ou quatre cent douze heures jusqu'au Caire (Voyages de Shaw, p. 477), & selon l'estimation de D'Anville (Mesures itinéraires, p. 99), une journée de chemin étoit d'environ vingt-cinq milles anglois. Pline (Hist. Nat. XII, 32) comptoit soixante-cinq stations de chameaux depuis le pays de l'encens

de la MECQUE (18), situées près de la mer Rouge, & éloignées l'une de l'autre de deux cent cinquante milles, ont éclipsé cette gloire persane. Les Grecs connoissoient sous le nom de *Macoraba* la dernière de ces villes; & la terminaison du mot désigne sa grandeur, qui à l'époque la plus florissante n'a jamais surpassé l'étendue & la population de Marseille. Un motif caché, & qui peut-être venoit de la superstition, doit avoir déterminé ses fondateurs à choisir une position si défavorable. Ils élevèrent leurs

La Mecque.

(Hadramant, dans l'Yemen) entre Aden & le cap Fartasch) jusqu'à Gaza en Syrie. Ces mesures peuvent aider l'imagination & jeter du jour sur les faits.

(18) C'est des Arabes qu'il faut tirer ce que nous pouvons savoir de la Mecque (d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 368 — 371; Pocock, Specimen, p. 125 — 128; Abulfeda, p. 11 — 40). Comme on ne permet à aucun mécréant d'entrer dans cette ville, nos Voyageurs n'en parlent pas; & Thevenot avoit recueilli de la bouche suspecte d'un Renégat africain le peu de mots qu'il laisse échapper (Voyages du Levant, part. 1, p. 490). Des Persans y comptoient six mille maisons (Chardin, t. 4, p. 167).

habitations de vase ou de pierre, sur une plaine d'environ deux milles de longueur & d'un mille de large, au pied de trois montagnes stériles. Le sol y est de roche; l'eau, même celle du saint puits de Zemzem, y est amère ou saumatre; les pâturages sont éloignés de la ville, & les raisins qu'on y mange viennent des jardins de Tayef qui se trouve à plus de trente milles. Les Koreishites qui régnèrent à la Mecque, se distinguèrent entre les diverses Tribus d'Arabes par leur réputation & leur valeur; mais si la mauvaise qualité de leur terrein se refusoit aux travaux de l'agriculture, ils étoient placés d'une manière avantageuse pour faire le commerce. Ils entretenoient par le port de Gedda, qui n'est éloigné que de quarante milles, une correspondance aisée avec l'Abyssinie, & ce royaume chrétien fut le premier asile des disciples de Mahomet. Les trésors de l'Afrique traversoient la péninsule jusqu'à Gerrha ou Katif, ville de la province

Son Commerce.

de Bahrein, qui, à ce qu'on dit, fut bâtie sur un roc de sel par des Caldéens exilés de leur pays (19). On les conduisoit ensuite, avec les perles du golfe persique, sur des radeaux, jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. La Mecque se trouve presque à une égale distance, c'est-à-dire à trente journées de marche de l'Yemen qui est à sa droite, & de la Syrie qui est à sa gauche. Ces caravanes se reposoient l'hiver dans l'Yemen, & l'été dans la Syrie; & leur arrivée dispensoit les vaisseaux de l'Inde de l'ennuyeuse & pénible navigation de la mer Rouge. Les chameaux des Koreishites se chargeoient d'aromates précieux dans les marchés de Saana & de Merab, dans les havres d'Oman & d'Aden. Les foires de Bostra & de Damas fournissoient à la Mecque du bled & des ouvrages de leurs manufactures: ces échanges lucratifs répandoient

(19) Strabon, l. 16, p. 1110. D'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 6, indique une de ces maisons de sel près de Bassora.

l'abondance & la richesse dans les rues de cette ville ; & le plus célèbre de ses enfans réunissoit l'amour des armes & la profession de ce commerce (20).

Indépendance nationale des Arabes.

Les étrangers & les Naturels du pays ont loué l'indépendance perpétuelle des Arabes, & d'artificieux Controversistes ont fait de cet événement singulier mais naturel, une prophétie & un miracle en faveur de la postérité d'Ismaël (21). Des raisons qu'on ne peut ni dissimuler ni éluder, rendent cette manière de raisonner aussi indiscrète que superflue : le royau-

(20) *Mirum dictû ex innumeris populis pars æqua in* COMMERCIIS *aut latrociniis degit* (Pline, Hist. Nat VI, 32). Voyez le Koran de Sale, Sural 106, p. 503, Pocock, Specimen, p. 2, d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 361, Prideaux, Vie de Mahomet, p. 5, Gagnier, Vie de Mahomet, t. I, p. 72 — 120 — 126, &c.

(21) Un Docteur anonyme (Universal Histori, vol. 20, Edit. in - 8°.) a tiré de l'indépendance des Arabes une *démonstration* formelle de la vérité du Christianisme. Un Critique peut d'abord nier les faits & ensuite disputer sur le sens du passage de la Bible qu'on allègue, sur l'étendue de son application, & sur l'origine de la Généalogie.

me d'Yemen a été subjugué tour à tour par les Abyssins, par les Persans, par les Sultans d'Egypte (22) & par les Turcs (23); les saintes villes de la Mecque & de Médine se sont trouvées à diverses reprises sous le joug d'un Tyran de la Scythie ; & la province romaine d'Arabie (24) comprenoit en particulier le dé-

(22) Il fut subjugué, A. D. 1173, par un frère du grand Saladin, qui établit une dynastie des Curdes & des Ayoubites (Guignes, Hist. des Huns, t. 1, p. 425; d'Herbelot, p. 477).

(23) Par le Lieutenant de Soliman I (A. D. 1538) & par Selim II (1568). Voyez Cantemir (Hist. de l'Empire Ottoman, p. 201 — 221. Le Pacha qui résidoit à Saana, donnoit des ordres à vingt-un Beys, mais jamais il n'envoya aucun revenu à la Porte (Marsigli, Stato Militare dell' Imperio Ottomanno, p. 124), & les Turcs en furent chassés vers l'an 1630 (Niebuhr, p. 167, 168).

(24) Les principales villes de la province romaine, qu'on appeloit Arabie & la troisième Palestine, étoient Bostra & Petra, qui comptoient de l'année 105, époque où elles furent subjuguées par Palma, Lieutenant de Trajan (Dion Cassius, l. 68). Petra étoit la capitale des Nabathéens, qui tiroient leur nom de l'aîné des enfans d'Ismaël (Genèse xxv, 12, &c. avec les Commentaires de Saint-Jérome, de le Clerc & de Calmet). Justinien abandonna un pays de palmier, de dix journées

sert où Ismaël & ses enfans doivent avoir établi leurs tentes, en face de leurs frères. Au reste, cet asservissement ne fut que passager ou local; le corps de la Nation a échappé à l'empire des plus puissantes monarchies. Sesostris & Cyrus, Pompée & Trajan ne purent achever la conquête de l'Arabie; & si le Souverain actuel des Turcs (15) exerce une apparence de jurisdiction, son orgueil est réduit à solliciter l'amitié d'un Peuple qu'il est dangereux de provoquer, & qu'on attaque vainement. Il est simple

---

de marche, au Sud de Ælah (Procop de Bell. Pers. l. 1, c. 19); & les Romains avoient un Centurion & une douane (Arrien in Periplo Maris Erythræi, p. 11, in Hudson, t. 1) dans un coin (λευκη κωμη, *Pagus Albus*, Hawara) du territoire de Médine (D'Anville, Mémoire sur l'Egypte, p. 243). Les Historiens & les faiseurs de Médailles ont donné pour une conquête de l'Arabie ces possessions réelles, & quelques incursions nouvelles de Trajan (Peripl. p. 14, 15).

(15) Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 302, 303, 329 — 331) fournit les détails les plus récens & les plus authentiques sur le degré d'autorité que possèdent les Turcs en Arabie.

d'attribuer la liberté des Arabes à leur caractère & à la nature de leur pays. Plusieurs générations avant Mahomet (26), les contrées d'alentour avoient senti leur intrépide valeur dans la guerre offensive & défensive. Les habitudes & la discipline de la vie pastorale forment peu à peu les vertus patientes & actives d'un Soldat. Le soin des moutons & des chevaux est abandonné aux femmes de la Tribu ; mais les jeunes gens sont toujours à cheval, sous le drapeau de l'Emire ; ils s'exercent à lancer des traits, à manier la javeline & le cimeterre. Le souvenir de leur indépendance qui est si ancienne, est le gage le plus sûr de sa durée : à mesure que les générations paroissent sur la scène, elles s'empressent de montrer qu'elles ont les vertus de leurs ancêtres, & qu'elles sçauront maintenir leur héritage.

(26) Diodore de Sicile (t. 2, l. 19, p. 390 — 393, Edit. Wesseling) a exposé d'une manière claire la liberté des Nabathéens, qui résistèrent aux armes d'Antigone & à celles de son fils.

L'approche d'un ennemi commun suspend leurs querelles domestiques, & dans leurs dernières hostilités contre les Turcs, quatre-vingt mille confédéres attaquèrent & pillèrent le caravane de la Mecque. Lorsqu'ils marchent au combat, ils ont d'autant plus d'assurance, qu'ils ne sont pas embarrassés de leur retraite. Leurs chevaux ou leurs chameaux, qui en huit ou dix jours peuvent faire une marche de quatre ou cinq cents milles, disparoissent devant le vainqueur; les eaux lâchées du désert éludent sa poursuite, & lorsque ses troupes victorieuses poursuivent un ennemi, qui devient invisible, qui méprise ses efforts & qui repose en sûreté au sein de sa brûlante solitude, elles sont consumées par la soif, la faim & la fatigue. Les armes & les déserts des Bedouins ne garantissent pas seulement leur liberté, ils servent de barrière à l'Arabie Heureuse, dont les habitans éloignés du théâtre de la guerre, sont énervés par le luxe & le climat. La fati-

gue & les maladies emportèrent les Légions d'Auguste (27); & c'est avec des forces maritimes seulement qu'on a eu quelques succès dans l'entreprise de la réduction de l'Yemen. Lorsque Mahomet arbora son étendard (28), ce royaume étoit une province de l'Empire de Perse; mais sept Princes des Homérites régnoient encore dans les montagnes, & le Lieutenant de Cosroës eut la tentation d'oublier sa patrie & de ne plus obéir à son maître infortuné. Les Historiens du siècle de Justinien décrivent la situation des Arabes libres, que l'intérêt ou l'af-

(27) Strabon, l. 16, p. 1127 — 1129. Pline, Hist. VI, 32. Ælius Gallius débarqua près de Médine, & fit plus de 300 lieues dans la partie de l'Yemen qui est entre Mareb & l'Océan. Le *non ante devictis Sabeæ regibus* (Od. I, 29), & les *Intacti Arabum thesauri* (Od. III, 24) d'Horace, attestent les inutiles efforts de Rome contre les Arabes.

(28) Voyez une histoire imparfaite de l'Yemen dans Pocock, Specimen, p. 55 — 66, de Hira, p. 66 — 74), de Gassan, p. 75 — 78), sur tous les points qu'on a pu savoir, ou dont on a pu conserver le souvenir dans un temps d'ignorance.

fection divisèrent dans la longue querelle de l'Orient : la Tribu de *Gassan* pouvoit camper sur le territoire de la Syrie, & on permit aux Princes de *Hira* de former une ville, environ quarante milles au Sud des ruines de Babylone. Leur service à la guerre avoit de la promptitude & de la vigueur; mais ils vendoient leur amitié; leur fidélité avoit de l'inconstance, & leur inimitié des caprices : il étoit plus facile de les exciter que de les désarmer; & au milieu de la familiarité qu'entraîne la guerre, ils apprenoient à voir & à mépriser l'éclatante foiblesse de Rome & de la Perse. Les Grecs & les Latins confondoient les Tribus Arabes, répandues de la Mecque à l'Euphrate(29),

(29) Les Σαρακηνικα φυλα, μυριαδες ταυτα, καὶ το πλειστον αυτων ερημονομοι, καὶ αδεσποτοι, sont décrits par Menandre (Excerpt. Legat. p. 149), par Procope (de Bell. Persic. l. 1, c. 17 — 19, l. 2, c. 10), & avec les couleurs les plus vives par Ammien Marcellin (l. 14, c. 4), qui les fait connoître dès le temps de Marc-Aurele.

sous le nom général de *Sarasins* (30), que tous les Chrétiens prononçoient dès leur enfance avec horreur & avec effroi.

Leur liberté & leur caractère domestique.

Les hommes soumis à une tyrannie domestique, se réjouissent en vain de leur indépendance nationale; mais l'Arabe est personnellement libre, & il jouit

(30) On a fait venir ce nom qu'emploient Ptolémée & Pline dans une acception plus réservée, & auquel Ammien & Procope donnent un sens plus étendu, de *Sarah*, femme d'Abraham, & cette étymologie est assez ridicule; on l'a fait venir d'une manière assez obscure du village de *Saraka* μετα Ναβαταιυς (Stephan. de Urbibus), & d'une manière plus plausible de mots arabes, qui signifient un caractère disposé au vol, ou de leur situation à l'Orient (Hottinger, Hist. Orient. l. 1, c. 1, p. 7, 8, Pocock, Specimen, p. 33 — 35, Assemani. Bibl. Orient. t. 4, p. 567. Mais la dernière & la plus populaire de ces étymologies est réfutée par Ptolémée (Arabia, p. 2, 18, in Hudson, t. 4), qui remarque expressément la position occidentale & méridionale des Sarasins, qui étoit alors une Tribu obscure établie sur les frontières de l'Egypte. Cette dénomination ne peut donc pas avoir eu rapport au caractère national; & puisqu'elle a été donnée par les étrangers, il faut en chercher l'origine, non pas dans la Langue arabe, mais dans une Langue étrangère.

à

à quelques égards des avantages de la société, sans renoncer aux droits de la nature. Dans chaque Tribu, la reconnoissance, la superstition ou la fortune ont élevé une famille particulière au dessus des autres. Les dignités de Scheik & d'Emir se transmettent d'une manière invariable dans cette race choisie; l'ordre de succession est néanmoins précaire & mal déterminé, & les personnages les plus dignes ou les plus âgés obtiennent la préférence, lorsqu'il s'agit de nommer à la fonction simple mais importante de terminer les disputes par leurs conseils, & de guider la valeur de la Nation par leur exemple. On a même permis à une femme qui avoit du sens & du courage de donner des ordres aux compatriotes de Zénobie (31). La réunion momentanée de plusieurs Tribus produit une

(31) *Saraceni..... mulieres aiunt in eos regnare* (Expositio totius Mundi, p. 3, in Hudson, t. 3). Le règne de Mavia est célèbre dans l'Histoire Ecclésiastique. Pocock, Specimen, p. 69 — 83).

armée : lorsque leur réunion est plus durable ; elles forment une Nation ; & le Chef suprême, l'Emir des Emirs, qui arbore sa bannière à leur tête, peut être regardé par les étrangers comme une espèce de Roi. Si les Princes Arabes abusent de leur pouvoir, la désertion des Sujets accoutumés à une jurisdiction douce & paternelle, les en punit bientôt. L'esprit de ces Sujets n'est assujetti à aucune entrave, leurs démarches ne sont point contenues, le désert s'ouvre devant eux ; & si les Tribus & les familles ne se dispersent pas, c'est l'effet d'un contrat volontaire. La peuplade de l'Yémen plus douce, a souffert la pompe & la majesté d'un Monarque ; mais si, comme on l'a dit, ce Roi ne pouvoit sortir de son palais sans mettre sa vie en danger (32), la force active de son

(32) Μη εξειναι εκ των Βασιλειων, disent Agatharades (de Mari Rubro, p. 63, 64, in Hudson, t. 1) Diodore de Sicile (t. 1, l. 5, c. 47, p. 215), & Strabon (l. 16, p. 1124) ; mais je suis bien tenté de croire

gouvernement devoit être entre les mains des Nobles & des Magistrats. Les villes de la Mecque & de Médine présentent au sein de l'Asie la forme ou plutôt la substance d'une République. Le grand-père de Mahomet & ses ancêtres en ligne directe, paroissent, dans les opérations au dehors & dans l'administration intérieure, comme Princes de leur pays; toutefois leur Empire, ainsi que celui de Périclès à Athènes & des Médicis à Florence, étoit fondé sur l'opinion qu'on avoit de leur majesté & de leur sagesse: leur influence se divisoit avec leur patrimoine, & le sceptre passa des oncles du Prophète à la branche cadette de la Tribu des Koreishites. Ils assembloient le Peuple dans les grandes occasions; & puisqu'on ne peut mener le genre humain que par la force ou la persuasion, l'usage

que c'est un de ces contes ou de ces accidens extraordinaires que la crédulité des Voyageurs a donnés si souvent pour un fait constant, pour une coutume ou pour une Loi.

& la célébrité de l'art oratoire chez les Arabes, est la preuve la plus claire de leur liberté publique (33). Mais leur liberté étoit bien différente de la structure délicate & artificielle des Républiques Grecques & de la République Romaine, où chaque Citoyen avoit une part indivise des droits civils & politiques de la Communauté. L'administration des Arabes est encore plus simple aujourd'hui; la Nation jouit de la liberté, parce que chacun de ses enfans dédaigne ceux qui se soumettent à la volonté d'un maître. Ils portent dans leur cœur les austères vertus du courage, de la patience & de la sobriété : ils aiment si fort l'indépendance, qu'ils ont acquis beaucoup d'empire sur eux-mêmes, & ils

(33) *Non gloriabantur antiquitus Arabes, nisi gladio, hospite, & ELOQUENTIA* (Sephadius apud Pocock, Specimen, p. 161, 162). Ils ne partageoient qu'avec les Perses ce don de la parole; & les Arabes, qui avoient le goût des sentences, auroient vraisemblablement dédaigné la dialectique simple & sublime de Demosthènes.

redoutent si fort le déshonneur, qu'ils ne craignent ni la fatigue, ni le danger, ni la mort. Leur démarche annonce la gravité & la fermeté de leur esprit; ils parlent avec lenteur, d'une manière imposante & concise; ils ne rient guère, & n'ont d'autre geste que celui de frapper leur barbe, respectable symbole de la virilité; ils sont si remplis de leur importance, qu'ils abordent leurs égaux sans légéreté, & leurs supérieurs sans embarras (34). La liberté des Sarasins survéquit à leurs conquêtes: les premiers Caliphes autorisèrent le langage audacieux & familier de leurs Sujets; ils montoient en chaire, afin de persuader & d'édifier la Congrégation, & ce ne fut qu'après qu'on eut transféré le siége de l'Empire sur les bords du Tibre, que les Abassides adop-

(34) Je dois avertir le Lecteur que d'Arvieux, d'Herbelot & Niebuhr font une description très-animée des mœurs & du gouvernement des Arabes, & que divers passages de la Vie de Mahomet jettent du jour sur ces objets.

tèrent l'orgueilleux & pompeux cérémonial de la Cour de Perse & de celle de Byzance.

Guerre civile & vengeance particulière.

L'étude des Nations fait connoître les causes qui les rendent amies ou ennemies, qui retrécissent ou étendent, qui adoucissent ou aigrissent le caractère social. Les Arabes séparés du reste des hommes se sont habitués à confondre les idées d'étrangers & d'ennemis, & la pauvreté de leur sol a introduit une maxime de jurisprudence, qu'ils ont toujours crue & toujours pratiquée. Ils disent que dans le partage de la terre, les autres branches de la grande famille ont obtenu les climats riches & heureux, & que la postérité de l'infortuné Ismaël a le droit de reprendre par l'artifice & la violence, la portion d'héritage dont on l'a privée injustement. Selon la remarque de Pline, les Tribus d'Arabes sont toutes adonnées au vol & au commerce; elles rançonnent ou pillent les caravanes qui traversent le désert; & dès le temps de Job

& de Sésostris (35), leurs voisins ont été les victimes de leur rapacité. Si un Bedouin apperçoit un Voyageur solitaire, il s'élance vers lui, & lui dit à haute voix : » Déshabille-toi, ta tante (*ma femme*) » n'a point de vêtement «. Si la soumission est prompte, il lui montre de la pitié ; mais si le Voyageur veut faire résistance, son sang doit expier le sang qu'il s'efforce de verser dans cette querelle. Celui qui seul détrousse les passans, ou qui a un petit nombre d'associés, est traité de voleur ; mais les exploits d'une bande nombreuse prennent le caractère des actions légitimes & honorables de la guerre. La fureur d'un Peuple ainsi armé contre le genre humain, s'est accrue par les vols, les meurtres & les

(35) Etudiez le premier Chapitre de Job, & observez la longue muraille de quinze cents stades que Sésostris éleva depuis Peluse jusqu'à Héliopolis (Diodore de Sicile, t. 1, l. 1, p. 67). A cette époque les Rois Pasteurs avoient subjugué l'Egypte, sous le nom de *Hycsos* (Marsham, Canon. Chron. p. 98 — 163, &c.)

vengeances de ses mœurs domestiques. Dans la constitution actuelle de l'Europe, le droit de faire la paix & la guerre est l'apanage d'un petit nombre de Princes, & le nombre de ceux qui réellement exercent ce droit, est encore plus petit; mais autrefois chaque Arabe pouvoit impunément & avec gloire percer son compatriote de sa javeline. Une vague ressemblance d'idiomes & de mœurs formoit à peu près toute l'association des Tribus; & dans chaque Communauté la jurisdiction du Magistrat étoit impuissante & muette; la tradition conserva le souvenir de sept cents batailles (36) données à ces époques d'ignorance qui précédèrent Mahomet: l'animosité des factions civiles rendoit les hostilités

(36) Ou selon un autre Auteur, douze cents (d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 75). Les deux Historiens qui ont écrit sur les *Ayam al Arab*, ou sur les batailles des Arabes, vivoient au neuvième & au dixième siècles. Deux chevaux donnèrent lieu à la fameuse guerre de Dahes & de Gabrah, qui dura quarante ans, & qui devint proverbiale (Pocock, Specimen, p. 48).

plus vives, & le récit en prose ou en vers d'une vieille querelle, suffisoit pour rallumer les mêmes passions chez les descendans des peuplades ennemies. Dans la vie privée, chaque homme, ou du moins chaque famille étoit le juge & le vengeur de sa propre cause. Cette susceptibilité de l'honneur qui calcula l'outrage plutôt que le tort, empoisonne les disputes de ces pauvres Arabes; l'honneur de leurs femmes & celui de leurs *barbes* se blessent aisément; une action indécente, une parole de mépris ne peut-être expiée que par le sang du coupable; & telle est la patience de leur haine, qu'ils attendent des mois & des années entières l'occasion de se venger. Les Barbares de tous les siècles ont admis une amende ou une compensation pour le meurtre; mais en Arabie les parens du mort sont les maîtres d'accepter la satisfaction ou d'exercer de leurs mains le droit de représailles. Leur profonde méchanceté refuse même la

tête de l'assassin ; elle substitue un innocent au coupable, & rejette la peine sur l'individu le meilleur & le plus considérable de la race dont ils ont à se plaindre. S'ils viennent à bout de le tuer, ils se trouvent exposés à leur tour au danger de représailles ; l'intérêt & le principal de cette dette sanguinaire s'accumulent. Les membres de l'une ou de l'autre famille passent leurs jours à combiner des projets de noirceur, ou au milieu des transes que leur inspire la haine de leur adversaire, & ce n'est quelquefois qu'au bout d'un demi-siècle qu'on solde ce compte de la vengeance (37). Cet esprit sanguinaire, qui ne connoît ni la pitié ni le pardon, s'est affoibli cependant par les maximes de l'honneur, qui exige dans toutes les rencontres privées

(37) Niebuhr (Description, p. 26 — 31) décrit la théorie & la pratique modernes des Arabes, dans la vengeance du meurtre. On peut suivre dans le Koran, c. 2, p. 20, c. 17, p. 230, avec les Observations de Sale, le caractère plus grossier de l'antiquité.

une sorte d'égalité d'âge & de force, de nombre & d'armes. Avant Mahomet, les Arabes célébroient une fête annuelle de deux & peut-être de quatre mois, durant laquelle, oubliant les hostilités étrangères & domestiques, ils laissoient reposer leurs glaives; cette trève partielle montre bien quelles étoient leur anarchie & leur implacable fureur (38).

Trève annuelle.

Le Commerce & la Littérature ont diminué ce genre de rapine & de vengeance. Les Peuples les plus civilisés de l'ancien Monde environnent l'Arabie; le Marchand est l'ami de toutes les Nations; & les caravanes annuelles importèrent dans les villes & dans les camps du désert les premiers rayons de lumière & les premiers germes de la politesse.

Leurs qualités & leurs vertus sociales.

---

(38) Procope (de Bell. Persic. l. 1, c. 16) place les *deux* mois de paix vers le solstice d'été. Les Arabes ont consacré ainsi *quatre* mois de l'année, le premier, le septième, le onzième & le douzième, & ils prétendent que dans une longue suite de siècles on n'a manqué que quatre ou cinq fois à cette trève (Sale, Disc. Prélim. p. 147—150, & notes sur le neuvième Chapitre du Koran, p. 154, &c. Casiri, Bibliot. Hispano-Arabica, t. 2, p. 20, 21).

Quelle que soit la généalogie des Arabes, leur Langue a la même source que l'hébreux, le syriaque & le caldéen : les dialectes particuliers de chaque Tribu marquent son indépendance (39), & toutes préfèrent après le leur, l'idiome pur & clair de la Mecque. Dans l'Arabie, ainsi que dans la Grèce, le langage a fait des progrès plus rapides que les mœurs : il y avoit quatre-vingts mots pour désigner le miel, deux cents pour désigner le serpent, cinq cents pour un lion, & mille pour une épée, dans un temps où cette riche nomenclature ne se conservoit que dans la mémoire d'un Peuple qui étoit illettré. Les monumens des Homérites présentoient un

(39) Arrian, qui vivoit au second siècle, remarque (in Periplo Maris Erythræi, p. 12) la différence partielle ou totale des Dialectes des Arabes. Pocock (Specimen, p. 150 — 154), Casiri, Bibliot. Orient. Hispano-Arabica, t. 1, p. 1 — 83 — 292, t. 2, p. 25, &c.) & Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 72 — 86), ont traité fort en détail ce qui a rapport à la Langue & à l'alphabet des Arabes.

caractère mystérieux & tombé en désuétude, mais les lettres qui forment la base de l'alphabet actuel, furent inventées sur les bords de l'Euphrate; & un étranger qui s'établit à la Mecque après la naissance de Mahomet, les introduisit dans cette ville. L'éloquence naturelle des Arabes ne connoissoit point les arts de la Grammaire, de la Poésie & de la Réthorique; mais ils avoient une grande sagacité; leur imagination étoit riche, & les traits de leur esprit acérés & sententieux (40); prononçant avec énergie les morceaux qu'ils travailloient davantage, ils produisoient beaucoup d'effet sur leur auditoire. Un Poëte

Leur amour pour la Poésie.

(40) Voltaire a inséré dans Zadig un conte familier (le chien & le cheval), pour prouver la sagacité naturelle des Arabes (d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 120, 121, Gagnier, Vie de Mahomet, t. 1, p. 37 — 46); mais d'Arvieux, ou plutôt La Roque (Voy. de Palestine, p. 92) a nié la supériorité dont se vantent les Bedouins. Les 169 Sentences d'Ali (traduites en anglois par Ockley, à Londres 1718) donnent une idée juste & favorable de l'esprit des Arabes.

naissant recevoir des éloges de sa Tribu, & des Tribus alliées, qui célébroient son génie & son mérite. On préparoit alors un festin solemnel, un chœur de femmes qui frappoient sur des tymbales, & déployoient toute la parure du jour de leur noces, chantoient devant leurs fils & leurs époux le bonheur de leur Tribu : elles les félicitoient du nouveau Champion qui vengeroit leurs droits, du nouvel Héraut qui devoit immortaliser leur nom. Les Tribus éloignées ou ennemies se rendoient à une foire annuelle, qui a été abolie par le fanatisme des premiers Moslems ; cette assemblée doit avoir eu d'heureux effets sur la civilisation & la concorde de ces Barbares. On employoit trente jours à échanger, non seulement du blé & du vin, mais à réciter des morceaux d'éloquence & de Poésie. La généreuse émulation des Bardes se disputoit le prix : les ouvrages qui remportoient la couronne étoient déposés dans les archives des Princes & des Emirs : les sept

Poëmes originaux, gravés en lettres d'or, & suspendus au temple de la Mecque (41), ont été publiés en anglois. Les Poëtes Arabes étoient les Historiens & les Moralistes de leur siècle; & s'ils se conformoient aux préjugés de leurs compatriotes, ils inspiroient & couronnoient leurs vertus. Ils se plaisoient à chanter l'union de la générosité & de la valeur, & dans leurs sarcasmes contre une Tribu méprisable, ils mettoient le comble à leurs reproches, en disant que les hommes ne savoient pas donner, & que les femmes ne savoient pas refuser (42). On trouve dans les camps des Arabes cette hospitalité que pratiquoit Abraham & — Exemples de générosité.

(41) Pocock (Specimen, p. 158 — 161) & Casiri (Bibliot. Hispanico-Arabica, t. 1, p. 48 — 84, &c. 119, t. 2, p. 17, &c.) parlent des Poëtes Arabes antérieurs à Mahomet. Les sept Poëmes de la Caaba ont été publiés en anglois par Sir William Jones; mais l'honorable mission dont on l'a chargé dans l'Inde, nous a privé de ses notes beaucoup plus intéressantes que ce texte obscur & tombé en désuétude.

(42) Sale, Discours Préliminaire, p. 29, 30.

que chantoit Homère. Les féroces Bedouins, la terreur du désert, embrassent sans examen & sans indécision l'étranger qui ose se confier à leur honneur & mettre le pied dans leurs tentes. On a pour lui des égards, & on le traite amicalement. Il partage la richesse ou la pauvreté de son hôte, & lorsqu'il s'est reposé, on le remet sur son chemin, avec des actions de graces, des bénédictions, & peut-être des présens. Les Arabes montrent une cordialité encore plus généreuse à leurs frères & à leurs amis qui se trouvent dans le besoin; mais ces actes héroïques qui ont mérité les éloges de toutes les Tribus, doivent avoir surpassé les traits généreux qu'on voit chaque jour. Au milieu d'une dispute sur celui des Citoyens de la Mecque qui méritoit le prix de générosité, on imagina d'éprouver le caractère généreux de trois d'entre eux, parmi lesquels se balançoient les suffrages. Abdallah, fils d'Abbas, partoit pour un voyage

éloigné,

éloigné, lorſqu'un homme, qui ſembloit être un Pélerin, lui adreſſa ces paroles: » Fils de l'oncle de l'Apôtre de Dieu, » je ſuis un Voyageur, & je me trouve » dans le beſoin «. Abdallah deſcendit au même inſtant, offrit au ſuppliant ſon chameau, avec ſon riche équipage & une bourſe de quatre mille pièces d'or; il n'excepta que ſon épée, parce qu'elle étoit d'une bonne trempe, ou parce qu'il l'avoit reçue d'un de ſes parens. Le ſerviteur de Kais dit au ſecond ſuppliant: » Mon » Maître dort, mais recevez cette bourſe » de ſept mille pièces d'or, c'eſt tout » ce que nous avons au logis: voilà de » plus un ordre avec lequel on vous » donnera un chameau & un Eſclave «. Dès que le Maître fut éveillé, il combla d'éloges ſon fidèle Intendant, & l'affranchit, en lui reprochant avec douceur, de ce qu'en reſpectant ſon ſommeil il avoit mis des bornes à ſes largeſſes. L'aveugle Araba étoit le dernier de ces trois

Héros ; faisant sa prière, appuyé sur les épaules de deux de ses Esclaves ; » Hélas ! s'écria-t-il, mes coffres sont » vuides ; mais vous pouvez vendre ces » deux Esclaves, & quand vous les refu- » seriez, je ne les reprendrois pas « : à ces mots il repoussa loin de lui les deux Esclaves, & avec son bâton il chercha en tâtonnant le bord de la muraille. Hatem nous offre un modèle parfait des vertus arabes (43); il étoit brave & libéral, Poëte éloqûent & voleur habile; il faisoit rôtir quarante chameaux pour ses festins hospitaliers, & dès qu'un ennemi l'abordoit en suppliant, il rendoit les Captifs & le butin. La liberté de ses compatriotes dédaignoit les Loix de la justice ;

(43) D'Herbelot, Biblioт. Orient. p. 458, Gagnier, Vie de Mahomet, t. 3, p. 118. Caab & Hesnus (Pocock, Specimen, p. 43 — 46 — 48) se distinguèrent aussi par leur libéralité; & un Poëte Arabe dit avec élégance du dernier : » *Videbis eum cum accesseris, exultantem, ac » si dares illi, quod ab illo petis* «.

ils s'abandonnoient à l'impulsion de la pitié & de la bienveillance.

Leur ancienne idolâtrie.

Les Arabes (45), ainsi que les Indiens, adoroient le soleil, la lune & les étoiles, superstition qui a été celle des premiers Peuples, & qui est très-spécieuse. Ces astres éclatans, qui semblent déployer au Ciel l'image de la Divinité, qui donnent au Philosophe & au vulgaire l'idée d'un espace sans borne; le caractère d'éternité empreint sur ces globes qui ne paroissent succeptibles ni de corruption ni de dépérissement; la régularité de leur marche qui semble annoncer un principe de raison ou d'instinct; leur influence réelle ou imaginaire, portent à croire que la terre & ses habitans sont l'objet de leurs soins particuliers. Baby-

(44) Tout ce qu'on peut savoir maintenant de l'idolâtrie des anciens Arabes, se trouve dans Pocock (Specimen, p. 89 — 136 — 163, 164). Sa profonde érudition a été interprétée d'une manière très-claire & très-concise par Sale (Discours Préliminaire, p. 14 — 24); & Asseman (Bibliot. Orient. t. 4, p. 580 — 590) a ajouté des remarques précieuses.

Héros ; faisant sa prière, appuyé su les épaules de deux de ses Esclaves » Hélas ! s'écria-t-il, mes coffres so » vuides ; mais vous pouvez vendre » deux Esclaves, & quand vous les re » seriez, je ne les reprendrois pas ces mots il repoussa loin de lui les d Esclaves, & avec son bâton il che en tâtonnant le bord de la mur Hatem nous offre un modèle parfai vertus arabes (43) ; il étoit brave & ral, Poëte éloquent & voleur habil faisoit rôtir quarante chameaux po festins hospitaliers, & dès qu'un mi l'abordoit en suppliant, il rend Captifs & le butin. La liberté de ses patriotes dédaignoit les Loix de la ju

(41) D'Herbelot, Biblior. Orient. p. 458, G Vie de Mahomet, t. 3, p. 118. Caab & Hesnus (Specimen, p. 43 — 46 — par leur libérali du dernier ; si darcs illi

: & du pou-
ail l'aveugle
; je ne sais
les, sur les
s adoroient,
Dieux, non
ou leur su-
, chaque fa-
lépendant,
; & l'objet
les siècles,
; égards la
ue. L'anti-
u delà de
rec, Dio-
escription

La Caaba; ou le Temple de la Mecque.

παντων Αρα-
p. 211); ce
je suis étonné
à suivre l'ap-
Rubro, p. 58,
ns le reste de
temple fameux.
a? ou la Cabaa
Rome 650, &

lone cultiva l'Aſtronomie avec tous les ſecours de l'Art, tel qu'on le connoiſſoit alors; mais les Arabes qui firent des progrès dans cette ſcience, n'eurent d'autres ſecours qu'un ciel & une plaine unie. Dans leurs marches nocturnes, ils prenoient les étoiles pour guides; les Bedouins excités par la curioſité & la dévotion, avoient appris leurs noms, leurs diſpoſitions & le lieu du ciel où elles ſe montroient chaque jour; l'expérience leur avoit montré à diviſer en vingt-huit parties le zodiaque de la lune; & à bénir les conſtellations qui accordoient des pluies à la ſoif du déſert. L'empire de ces corps radieux ne pouvoit s'étendre au delà de la ſphère viſible; ils admettoient ſans doute des puiſſances ſpirituelles, puiſqu'ils croyoient à la tranſmigration des ames & à la réſurrection des corps: on laiſſoit mourir un chameau ſur la tombe d'un Arabe, afin qu'il pût ſervir ſon maître dans l'autre vie; & puiſqu'ils invoquoient les ames après la mort, ils

leurs ſuppoſoient du ſentiment & du pouvoir. J'ignore quel fut en détail l'aveugle Mythologie de ces Barbares; je ne ſais rien ſur leurs divinités locales, ſur les étoiles, l'air & la terre qu'ils adoroient, ſur le ſexe & les titres de ces Dieux, non plus que ſur leurs attributs ou leur ſubordination. Chaque Tribu, chaque famille, chaque Guerrier indépendant, créoit & changeoit les rites & l'objet de ſon culte; mais dans tous les ſiècles, la Nation a adopté à quelques égards la Religion & l'idiome de la Mecque. L'antiquité de la CAABA remonte au delà de l'Ere chrétienne. L'Hiſtorien Grec, Diodore (45) remarque dans ſa Deſcription

La Caaba, ou le Temple de la Mecque.

(45) Ιερον αγιωτατον ιδρυται τιμωμενον ὑπο παντων Αραβων περιττοτερον (Diod. de Sicile, t. 1, l. 3, p. 211); ce paſſage curieux eſt ſi clair & ſi précis, que je ſuis étonné qu'on l'ait lu ſans le remarquer & ſans en ſuivre l'application. Toutefois Agatharcides (de Mari Rubro, p. 58, in Hudſon, t. 1), que Diodore copie dans le reſte de ſa Deſcription, n'a pas fait mention de ce temple fameux. Le Sicilien en ſavoit-il plus que l'Egyptien ? ou la Cabaa a-t-elle été conſtruite entre l'année de Rome 650, &

de la côte de la mer Rouge, qu'entre le pays des Thamudites, & celui des Sabéens, on trouvoit un temple fameux, dont tous les Arabes révéroient la sainteté : ce voile de lin, & non pas de soie, que l'Empereur des Turcs y envoie toutes les années, fut offert pour la première fois, par un pieux Roi des Homérites, qui régnoit sept siècles avant l'époque de Mahomet (46). Le culte des premiers Sauvages put se contenter d'une tente ou d'une caverne, mais on éleva ensuite un édifice de pierre & d'argile, & les Rois de l'Orient, malgré le progrès des arts, & malgré leur puissance,

l'année 746, époques où leurs ouvrages respectifs ont été publiés (Dodwel, in Dissert. ad t. 1, Hudson, p. 72, Fabricius, Bibliot. Græc. t. 2, p. 770).

(46) Pocock, Specimen, p. 60, 61. De la mort de Mahomet, nous montons à soixante-huit ans, & depuis sa mort, à cent vingt-neuf ans avant l'Ere chrétienne. Le voile ou la toile qui est aujourd'hui de soie & d'or, n'étoit autrefois qu'une pièce de toile de lin d'Egypte (Abulfeda, Vit. Mohammed) c. 6, p. 14).

ne se sont pas écartés de la simplicité du premier modèle (47). La Caaba forme un parallélogramme qu'enferme un vaste portique ; on y trouve une chapelle quarrée, longue de vingt-quatre coudées, large de vingt-trois, & élevée de vingt-sept : elle reçoit le jour par une porte & une fenêtre ; trois colonnes de bois soutiennent le faîte qui a un double toit ; l'eau de pluie tombe par une gouttière qui est aujourd'hui d'or, & un dôme défend le puits des Zemzem contre les souillures accidentelles. La Tribu des Koreishites a obtenu, par l'artifice ou par la force, la garde de la Caaba ; le grand-père de Mahomet exerça cette

(47) Le plan original de la Caaba, qui a été copié servilement par Sale, par les Auteurs de l'Histoire Universelle, &c. est une exquisse faite par un Turc, que Reland (de Religione Mohammedica, p. 113 — 123) a corrigé & expliqué d'après de très-bonnes autorités. Consultez sur la Légende & la Description de la Caaba, Pocock (Specimen, p. 115 — 122), la Bibliot. Orient. de d'Herbelot (*Caaba*, *Hagier*, *Zamzem*, &c. & Sale (Discours Préliminaire, p. 114 — 122).

sainte fonction, qui étoit depuis quatre générations dans sa famille : celle des Hashémites d'où il sortoit, passoit pour la plus respectable & la plus sacrée du pays (48). L'enceinte de la Mecque jouissoit des prérogatives du sanctuaire, & le dernier mois de chaque année, une longue suite de Pélerins qui apportoient leurs vœux & leurs offrandes dans la maison de Dieu, remplissoit la ville & le temple. Ces cérémonies qu'observe aujourd'hui le fidèle Musulman, furent inventées & pratiquées par la superstition des Idolâtres. Arrivés à une certaine distance, ils se dépouilloient de leurs vêtemens ; ils faisoient à pas précipités le tour de la Caaba, & sept fois ils baisoient la pierre noire ; ils visitoient & adoroient sept fois les montagnes voisines ; ils jetoient à

(48) Il paroît que Cosa, cinquième ancêtre de Mahomet, usurpa la Caaba, A. D. 440 ; mais Jannabi (Gagnier, Vie de Mahomet, t. 1, p. *65* — *69*) & Abulfeda (Vit. Moham. c. *6*, p. 13) racontent ce fait d'une manière différente.

ſept repriſes des pierres dans la vallée de Mina ; & pour achever les rites du pélerinage , alors , ainſi qu'à préſent, on immoloit des moutons & des chameaux, & on enterroit dans le terrein ſacré le pied & les ongles de ces animaux. Les diverſes Tribus trouvèrent ou introduisirent leur culte domeſtique dans la Caaba. Trois cents idoles qui repréſentoient des hommes, des aigles, des lions & des gazelles, ornoient ou ſouilloient le temple ; celle qu'on remarquoit le plus, étoit la ſtatue d'Hebal, d'agate rouge, qui tenoit en ſa main ſept flèches ſans têtes ou plumes, inſtrumens & ſymboles de la divination profane. Mais cette ſtatue étoit un monument de l'art des Syriens. La dévotion des temps plus groſſiers ſe contenta d'une colonne ou d'une tablette, & les rochers du déſert furent taillés en forme de Dieux ou d'autel, afin d'imiter la pierre noire de la Mecque (49), qui paroît avoir

(49) Maxime de Tyr, qui vivoit au ſecond ſiècle,

Sacrifices & cérémonies religieuses.

une origine idolâtre. On a adopté par-tout les sacrifices, du Japon au Pérou; & pour exprimer sa reconnoissance ou sa crainte, le dévot a détruit ou consumé en l'honneur des Dieux, les dons du Ciel les plus chers & les plus précieux. On en est venu jusqu'à croire (50) que rien n'étoit aussi propre que la vie d'un homme à écarter une calamité publique, & le sang humain a souillé les autels de la Phénicie & de l'Egypte, de Rome & de

---

attribue aux Arabes le culte d'une pierre. — Αραβιοι σεβουσι μεν, οντινα δε ουκ οιδα, το δε αγαλμα ειδον; λιθος ην τετραγωνος (Dissert. 8, t. 1, p. 142, Edit. Reiske); & les Chrétiens ont répété ce reproche avec une grande véhémence (Clémens Alex. in Protreptico, p. 40. Arnobius contra Gentes, l. 6, p. 246). Au reste, ces pierres n'étoient que les Βαιτυλα de la Syrie & de la Grèce, si renommés dans l'antiquité sacrée & profane (Eusèbe Præp. Evangel. l. 1, p. 37. Marsham (Canon. Chron. p. 54 — 56).

(50) Le Savant Sir John Marsham (Canon. Chron. p. 76 — 78 — 301 — 304) discute avec exactitude les deux horribles sujets de Ανδροθυσια & de παιδοθυσια. Sanchoniaton fait venir les sacrifices Phéniciens de l'exemple de Chronus; mais nous ignorons si Chronus vivoit avant ou après Abraham, ou même s'il a jamais existé.

Carthage: cette abominable coutume s'est long-temps maintenue parmi les Arabes : la Tribu des Dumatiens sacrifioit un jeune garçon tous les ans dans le troisième siècle (51), & un Roi captif fut religieusement égorgé par le Prince des Sarasins, qui servoit sous les drapeaux de l'Empereur Justinien son allié (52). Un père qui immole son fils aux pieds des autels, présente le dernier excès du fanatisme. L'exemple des Saints & des Héros à sanctifié l'acte ou l'intention de ce dé-

(51) Καὶ ἔτος ἕκαστον παῖδα ἔθυον ; tel est le reproche de Phorphyre ; mais il impute aussi aux Romains cette coutume barbare, qui avoit été définitivement abolie, A. U. C. 657. Ptolémée (Tabul, p. 37. Arabia, p. 9 — 29), & Abulfeda (p. 57), font mention de Dumætha, Daumat al Gendal, & les cartes de D'Anville placent ce lieu au milieu du désert, entre Chaibar & Tadmor.

(52) Pocock (de Bell. Perf. l. 1, c. 28) Evagrius (l. 6, c. 21), & Pocock (Specimen, p. 72 — [illegible]) attestent les sacrifices humains des Arabes du sixième siècle. Le danger & la délivrance d'Abdallah sont une tradition plutôt qu'un fait (Gagnier, Vie de Mahomet, t. 1, p. 82 — 84).

vouement. Le père de Mahomet lui-même fut ainſi dévoué à la mort par un vœu téméraire, & on eut beaucoup de peine à faire accepter cents chameaux pour ſa rançon. Dans ces temps d'ignorance, les Arabes, comme les Juifs & les Egyptiens, s'abſtenoient de la viande de porc (53); ils faiſoient circoncire (54) leurs enfans à l'âge de puberté, & ces coutumes, qui n'ont été ni improuvées ni ordonnées par le Koran, ſe ſont tranſ-

---

(53) *Suillis carnibus abſtinent*, dit Solin (Poly Hiſtor. c. 33), qui copie cette étrange ſuppoſition de Pline (l. 8, c. 68), que les cochons ne peuvent vivre en Arabie. Les Egyptiens avoient une averſion naturelle & ſuperſtitieuſe pour cette bête mal-propre. (Marsham, Canon. p. 205). Les anciens Arabes pratiquoient la cérémonie de l'ablution, *poſt coitum* (Herodote, l. 1, c. 80), que la Loi des Muſulmans a conſacrée (Reland, p. 75, &c. Chardin, ou plutôt le Mollah de Shah Abbas, t. 4, p. 71, &c.)

(54) Les Docteurs Muſulmans n'aiment pas à traiter cette matière; ils regardent cependant la circonciſion comme néceſſaire au ſalut; ils prétendent même que par une ſorte de miracle, Mahomet naquit ſans prépuce (Pocock, Specimen, p. 319, 320. Sale, Diſcours préliminaire, p. 106, 107).

mises en silence à leur postérité & à leur prosélytes. On a conjecturé que l'adroit Législateur se conforma aux opiniâtres préventions de ses Compatriotes : il est plus simple de croire qu'il tenoit aux habitudes & aux opinions de sa jeunesse, sans prévoir qu'un usage analogue au climat de la Mecque deviendroit inutile ou incommode sur les rives du Danube ou du Volga.

L'Arabie étoit libre; la conquête & la tyrannie ayant bouleversé les royaumes d'alentour, les Sectes persécutées se réfugièrent sur cette terre fortunée, où elles pouvoient professer librement leur opinion, & régler leur conduite sur leur croyance. Les Religions des Sabiens & des Mages, des Juifs & des Chrétiens se trouvoient répandues depuis le golfe persique jusqu'à la mer Rouge. A une époque très-reculée, la science des Caldéens (55), Introduction des Sabiens.

(55) Diodore de Sicile (t. 1, l. 2, p. 142 — 145) a jeté sur leur Religion le coup-d'œil curieux mais super-

& les armes des Assyriens propagèrent le sabianisme en Asie: les Prêtres & les Astronomes de Babylone (56) entrevirent les éternelles Loix de la nature & de la Providence, d'après des observations de deux mille ans. Ils adoroient les sept Dieux ou Anges qui dirigeoient le cours des sept planetes, & qui versoient sur la terre leur influence à laquelle rien ne peut résister. Des images & des talismans représentoient les attributs des sept planetes, les douze signes du zodiaque & les vingt-quatre constellations de l'hémisphère sep-

ficiel d'un Grec. Leur astronomie devra être d'un plus grand prix; car enfin ils s'étoient servi de leur raison, puisqu'ils doutoient que le soleil fût au nombre des planètes & des étoiles fixes.

(56) Simplicius (qui ci.e Porphyre) de Cœlo, l. 2; Com. 46, p. 123, l. 18, apud Marsham, Canon Chron. p. 474, qui doute du fait, parce qu'il est contraire à ses systêmes. La date la plus ancienne des observations des Caldéens, est de l'année 2234 avant Jésus-Christ. Après la conquête de Babylone, par Alexandre, Ces observations furent, à la prière d'Aristote, communiquées à l'Astronome Hypparque. Et c'est un beau moment dans l'Histoire des Sciences.

tentrional & de l'hémisphère austral. Les sept jours de la semaine étoient dédiés à leurs Divinités respectives; les Sabiens faisoient la prière trois fois par jour, & le temple de la Lune situé à Haran, étoit le terme de leur pélerinage (57); mais d'après la flexibilité de leur foi, ils se montroient toujours disposés à donner & à recevoir des leçons nouvelles. Leurs idées sur la création du Monde, sur le déluge & les Patriarches, avoient un rapport singulier avec celles des Juifs leurs captifs; ils en appeloient aux livres secrets d'Adam, de Seth & d'Enoch; quelques vérités de l'Evangile, adoptées par eux, ont fait de ce reste de Polythéistes les Chrétiens de St.-Jean qu'on trouve dans

(57). Pocock (Specimen, p. 138 — 146) Hottinger (Hist. Orient. p. 162 — 203) Hyde (de Religione Vet. Persarum, p. 124 — 128, &c.) d'Herbelot (*Sabi*, p. 725, 726) & Sale (Discours Préliminaire) excitent notre curiosité, plutôt qu'ils ne la satisfont, & le dernier de ces Ecrivains confond le sabianisme avec la Religion primitive des Arabes.

Les Mages. le territoire de Bassora (58). Les autels de Babylone furent renversés par les Mages, mais le glaive d'Alexandre vengea les outrages qu'on s'étoit permis contre les Sabiens; la Perse gémit plus de cinq siècles sous un joug étranger; ceux des disciples de Zoroastre qui conservèrent sa doctrine, échappèrent à la contagion de l'idolâtrie & respirèrent avec leurs antagonistes l'air libre du dé-
Les Juifs. sert (59). Les Juifs s'établirent en Arabie sept siècles avant la mort de Mahomet, & les guerres de Titus & d'Adrien en chassèrent un plus grand nombre de la terre sainte. Ces exilés, dont l'industrie a

(58) D'Anville (l'Euphrate & le Tigre, p. 130 — 147) indique la position de ces Chrétiens équivoques. Assemannus (Bibliot. Orient. t. 4, p. 607 — 614) expose leur croyance; mais il est bien difficile de déterminer la croyance d'un Peuple ignorant, qui craint & qui rougit de dévoiler ses traditions secrètes.

(59) Les Mages étoient établis dans la province de Bahrein (Gagnier, Vie de Mahomet, t. 3, p. 114) & mêlés aux anciens Arabes (Pocock, Specimen, p. 146 — 150).

toujours

toujours été remarquables, aspirèrent à la liberté & au pouvoir; ils formèrent des synagogues dans les villes & des châteaux dans le désert, & les Gentils qu'ils convertirent à la Religion de Moïse, furent confondus avec les enfans d'Israël auxquels ils ressembloient par le signe extérieur de la circoncision. Les Missionnaires chrétiens furent encore plus actifs & plus heureux; les Catholiques soutinrent l'empire universel qu'ils réclamoient; les Sectes opprimées par eux, se retirèrent successivement au delà des limites de l'Empire Romain: les Marcionites & les Manichéens répandirent leurs opinions & leurs évangiles apocryphes; les Evêques Israélites & Nestoriens (60) endoctrinoient les Eglises de l'Yemen, & les Princes de Hira & de Gassan,

Les Chrétiens.

(60) Pocock, d'après, Sharestani, &c. (Specimen, p. 60 — 134, &c.) Hottinger (Hist. Orient. p. 212 — 238), d'Herbelot (Bibliot. Orient. p. 474 — 476), Basnage (Hist. des Juifs, t. 7, p. 185, t. 8, p. 280) & Sale (Discours préliminaire) décrivent l'état des Juifs & des Chrétiens en Arabie.

Les Tribus avoient la liberté du choix; chaque Arabe étoit le maître de se composer une religion, & il joignoit quelquefois à une superstition grossière, la théologie sublime des Saints & des Philosophes. Les Savans étrangers se réunirent pour leur inculquer le dogme fondamental de l'existence d'un Dieu suprême qui est au dessus de toutes les Puissances de la terre & du ciel, mais qui a fait souvent des révélations aux hommes, par le ministère de ses Anges & de ses Prophètes, & qui, d'après une grace particulière & des motifs de justice, a interrompu le cours de la nature par des miracles. Les plus raisonnables d'entre les Arabes reconnoissoient son pouvoir, quoiqu'ils négligeassent de l'adorer (61). L'habitude plutôt que la conviction les tenoit attachés aux rites de l'idolâtrie. Les Juifs

(61) Dans leurs offrandes, ils avoient pour maxime de tromper Dieu au profit de l'idole, qui étoit moins puissante, mais plus irritable (Pocock, Specimen, p. 108 — 109).

& les Chrétiens étoient le peuple du saint Livre; la Bible se trouvoit déjà traduite en arabe (62), & ces implacables ennemis avoient la même opinion sur l'ancien Testament. Les Arabes aimoient à retrouver leurs ancêtres dans l'Histoire des Patriarches hébreux. Ils applaudissoient à la naissance d'Ismaël & aux promesses qu'on leur avoit faites; ils révéroient la foi & les vertus d'Abraham; ils faisoient remonter sa généalogie & la leur jusqu'à la création du premier homme, & adop-

(62) Les Versions juives ou chrétiennes que nous avons de la Bible, paroissent plus modernes que le Koran; mais on peut croire qu'il y a eu des traductions antérieures; 1°. d'après l'usage perpétuel de la synagogue, qui expliquoit la leçon hébraïque par une paraphrase, en langue vulgaire du pays; 2°. d'après l'analogie des Versions arméniennes, persannes & éthyopiennes, expressément citées par les Pères du cinquième siecle, qui assurent que les écritures avoient été traduites dans toutes les Langues des Barbares. (Walton, Prolegomena ad Biblia Polyglot. p. 34 — 93 — 97); Simon (Hist. critique du vieux & du nouveau Testament, t. 1, p. 180, 181 — 282 — 286 — 293 — 305, 306, t. 4, p. 206).

tèrent avec la même crédulité les prodiges de l'écriture & les songes & les traditions des Rabins Juifs.

Naissance & éducation de Mahomet. A. D. 569—609.

L'origine plébéienne qu'on a donnée à Mahomet, est une calomnie maladroite des Chrétiens (63), qui relèvent ainsi le mérite de leurs adversaires, au lieu de l'abaisser. Sa descendance d'Ismaël étoit un privilége ou une fable de sa Nation (64). Mais si les premiers chaînons de sa

(63) *In eo conveniunt omnes, ut plebeio viliique genere ortum*, &c. (Hottinger, Hist. Orient. p. 136). Au reste, Théophane, le plus ancien des Grecs, & le père de tant de mensonges, avoue que Mahomet étoit de la race d'Ismaël; εκ μιας γενικωτατης φυλης (Chronograph. p. 277).

(64) Abulfeda (in Vit. Mohammed, c. 1, 2), & Gagnier (Vie de Mahomet, p. 25 — 97) exposent la généalogie du Prophète, telle qu'elle est reçue parmi ses Compatriotes. Si c'étoit à la Mecque, je ne voudrois pas contester son authenticité; mais à Lausanne, je me permettrai d'observer, 1°. que depuis Ismaël jusqu'à Mahomet, l'intervalle est de deux mille cinq cents ans, & que les Musulmans ne comptent que trente générations au lieu de soixante-quinze; 2°. que les modernes Bedouins ignorent leur Histoire, & ne s'embarrassent pas de leur Généalogie (Voyage de d'Arvieux, p. 100 — 103.).

généalogie avoient de l'obſcurité ou de l'incertitude, il prouvoit plusieurs générations d'une nobleſſe très-pure; il ſortoit de la Tribu de Koreish & de la famille des Haſhémites, les plus illuſtres d'entre les Arabes, Princes de la Mecque, & gardiens héréditaires de la Caaba. Abdoll Motalleb, fils de Hashem & ſon grand-père, étoit riche & généreux; dans un temps de famine, il nourrit ſes concitoyens à l'aide du commerce. La Mecque, qui avoit reçu des ſubſiſtances de la libéralité du père, fut ſauvée par le courage du fils. Le royaume d'Yemen obéiſſoit aux Princes Chrétiens de l'Abyſſinie; une inſulte que reçut Abrahah leur vaſſal, le détermina à venger l'honneur de la Croix, & une troupe d'éléphans & une armée d'Afriquains inveſtirent la ſainte Cité. On propoſa un arrangement; dès la première conférence, le grand-père de Mahomet demanda la reſtitution de ſes troupeaux. » Et pourquoi, lui dit Abrahah, n'im» plorez-vous pas plutôt ma clémence

» en faveur de votre temple que j'ai » menacé « ? » C'est, répondit l'intrépide Chef, » que les troupeaux sont à moi, » & que la Caaba appartient aux Dieux, » qui sçauront la défendre contre l'injure » & le sacrilége « Le défaut de vivres ou la valeur de la Tribu de Koreish forcèrent les Abyssins à une honteuse retraite: pour excuser la fuite, on a dit que des oiseaux rassemblés en troupes jetèrent des pierres sur la tête des Infidèles; & afin de perpétuer le souvenir de cette délivrance, on en fit une grande époque dans l'Histoire des Arabes (65).

Délivrance de la Mecque.

(65) Les premiers élémens de cette fable ou de cette histoire se trouvent dans le cent cinquième Chapitre du Koran, & Gagnier (Préface de la Vie de Mahomet, p. 18, &c.) a traduit le récit d'Abulfeda, sur lequel d'Herbelot (Bibliot. Orient. p. 12) & Pocock (Specimen, p. 64) jettent du jour. Prideaux (Vie de Mahomet) dit que c'est un mensonge de l'invention de ce Prophète; mais Sale (Koran, p. 501 — 503), devenu à moitié Musulman, attaque l'inconséquence de cet Ecrivain, qui croyoit aux miracles de l'Apollon de Delphes. Maracci (Alcoran, t. 1, part. 2, p. 14, t. 2,

Abdol Motalleb n'eut pas seulement de la gloire, il goûta le bonheur domestique; il vecut jusqu'à cent vingt ans, & il donna le jour à six filles & treize fils. Abdallah, qu'il aimoit le plus, étoit le jeune homme de l'Arabie qui avoit la plus belle figure & le plus de modestie: on dit que la première nuit de ses noces, où il devoit consommer son mariage avec la belle Amina, de la noble famille des Zahrites, deux cents vierges moururent de jalousie & de désespoir. Mahomet, ou pour être plus exact, Mohammed, le seul fils d'Abdallah & d'Amina, naquit à la Mecque quatre ans après la mort de Justinien, & deux mois après la défaite des Abyssins (66), qui auroient

---

p. 823) attribue le prodige au Diable, & observe aux Musulmans que Dieu n'auroit pas défendu les idoles de la Caaba contre les Chrétiens.

(66) Les époques les plus sûres, celles d'Abulfeda (in Vit. c 1, p. 2) d'Alexandre ou des Grecs 882, de Bocht Naser ou Nabonasser 1316, indiquent également l'année 569 pour la naissance de Mahomet. Les Bénédictins ont trouvé le vieux Calendrier arabe trop

introduit la Religion des Chrétiens dans la Caaba, s'ils avoient remporté la victoire. Il étoit encore enfant lorsqu'il perdit son père, sa mère & son aïeul; ses oncles avoient du crédit; ils étoient en grand nombre; & dans le partage de la succession, il n'eut pour son lot que cinq chameaux & une esclave éthiopienne. Abu Taleb, le plus respectable de ses oncles, le guida au dedans & au dehors, durant la paix & durant la guerre. A l'âge de vingt-cinq ans, Mahomet entra au service de Cadija, riche & noble veuve de la Mecque, qui, pour le récompenser de sa fidélité, lui donna bientôt sa main

---

obscur & trop incertain pour y ajouter fois (Art de vérifier les dates, p. 15); d'après le jour du mois ou celui de la semaine, ils établissent un nouveau calcul, & reculent la naissance de Mahomet jusqu'au 10 Novembre 570. Au reste, cette date s'accorderoit avec l'année 882 des Grecs, que donnent Elmacin (Hist. Saracen. p. 5) & Abulfeda (Dinast. p. 101, & l'errata de la Version de Pocock). On s'occupe assez mal à propos de tous ces calculs; car Mahomet, qui ne savoit pas lire, ignoroit peut-être son âge.

& sa fortune. Le contrat de mariage rappelle, selon la simplicité de ces temps, l'amour réciproque de Mahomet & de Cadija; il en parle comme de l'homme le plus accompli de la Tribu de Koreish, & l'époux assigna à sa femme un douaire de douze onces d'or & de vingt chameaux, qui fut fourni par son oncle (67). Cette alliance rendit au fils d'Abdallah l'éclat de ses ancêtres, & la judicieuse Matrone eut à se louer de ses vertus domestiques; mais parvenu à l'âge de quarante ans (68), il se donna pour un Pro-

(67) Voici le témoignage flatteur qu'Abu Taleb rendit à sa famille & à son neveu. *Laus Dei, qui nos a stirpe Abrahami & semine Ismaelis constituit, & nobis regionem sacram dedit, & nos judices hominibus statuit. Porro Mohammed filius Abdollahi nepotis mei (nepos meus) quo cum ex æquo librabitur e Koraishidis quispiam cui non præponderaturus est, bonitate & excellentiâ, & intellectû & gloria & acumine etsi opum inops fuerit (& certe opes umbra transiens sunt & depositum quod reddi debet), desiderio Chadijæ filiæ Chowailedi tenetur, & illa vicissim ipsius, quicquid autem dotis vice petieritis, ego in me suscipiam* (Pocock, Specimen, à septimâ parte libri Ebn Hamduni).

(68) L'Histoire de la Vie privée de Mahomet, depuis

phète, & prêcha la Religion du Koran.

Qualités du Prophète.

Selon la tradition de ses compatriotes, Mahomet (69) avoit une très belle figure, avantage extérieur qui n'est guère méprisé que de ceux qui ne l'ont pas. Avant de parler en public & en particulier, il disposoit en sa faveur. On applaudissoit à son maintien qui annonçoit l'autorité, à son air majestueux, à son œil perçant, à son agréable sourire, à sa longue barbe, à sa physionomie qui exprimoit tous les sentimens de l'ame, & à ses gestes qui donnoient de la force à toutes ses paroles. Dans la familiarité de sa vie privée, il ne s'écartoit jamais

sa naissance jusqu'à sa mission, se trouve dans Abulfeda (in Vit. c. 3 — 7) & dans les Ecrivains Arabes, authentiques ou supposés, que cite Hottinger (Hist. Orient. p. 204 — 211), dans Maracci (t. 1, p. 10 — 14) & dans Gagnier (Vie de Mahomet, t. 1, p. 97 — 134).

(69) Abulfeda, in Vit. c. 65, 66), Gagnier (Vie de Mahomet, t. 3, p. 279 — 289). Les traductions les plus vraisemblables sur la personne & les conversations du Prophète, viennent d'Ayesha, d'Ali & Abu Horaira (Gagnier, t. 2, p. 267. Ockley, Hist. of the Saracens, vol. 2, p. 149), qui mourut l'an de l'Hégyre 59. Abu est surnommé le Père *of a cat.*

de la politeſſe grave & cérémonieuſe de ſon pays ; ſes attentions reſpectueuſes pour les riches & les hommes puiſſans, s'anobliſſoient par ſa condeſcendance & ſon affabilité envers les Citoyens les plus pauvres de la Mecque. La franchiſe de ſes manières cachoit l'artifice de ſes ruſes ; & d'après ſa courtoiſie, chaque Arabe le regardoit comme ſon ami perſonnel, ou comme un Citoyen dont le noble cœur accordoit ſa bienveillance à tous les hommes. Il avoit une mémoire très-étendue, un eſprit facile & fait pour la ſociété, une imagination très-riche & un diſcernement net, rapide & déciſif. Ses penſées & ſes actions annonçoient le courage ; & s'il y a lieu de croire que ſes deſſeins s'étendirent à ſes ſuccès, la première idée qu'il conçut ſur ſa miſſion prophétique, porte l'empreinte d'un genre ſupérieur. Il fut élevé au ſein de la plus noble famille du pays ; il y prit l'uſage du dialecte le plus pur des Arabes ; & ſachant ſe taire à propos, la facilité

& l'abondance de ſes diſcours en avoient plus de prix. Avec tous ces dons de l'éloquence, Mahomet ne ſavoit pas lire. On ne lui avoit appris dans ſa jeuneſſe ni à lire ni à écrire(70); il n'avoit pas à rougir ni à craindre des reproches puiſque l'ignorance étoit

(70) Ceux qui croyent que Mahomet ſavoit lire & écrire, n'ont donc pas examiné les Surats ou Chapitres du Koran, 7, 29 & 96. Abulfeda (in Vit, c. 7), Gagnier (Not. ad Abulfeda, p. 15), Pocock (Specimen, p. 151), Reland (de Religione Mohammedicâ, p. 236), & Sale (Diſcours préliminaire) admettent ces textes & la tradition de la Sonna, ſans les conteſter. M. White eſt preſque le ſeul qui nie l'ignorance du Prophète, afin d'accuſer ſon impoſture. Ses raiſons ſont loin d'être ſatisfaiſantes. Deux voyages de peu de durée aux foires de Syrie, ne ſuffiſent sûrement pas pour acquérir des connoiſſances ſi rares parmi les Citoyens de la Mecque; & ce n'étoit pas à la ſignature d'un traité qui ſe fait toujours de ſang froid, que Mahomet auroit laiſſé tomber le maſque. On ne peut tirer aucune conſéquence de ce qu'on dit ſur ſa maladie & ſon délire. Avant qu'il ſongeât à ſe donner pour un Prophète, il auroit dû montrer ſouvent dans la vie privée, qu'il ſavoit lire & écrire; & ſes premiers proſélytes, les membres de ſa famille, auroient été les premiers à reconnoître & à accuſer ſon hypocriſie ſcandaleuſe. (White, Sermons, p. 203, 204. Notes, p. 36 — 38).

générale; mais des bornes étroites emprisonnoient son esprit, & il se trouvoit privé de ces fidèles miroirs qui réfléchissent pour nous les pensées des Sages & des Héros. Au reste, si le livre de la nature & celui de l'homme étoient ouverts devant lui, les Auteurs qui racontent les observations politiques & philosophiques de ses voyages (71), se sont trop livrés à leur imagination. Si on les en croit, il compara les Nations & les Religions de la terre, il découvrit la foiblesse de la monarchie de Perse & de celle de Rome, il vit avec indignation & avec pitié l'abâtardissement de son siècle, & résolut d'unir sous un même Roi & sous un

(71) Le Comte de Boulainvilliers (Vie de Mahomet, p. 202 — 228) fait voyager Mahomet, d'après l'exemple du Télémaque de Fénelon & du Cyrus de Ramsay. Son voyage à la Cour de Perse est vraisemblablement une fable, & je ne puis remonter à l'origine de ces exclamations. » Les Grecs sont pourtant des hommes « ! Presque tous les Ecrivains Arabes, Musulmans & Chrétiens parlent des deux Voyages de Syrie (Gagnier, ad Abulfed. p. 10).

même Dieu, l'invincible valeur & les anciennes vertus des Arabes. Des recherches plus exactes donnent lieu de penser que Mahomet n'avoit point vu les Cours, les armées & les temples de l'Orient ; que ses voyages se bornèrent à ce qu'il apperçut de la Syrie, en se rendant deux fois aux foires de Bostra & de Damas; qu'il n'avoit que treize ans lorsqu'il accompagna la caravane de son oncle, & qu'à une époque postérieure ses devoirs l'obligèrent de retourner chez Cadija, dès qu'il eut disposé de la pacotille que lui avoit confiée cette femme. Au milieu de ces courses précipitées & superficielles, son génie distingua peut-être des objets que ses camarades, doués d'une moindre pénétration, n'apperçurent pas; peut-être qu'il remplit son esprit de quelques germes d'idées qui fructifièrent ensuite; mais son ignorance de l'idiome syriaque dut réprimer beaucoup sa curiosité, & je ne remarque pas dans la vie & les écrits de Mahomet, que ses vues se soient jamais

étendues au delà des bornes de l'Arabie. La dévotion & le commerce amenoient toutes les années à la Mecque des Pélerins de chaque canton de cette partie solitaire du globe : une grande liberté régnoit parmi ces individus ; Mahomet put étudier l'état politique & le caractère des diverses Tribus, & la théorie & la pratique des Juifs & des Chrétiens. Il eut peut-être occasion d'acquérir des lumières dans la conversation de quelques étrangers que le goût des voyages ou le hasard conduisoient en Arabie ; & ses ennemis ont nommé un Juif, un Persan & un Moine Syrien, qu'ils accusent d'avoir travaillé à la composition du Koran (72). La conversation enrichit l'entendement, mais

(72) Je n'ai pas le temps d'examiner les fables & les conjectures sur ces étrangers, qu'accusent ou soupçonnent les Infidèles de la Mecque. (Koran, c. 16, p. 223, c. 35, p. 297, avec les remarques de Sale. Prideaux, Vie de Mahomet, p. 22 — 27, Gagnier, Not. ad Abulfed. p. 11 — 74. Maracci, t. 2, p. 400). Prideaux lui-même a observé que ces arrangemens durent être secrets, & que la scène se passa au centre de l'Arabie.

la solitude est l'école du génie, & l'uniformité d'un ouvrage annonce la main d'un seul Artiste. Mahomet se livroit à la contemplation religieuse dès sa première jeunesse: chaque année il s'éloignoit du monde & des bras de Cadija, durant le mois de Ramadan; il se retiroit au fond de la caverne de Hera, située à trois milles de la Mecque (73); il y consultoit l'esprit de fraude ou de fanatisme. *Il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet est l'Apôtre de Dieu*; telle est la foi qu'il prêcha à sa famille & à sa Nation, sous le nom d'*Islam*, & qui contient ainsi une vérité éternelle & une fable évidente.

Un seul Dieu. Les apologistes de la Religion juive ne manquent pas de répéter avec orgueil, qu'à l'époque où les fables du polythéisme trompoient les Nations savantes de l'an-

(73) Abulfeda (in Vit. c. 7, p. 15, Gagnier, t. 1, p. 135 — 135), Abulfeda (Géograph. Arab. p. 4) indique la position du Mont Hera. Au reste, Mahomet n'avoit jamais entendu parler de la caverne d'Egerie, *ubi nocturnæ Numa constituebat amicæ*, & du Mont Ida, où Minos conversoit avec Jupiter, &c.

tiquité,

tiquité, leurs ancêtres conservèrent dans la Palestine le culte du vrai Dieu. Il n'est pas aisé de concilier les qualités morales de Jehovah avec la règle des vertus *humaines*; ses qualités métaphysiques sont énoncées d'une manière très-obscure; mais chaque page du Pentateuque & des Prophètes atteste son pouvoir; l'unité de son nom est écrit sur la première table de la Loi, & aucune image visible de l'invisible essence ne souilla jamais son sanctuaire. Après la destruction du Temple de Jérusalem, la dévotion spirituelle de la synagogue épura, fixa & éclaira la foi des Hébreux proscrits; & l'autorité de Mahomet ne suffit pas pour justifier le reproche qu'il a toujours fait aux Juifs de la Mecque ou de Médine d'adorer Ezra en qualité de fils de Dieu (74). Mais les enfans d'Israël ne formoient plus un

(74) Koran, c. 9, p. 153. Al Beidawi & les autres Commentateurs cités par Sale, admettent cette accusation; je ne vois pas que les traditions obscures ou absurdes des Talmudistes puissent lui donner de la vraisemblance.

Peuple, & toutes les Religions du Monde étoient coupables, du moins aux yeux de ce Prophète, parce qu'elles donnoient des fils, des filles ou des collègues au Dieu suprême. La prééminence que les Sabiens donnoient à la première planète, dans leur hiérarchie céleste, les excusoit mal; & dans le systême des Mages, la lutte des deux principes faisoit voir l'imperfection du vainqueur. Les Chrétiens du septième siècle paroissoient être retombés dans l'idolâtrie; ils adressoient leurs vœux en public & en secret aux reliques & aux images qui remplissoient les temples de l'Orient; une foule de Martyrs, de Saints & d'Anges, objets de la vénération populaire, obscurcissoit le Trône du Tout Puissant; & les Collyridiens, Hérétiques qui parurent en Arabie, donnèrent à la Vierge Marie le nom & les honneurs d'une Déesse (75). Les mystères de

(75) Hottinger, Hist. Orient. p. 225 — 228. L'hérésie des Collyridiens fut apportée de Thrace en Arabie par des femmes, & leur nom vient du Κολλυρις, ou gâ-

la Trinité & de l'Incarnation *semblent* contredire le principe de l'unité divine. D'Après l'idée qui se présente d'abord, ils établissent trois Divinités égales, & transforment l'homme Jésus en la substance du fils de Dieu (76). L'explication des Orthodoxes ne satisfait qu'un Croyant; une curiosité & un zèle immodérés avoient déchiré le voile du sanctuaire, & chaque Sectaire de l'Orient s'empressoit de dire

---

teau qu'elles offroient à la Déesse. Cet exemple, celui de Berylle, Evêque de Bostra (Eusèbe, Hist. Ecclésiast. l. 6, c. 33), & plusieurs autres peuvent excuser ce reproche, *Arabia hæresem ferax.*

(76) Lorsque le Koran parle de trois Dieux, c. 4, p. 81, c. 5, p. 92, il est clair que Mahomet faisoit allusion à notre mystère de la Trinité; mais les Commentateurs Arabes ne voient dans les passages que le père, le fils & la Vierge Marie, Trinité hérétique que quelques Barbares soutinrent, dit-on, au Concile de Nicée (Eutych. Annal. t. 1, p. 440). Mais l'existence des *Marianites* est contestée par Beausobre, qui est toujours de bonne foi (Hist. du Manichéisme, t. 1, p. 532): & pour expliquer la méprise, il dit qu'elle vient du mot *Rouah* (le Saint-Esprit), qui est du genre féminin dans quelques idiomes de l'Orient, & qui est au figuré la mère de Jésus-Christ, dans l'Evangile des Nazaréens.

que toutes les Sectes, excepté la sienne, méritoient le reproche d'idolâtrie & de polythéisme. Le symbole de Mahomet n'offre ni équivoque ni soupçon sur cette matière. Le Prophète de la Mecque rejeta le culte des Idoles & des hommes, des étoiles & des planètes, sur ce principe raisonnable, que tout ce qui se lève doit se coucher, que tout ce qui reçoit le jour doit mourir, & que tout ce qui est corruptible doit se gâter & se dissoudre (77). Son enthousiasme dirigé par la raison, adoroit dans le Créateur de l'Univers un Etre infini & éternel, qui n'a point de forme & qui n'occupoit point d'espace; auquel on ne peut rien comparer, qui assiste à nos pensées les plus secrètes, qui existe par la nécessité de sa nature, & qui tire de lui-même toutes ses perfections morales intellectuelles.

---

(77) A l'appui de ces raisonnemens, il cite Abraham, qui dans la Chaldée s'opposa à la première introduction de l'idolâtrie (Koran, c. 6, p. 106. D'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 13).

Les disciples du Prophète adhérent avec constance à ces grandes vérités (78), & les Interprètes du Koran les expliquent avec toute la précision des Métaphysiciens. Un Philosophe Théiste pourroit signer le symbole populaire des Musulmans (79), qui contient des dogmes peut-être trop sublimes pour les facultés actuelles des hommes ; & en effet, comment leur imagination ou même leur intelligence pourroient-elles saisir une substance inconnue, lorsqu'on en sépare toutes les idées du temps & de l'espace, du mouvement & de la matière, de la sensation & de la

(78) Voyez le Koran, & sur-tout les Chapitres 2 (p. 30), 57 (p. 437) & 58 (p. 441), qui annoncent la toute-puissance du Créateur.

(79) Pocock (Specimen, p. 274 — 284 — 292), Ockley (Hist. of the Saracens, v. 2, p. 82 — 95), Reland (de Religione Mohamm. l. 1, p. 7 — 13), & Chardin (Voyages en Perse, t. 4, p. 4 — 28), traduisent les symboles les plus orthodoxes de l'Islamisme. Maracci (Alcoran, t. 1, part. 3, p. 87 — 94) fait une sotte critique de cette grande vérité, qu'on ne peut rien comparer à Dieu : cela n'est pas vrai, dit-il, puisque Dieu a fait l'homme à son image.

réflexion? La voix de Mahomet confirma ce premier principe de l'unité de Dieu qu'exigea la raison; ses prosélytes, depuis les frontières de l'Inde jusqu'à celles de Maroc, sont distingués par le nom d'*Unitaires*; & l'interdiction des images a prévenu le danger de l'idolâtrie. Les Mahométans ont adopté la doctrine des décrets éternels & de la prédestination absolue, & lorsqu'on les presse sur la difficulté d'accorder la prescience de Dieu avec la liberté de l'homme, & son mérite ou son démérite, ou de dire pourquoi une puissance infinie & une bonté infinie permettent le mal, ils s'efforcent vainement de répondre.

Mahomet, Apôtre de Dieu, & le dernier des Prophètes.

Le Dieu de la nature a gravé son nom sur tous ses Ouvrages, & empreint sa Loi dans le cœur de l'homme : les Prophètes de chaque siècle ont eu pour objet véritable ou simulé de rendre aux hommes la connoissance de l'Etre Suprême, & de rétablir la pratique de la morale. Mahomet accordoit à ses prédé-

cesseurs le crédit qu'il réclamoit pour lui-même, & il trouvoit une suite d'hommes inspirés depuis la chute de notre premier Père, jusqu'à la promulgation du Koran (80). Durant cette époque, disoit-il, cent vingt-quatre mille élus, distingués par des faveurs & des vertus, ont reçu quelques rayons de la lumière prophétique; trois cent treize Apotres ont été chargés spécialement, de tirer leurs compatriotes de l'idolâtrie & du vice; l'Esprit saint a dicté cent quatre volumes; & six Législateurs d'un éclat transcendant ont annoncé au Monde six révélations successives, où l'on varioit les cérémonies d'une immuable Religion. Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus-Christ & Mahomet sont ces six Législateurs; il les clas-

(80) Voyez Reland, de Relig. Moham. l. 1, p. 17 — 47. Sale, Discours préliminaire, p. 73 — 76. Voyage de Chardin, t. 4, p. 28 — 37, & 39 — 47, sur cette addition des Persans, » Ali est le Vicaire de Dieu «. Au reste, le nombre précis de ces Prophètes n'est pas un article de Foi.

soit de manière qu'ils s'élevoient les uns au dessus des autres, & que le dernier se trouvoit le plus respectable de tous. Il mettoit au nombre des Infidèles, quiconque haïssoit ou rejetoit l'un d'entre eux. Les écrits des Patriarches n'existoient que dans les copies apocryphes des Grecs & des Syriens (81); la conduite d'Adam ne lui avoit pas donné de droit à la reconnoissance & au respect de ses enfans; une classe inférieure des prosélytes de la synagogue observoit les sept pré-
Moïse. ceptes de Noé (82), & les Sabiens révéroient sans faire de bruit la mémoire d'Abraham dans la Chaldée, où ce

(81) Voyez sur les livres apocryphes d'Adam, Fabricius, Codex Pseudepigraphus V. T. p. 27—29; sur ceux de Seth, p. 154 — 157; sur ceux d'Enoch, p. 160 — 219. Mais le livre d'Enoch est consacré à quelques égards par la citation de l'Apôtre St. Jude, & Syncelle & Scaliger alléguoient un long fragment d'une Légende.

(82) Les sept préceptes de Noé sont expliqués par Marsham. (Canon Chronicus, p. 154 — 180), qui adopte en cette occasion le savoir ou la crédulité de Selden.

Patriarche avoit reçu le jour. Mahomet ajoûtoit que des myriades de Prophètes inspirés par Dieu, Moïse & Jésus-Christ seuls avoient vécu & régné, & que tout ce qui restoit des écrits inspirés, se trouvoit dans les livres de l'ancien & du nouveau Testament. Le Korah (83) a consacré & embelli l'Histoire miraculeuse de Moïse, & les Juifs captifs peuvent se livrer en secret au plaisir de voir leurs dogmes adoptés par les Nations, dont ils tournent en ridicule les symboles de Foi plus récens. Le Prophète des Musulmans montre beaucoup de respect pour l'Auteur du Christianisme (84). » Jésus-Christ, » fils de Marie, dit-il, est vraiment » l'Apôtre de Dieu, & sa parole; il » mérite des honneurs en ce Monde & Jésus.

(83) D'Herbelot a inséré aux articles *Adam*, *Noé*, *Abraham*, *Moïse*, &c. les Légendes inventées par l'imagination des Musulmans, qui ont construit leur édifice sur les fondemens de l'Ecriture & du Talmud.

(84) Koran, c. 7, p. 128, &c. c. 10, p. 173, &c. d'Herbelot, p. 647, &c.

» dans l'autre ; c'est un de ceux qui ap-
» prochent le plus de la Divinité (85) «.
Il accumule sur sa tête les merveilles des Evangiles véritables & des Evangiles apocryphes (86), & l'Eglise latine n'a pas dédaigné d'emprunter du Koran l'immaculée Conception de la Vierge Marie (87). Il observe toutefois que Jésus n'étoit

---

(85) Koran, c. 3, p. 40, c. 4, p. 80., d'Herbelot, p. 390, &c.

(86) Voyez l'Evangile de St. Thomas, ou de l'Enfance, dans le Codex Apocryphus N. T. de Fabricius, qui recueille les différens témoignages sur cet écrit (p. 128 — 158). Il a été publié en grec par Cotelier, & en arabe par Sike, qui croit que la copie que nous en avons est postérieure à Mahomet ; au reste, ses citations s'accordent avec l'original sur le discours de Jésus-Christ au berceau, sur les oiseaux d'argile doués de la vie, &c. (*Sike*, c. 1, p. 168, 169, c. 36, p. 198, 199, c. 46, p. 206, *Cotelier*, c. 2, p. 160, 161).

(87) L'immaculée Conception de la Vierge Marie se trouve indiquée d'une manière obscure dans le Koran (c. 3, p. 39), & expliquée plus clairement par la tradition des Sonnites (Sale, note, & Maracci, t. 2, p. 112). St. Bernard réprouva au douzième siècle l'immaculée Conception, comme une nouveauté présomptueuse (Fra Paolo, Istoria del Concilio di Trento, l. 2.).

qu'un mortel, & qu'au jour du Jugement ſon témoignage déterminera l'arrêt des Juifs qui ne veulent point le reconnoître pour un Prophète, & des Chrétiens qui l'adorent comme le fils de Dieu. La méchanceté de ſes ennemis ſouilla ſa réputation, & conſpira contre ſes jours; mais il n'y eut de criminelle que leur intention : on ſubſtitua un fantôme ou un coupable ſur la croix, & le Saint monta au ſeptième Ciel (88). L'Evangile fut le chemin de la vérité & du ſalut durant ſix ſiècles; mais les Chrétiens oublièrent peu à peu les Loix & l'exem-

(88) Voyez le Koran, c. 3, v. 53, & c. 4, v. 156, de l'édition de Maracci. *Deus eſt præſtantiſſimus doloſe agentium* (éloge biſarre).... *nec crucifixerunt eum, ſed objecta eſt eis ſimilitudo :* expreſſion qui peut convenir au ſyſtême des Docètes; mais les Commentateurs croient (Maracci, t. 2, p. 113 — 115 — 173, Sale, p. 42, 43 — 79) qu'un autre homme, ami ou ennemi, fut crucifié à la place de Jéſus-Chriſt. C'eſt une fable qu'ils avoient lue dans l'Evangile de St. Barnabé, & qui a été publiée, dès le temps de St. Irénée, par quelques Ebionites (Beauſobre, Hiſt. du Manichéiſme, t. 2, p. 25, Mosheim, de Reb. Chriſtian. p. 353).

ple de leur Fondateur ; & Mahomet apprit des Gnostiques à accuser l'église, ainsi que la synagogue, d'avoir corrompu le texte sacré (89). Moïse & Jésus-Christ se réjouirent lorsqu'on leur révéla qu'après leur mort on verroit un Prophète plus illustre qu'eux. La promesse du *Paracket* ou de l'Esprit saint que fait l'Evangile, s'est trouvée accomplie dans le nom & le personne de Mahomet (90),

(89) On fait valoir cette accusation d'une manière assez obscure dans le Koran (c. 3, p. 45), mais ni Mahomet ni ses Sectaires n'étoient assez versés dans les Langues ou dans l'art de la critique, pour donner à leurs soupçons quelque poids ou quelque apparence de vérité. Au reste, les Ariens & les Nestoriens ont pu raconter quelques histoires sur ce point, & ce Prophète a pu entendre les assertions audacieuses des Manichéens. Voyez Beausobre, (t. 1, p. 291 — 305).

(90) Entre les prophéties de l'ancien & du nouveau Testament, dont la fraude & l'ignorance des Musulmans ont perverti le sens, j'observerai qu'ils appliquent à leur Prophète la promesse du *Paracket* ou du Confortateur, que les Montanistes & les Manichéens s'étoient déjà appropriée (Beausobre, Hist. Critique du Manichéisme, t. 1, p. 263, &c.) ; & en faisant du mot περικλυτος, celui de παρακλητος, ce qui est aisé, ils tirent de

le plus grand & le dernier des Apôtres de Dieu.

Le rapport des pensées & du langage est nécessaire à la communication des idées ; le discours d'un Philosophe ne feroit aucun effet sur l'oreille d'un Paysan ; mais qu'il y a peu de distance entre leur esprit, si on la compare à celle qu'offrent une intelligence finie & une intelligence infinie, la parole de Dieu exprimée par les paroles ou les écrits d'un mortel ! L'inspiration des Prophètes Hébreux, des Apôtres & des Evangilistes de Jésus-Christ, peut n'être pas incompatible avec l'exercice de leur raison & de leur mémoire, & le style & la composition des livres de l'ancien & du nouveau Testament, marque bien la diversité de leur génie. Mahomet joua le rôle plus modeste en apparence, mais en effet plus sublime de simple Editeur (1) : d'après ses paroles, ou celles de ses disciples, Le Koran.

belles conséquences du nom de Mahomet (Maracci, t. 1, part. 1, p. 15—28).

la substance du Koran (91) est incréée & éternelle; elle existe dans l'essence de la Divinité, & elle a été inscrite avec une plume de lumière, sur la table de ses éternels Décrets; l'Ange Gabriel, qui sous la Religion judaïque avoit été chargé des missions les plus importantes, lui apporta dans un volume orné de soie & de pierreries, une copie en papier de cet Ouvrage immortel; & ce fidèle Messager lui en révéla successivement les chapitres & les versets. Mahomet ne promulgua pas le Koran tout à la fois; on le laissa le maître d'en annoncer les divers lambeaux, selon sa volonté; il donna chacune des révélations selon les besoins de ses passions ou de ses vues politiques; & afin d'échapper au reproche de contradiction, il établit pour maxime, que chacun des textes se trouvoit abrogé ou modifié par un passage postérieur. Les disci-

(91) Voyez sur le Koran, d'Herbelot, p. 85 — 88 (Maracci, t. 1, in Vit. Mohammed, p. 32 — 45), Sale, Discours préliminaire, p. 56 — 70.

ples de Mahomet écrivirent avec ſoin ſur des ſeuilles de palmiers, ou des omoplates de mouton, les paroles de Dieu & celles de l'Apôtre, & ſes diverſes pages furent jetées ſans ordre & ſans liaiſon dans un coffre dont le Prophète confia la garde à une de ſes femmes. Deux ans après ſa mort, Abubeker, ſon ami & ſon ſucceſſeur, les recueillit & les publia; le Caliphe Othman revit l'Ouvrage la trentième année de l'Hégyre: on dit que par un privilége miraculeux, les diverſes éditions du Koran offrent toutes un texte uniforme & incorruptible. Le Prophète, entraîné par le fanatiſme & l'orgueil, veut qu'on juge de la vérité de ſa miſſion par le mérite de ſon livre; il défie hardiment les hommes & les Anges d'imiter la beauté d'une ſeule de ſes pages, & il oſe aſſurer que Dieu ſeul a pu dicter cet écrit (92). Cet ar-

(92) Koran, c. 17, v. 89. Sale, p. 235, 236, Ma-

gument fait beaucoup d'impression sur un dévot Arabe dont l'esprit est asservi par la crédulité & l'enthousiasme, qui laisse séduire son oreille par le charme des sons, & qui, dans son ignorance, ne peut comparer les productions de l'esprit humain (93). L'Infidèle Européen ne trouvera pas dans les Versions l'harmonie & la richesse du style de l'original. Il s'impatientera à la lecture de cette rapsodie qui accumule la fable, les préceptes & les déclamations, qui inspire rarement un sentiment ou une idée, qui se traîne quelquefois dans la poussière, & qui d'autrefois se perd dans les nues. Les attributs de Dieu exaltent l'imagination du Missionnaire Arabe, mais ses accens les plus élevés sont bien au dessous de la simplicité sublime du livre de Job,

(93) Une Secte d'Arabes croyoit que la plume d'un mortel pouvoit égaler ou surpâsser le Koran (Pocock, Specimen, p 221, &c.); & Maracci tourne en ridicule l'affectation de rimes qui se trouve dans les passages les plus applaudis (t. 1, part. 2, p. 69 — 75); le polémique est trop difficiles pour le Traducteur.

écrit

écrit dans le même pays & dans la même langue, à une époque très-ancienne (94). Si la composition du Koran excède les facultés de l'homme, à quelle intelligence supérieure faut-il attribuer l'Iliade du père de la Poésie grecque, & les Philippiques de Démosthènes? Dans toutes les Religions, la vie du Fondateur supplée au silence de ses révélations écrites: les paroles de Mahomet passoient pour des leçons de vérité, & ses actions pour des exemples de vertu: ses femmes & ses compagnons gardèrent le souvenir de ce qu'il avoit dit & de ce qu'il avoit fait dans sa vie publique & sa vie privée.

(94) *Colloquia* (réels ou fabuleux) *in media Arabia atque ab Arabibus habita* (Lowth, de Poesi Hebræorum Prælect. 32, 33, 34, avec Michaëlis, son Editeur Allemand, Epimetron IV). Michaelis (p. 671, 673) a découvert plusieurs images qui viennent de l'Egypte, tels que l'éphantiasis, le papyrus, le Nile, le crocodile, &c. On a dit d'une manière assez équivoque que le livre de Job étoit écrit en Langue *Arabico-Hebræa*. La similitude de Dialectes sœurs étoit beaucoup plus sensible à leur origine qu'à l'époque de leur âge mûr. (Michaelis, p. 682, Schutens, in Præfat. Job).

Deux siècles après, le Sonna ou la Loi orale fut fixée & consacrée par le travail de Al Bochari, qui sépara sept mille deux cent soixante-quinze traditions véritables, d'une masse de neuf mille plus incertaines ou moins authentiques. Chaque jour ce pieux Auteur alloit prier dans le temple de la Mecque. Il y faisoit ses ablutions avec les eaux du Zemzem; il déposa successivement ses pages sur la chaire & le tombeau de l'Apôtre; & les quatre Sectes orthodoxes des Sonnites ont approuvé l'Ouvrage (95).

Miracles. Des prodiges éclatans avoient confirmé la mission de Moïse & de Jésus, & les habitans de la Mecque & de Médine invitèrent plusieurs fois Mahomet à donner la même preuve de la sienne; à faire descendre du Ciel l'Ange & le volume qu'il disoit avoir reçu; à créer un jardin au milieu du désert, ou à consumer

(95) Al Bochari mourut A. H. 224. Voyez d'Herbelot, p. 208 — 416 — 827. Gagnier, not. ad Abulfed. c. 19, p. 33.

par un incendie la cité incrédule. Lorsque les Koreishites le pressent ainsi, il s'enveloppa du pathos des Missionnaires & des Prophètes; il en appelle à la sagesse divine que sa doctrine renferme en elle-même, & il se couvre du bouclier de la Providence, laquelle refuse ces signes & ces merveilles, qui diminuent le mérite de la Foi, & aggravent les crimes des Infidèles. Mais le ton modeste ou irrité de ses réponses montre sa foiblesse & son embarras, & ces passages fâcheux ne laissent aucun doute sur l'intégrité du Koran (96). Ses Sectaires parlent de ses miracles avec plus d'assurance que lui; & leur confiance & leur crédulité augmentent à mesure qu'ils s'éloignent

(96) Voyez sur-tout les chapitres 2, 6, 12, 13, 17, du Koran. Prideaux (Vie de Mahomet, p. 18, 19), a confondu l'imposteur. Maracci, qui déploie un appareil plus savant, a fait voir que les passages du Koran qui nient les miracles de Mahomet, sont clairs & positifs (Alcoran, t. 1, part. 2, p. 7—12), & que ceux qui semblent les alléguer sont ambigus & insuffisans (p. 12—22).

de l'époque & du lieu de ses exploits. Ils croient ou ils assurent que les arbres allèrent à sa rencontre ; qu'il fut salué par les pierres ; que l'eau jaillissoit de ses doigts ; qu'il procuroit des subsistances, guérissoit les malades d'une manière miraculeuse, & ressuscitoit les morts ; qu'une solive poussa des gémissemens devant lui ; qu'un chameau lui adressa des plaintes ; qu'une épaule de mouton l'informa qu'elle étoit empoisonnée ; & que la nature vivante & la nature morte se trouvoient également soumises à l'Apôtre de Dieu (97). Il décrit sérieusement un voyage qu'il avoit rêvé pendant la nuit. Un animal mystérieux, le borak, le porta du temple de la Mecque à celui de Jérusalem ; il parcourut successivement les sept cieux,

(97) Voyez le Specimen Hist. Arabum, le texte d'Abulpharage, p. 17, les notes de Pocock, p. 187 — 190, d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 76, 77, les Voyages de Chardin, t. 4, p. 200 — 203. Maracci (Alcoran, t. 1, p. 22 — 64) a recueilli & réfuté les miracles & les prophéties de Mahomet, lesquels, selon quelques Ecrivains, montent à trois mille.

avec l'Ange Gabriel qui l'accompagnoit; & lorsqu'il arriva dans les demeures respectives des Patriarches, des Prophètes & des Anges, il y reçut leurs salutations. Il eut seul la permission de s'avancer au delà du septième ciel; il passa le voile de l'unité; il se trouva à deux portées de trait du trône de Dieu, & il éprouva un froid qui se fit sentir jusqu'au cœur, lorsqu'il fut frappé à l'épaule par la main du Très-Haut. Après cette imposante & familière entrevue, il redescendit à Jérusalem, il remonta le borak, il revint à la Mecque, & n'employa que la dixième partie d'une nuit à faire un voyage qui exigeroit plusieurs millie rs d'anées (98).

---

(98) Abulfeda (in Vit. Mohammed. c. 19, p. 33.) raconte fort en détail ce voyage nocturne qu'il traite de vision. Prideaux, qui en parle également (p. 31 — 40), aggrave les absurdités; & Gagnier (t. 1, p. 252 — 343) dèclare, d'après le Fanatique Al' Jannabi, que nier ce voyage c'est ne pas croire à l'Alcoran. Au reste, le Koran ne nomme sur ce point ni le Ciel, ni Jérusalem, ni la Mecque: il ne dit que ces mots mystérieux « *Laus illi qui transtulit servum suum ab oratorio Haram ad ora-*

Selon une autre Légende, il confondit au milieu d'une assemblée nationale les Koreishites qui lui adressoient un défi malicieux. Ses irrésistibles paroles coupèrent en deux l'orbe de la lune ; la planète obéissante s'éloigna de sa route, elle fit ses révolutions autour de la Caaba, & après avoir salué Mahomet en Langue arabe, elle resserra tout à coup ses dimensions, entra par le col de sa chemise, & sortit par sa manche (99). Ces contes

---

torium remotissimum (Koran, c. 17, v. 1, in Maracci, t. 2, p. 407 ; car Sale se permet plus de licence dans sa Version). Base bien légère pour la structure aérienne de la tradition.

(99) Mahomet avoit dit dans le style prophétique, qui emploie le présent ou le passé au lieu du futur : *Appropinquavit hora & scissa est luna*, c. 54, v. 1, dans Maracci, t. 2, p. 688. On a pris cette figure de réthorique pour un fait qu'on dit attesté par des témoins oculaires les plus dignes de foi (Maracci, t. 2, p. 690). Les Persans célèbrent toujours la fête de cet événement (Chardin, t. 4, p. 201); & Gagnier (Vie de Mahomet, t. 1, p. 183 — 234) raconte d'une manière ennuyeuse cette Légende, sur la foi, à ce qu'il semble, du crédule Al Jannabi. Au reste, un Docteur Musulman a attaqué le principal témoin (apud Pocock, Specimen, p. 187). Les meilleurs Interprètes expliquent le passage du Koran,

merveilleux amusent le vulgaire, mais les plus graves d'entre les Docteurs Musulmans imitent la modestie de leur maître, & laissent une sorte de liberté de croyance ou d'interprétation (100). Ils pourroient répondre qu'en prêchant la Religion, il n'étoit pas nécessaire de violer l'harmonie de la nature; qu'une croyance sans mystères n'a pas besoin de miracles, & que le glaive de Mahomet n'étoit pas moins puissant que la verge de Moïse.

Préceptes de Mahomet, prières, jeûnes & aumônes.

Des superstitions sans nombre accablent & troublent le Polythéisme; mille rites venus d'Egypte se trouvoient entrelacés avec la substance de la Loi mosaïque; & l'esprit de l'Evangile étoit presque étouffé sous un vain appareil. Le

de la manière la plus simple. (Al Beidawi, apud Hottinger, Hist. Orient. l. 2, p. 302), & Abulfeda garde le silence qui convenoit à un Prince & à un Philosophe.

(100) Abulpharage, in Specimen Hist. Arab. p. 17; & les autorités les plus pures citées dans les notes de Pocock, p. 190—194, justifient son scepticisme.

préjugé, la politique ou le patriotisme déterminèrent le Prophète de la Mecque à consacrer les cérémonies des Arabes, & l'usage de visiter la sainte pierre de la Caaba. Mais ses préceptes inspirent une piété plus sainte & plus raisonnable; la prière, le jeûne & l'aumône sont au nombre des devoirs religieux du Musulman; il a lieu d'espérer que dans sa route vers Dieu, la prière le portera à la moitié du chemin, que le jeûne le conduira à la porte du palais du Très-Haut, & que les aumônes l'y feront entrer (191). I. D'après la tradition

(101) Maracci (Prodrome, part. 4, p. 9 — 24), Reland (dans son excellent Traité de Religion. Mohammedicâ, Utrecht 1717, p. 57 — 123), & Chardin (Voyage en Perse, t. 4, p. 47 — 195) donnent, d'après les Théologiens Persans & Arabes, un détail très-authentique de ces préceptes sur le pélerinage, la prière, le jeûne, les aumônes & les ablutions. Maracci est un accusateur partial; mais le Joailler Chardin avoit le coup-d'œil d'un Philosophe; & Reland, Savant judicieux, avoit parcouru l'Orient sans sortir d'Utrecht. Tournefort raconte dans la quatorzième lettre (Voyage du Levant, t. 2, p. 325 — 360 in-8°.) ce qu'il avoit apperçu dans le Religion des Turcs.

du voyage nocturne, l'Apôtre, dans sa conférence avec Dieu, eut ordre d'imposer à ses disciples l'obligation de faire cinquante prières par jour. Moïse lui ayant conseillé de demander qu'on adoucît cet insupportable fardeau, le nombre fut peu à peu réduit à cinq, sans que les affaires, les plaisirs, les temps ou les lieux pussent en dispenser. Les Fidèles prièrent donc à la pointe du jour, à midi, l'après-dîner, le soir & à la première veille de la nuit; & quoique la ferveur religieuse ait bien diminué, la parfaite humilité & l'attention des Turcs & des Persans, durant leurs prières, édifient encore nos Voyageurs. La propreté est une introduction à la prière; les Arabes se lavoient souvent les mains, le visage & le corps, depuis l'époque la plus reculée; le Koran ordonne ces ablutions d'une manière expresse, & lorsqu'on manque d'eau, il permet de se servir de sable. La coutume & les décisions des Docteurs déterminent les

paroles & les attitudes, si on doit se tenir assis, debout, ou la face prosternée contre terre; mais de courtes & ferventes éjaculations forment la prière; une ennuyeuse léthargie ne fixe pas la manière de la dévotion, & chaque Musulman est revêtu, en ce qui a rapport à lui, du caractère sacerdotal. Parmi les Théistes, qui rejettent les images, on a cru devoir arrêter les écarts de l'imagination, en dirigeant l'œil & la pensée vers un *Kebla* ou un point visible de l'horizon. Le Prophète fut d'abord tenté de choisir Jérusalem, & de satisfaire ainsi les Juifs; mais une prévention bien naturelle l'entraîna bientôt, & cinq fois le jour les yeux des Musulmans, établis à Astracan, à Fez & à Delly, se tournent avec dévotion vers le saint temple de la Mecque. Au reste, tous les lieux conviennent au service de Dieu; les Mahométans font leurs prières dans leur maison ou dans la rue. Pour les distinguer des Juifs & des Chrétiens, leur Législateur a con-

ſacré au culte public le Vendredi de chaque ſemaine : le Peuple ſe raſſemble dans la Moſquée ; un vieillard monte en chaire ; il fait la prière, & enſuite un ſermon. Mais la Religion muſulmane n'a ni Prêtres ni ſacrifice ; & l'eſprit de fanatiſme, qui n'a rien perdu de ſa liberté, regarde avec mépris les Miniſtres & les eſclaves de la ſuperſtition. II. Les privations volontaires (102) des dévots étoient odieuſes à un Prophète qui blâme ſes diſciples d'avoir fait le vœu de s'abſtenir de viande, de femmes & de sommeil ; il déclara qu'il ne ſouffriroit point de Moines dans ſa Religion (103). Mais

(102) Mahomet (Koran de Sale, c. 9, p. 153) reproche aux Chrétiens de ſe ſoumettre aux Prêtres & aux Moines, & d'avoir ainſi d'autres maîtres que Dieu. Maracci (Prodomus, part. 3, p. 69, 70) excuſe ces inſtitutions, ſur-tout celle du Pape ; & il cite d'après le Koran lui-même, le cas d'Eblis ou de Satan qui fut précipité du Ciel pour avoir refuſé d'adorer Adam.

(103) Koran, c. 5, p. 94, & la note de Sale, qui cite ſur ce point Jallaloddin & Al Beidawi. D'Herbelot déclare que Mahomet condamna *la vie religieuſe*, & que les premiers eſſaims de Fakirs, de Derviches, &c. ne ſe mon-

il institua un jeûne de trente jours par années ; il recommanda soigneusement de l'observer, comme une chose qui purifie l'ame & maîtrise le corps, comme un exercice d'obéissance à la volonté de Dieu & à celle de son Apôtre. Pendant le mois de Ramadan, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, le Musulman s'abstient de boire & de manger ; il se prive des femmes, des bains & des parfums ; il renonce à tous les plaisirs qui peuvent satisfaire ses sens. D'après des révolutions de l'année lunaire, le Ramadan tombe tour à tour au milieu des froids de l'hiver & des chaleurs de l'été, & pour accorder à sa soif une goutte d'eau, il faut attendre la fin d'une journée brûlante. Mahomet est le seul qui ait fait une Loi positive & générale (104) de l'interdiction du vin, par-

---

trèrent qu'après l'année trois cents de l'Hégire (Bibliot. Orient. p. 292—718).

(104) Voyez une double défense sur ce point (Koran, c. 2, p. 25, c. 5, p. 94) ; l'une dans le style d'un

ticulière à quelques classes de Prêtres ou d'Hermites ; & à sa voix une portion considérable du globe a abjuré l'usage de cette liqueur salutaire mais dangereuse. Sans doute le libertin ne se soumet pas à ces fâcheuses privations ; l'hypocrite les élude : mais on ne peut accuser le Législateur qui a fait ces réglemens, de séduire ses prosélytes par l'appas des plaisirs sensuels. III. La charité des Musulmans va jusqu'aux animaux ; & le Koran recommande plusieurs fois, non pas comme une œuvre seulement méritoire, mais comme un devoir rigoureux & indispensable, de secourir les pauvres & les malheureux. Mahomet est peut-être le seul Législateur qui ait fixé la mesure précise de la charité : elle semble varier avec le degré ou la nature de la propriété, c'est-à-dire, selon que

Législateur, & l'autre dans celui d'un Fanatique. Prideaux (Vie de Mahomet, p. 62 — 64), & Sale (Discours préliminaire, p. 124) recherchent les motifs publics & les motifs privés de Mahomet.

les biens sont en argent, en grains ou en bétail, en fruits ou en productions des arts; mais pour accomplir la Loi, le Musulman doit donner le *dixième* de ses revenus; & s'il a à se reprocher des fraudes ou des extorsions, il doit restituer, & alors il est obligé de donner le *cinquième* (105). La charité établit ainsi la justice. Un Prophète peut révéler les secrets du Ciel & ceux de l'avenir; mais dans ses maximes morales, il ne peut que répéter les sentimens du cœur de l'homme.

Résurrection. Des récompenses & des punitions appuient les deux dogmes, & les quatre

(105) La jalousie de Maracci (Prodromus, part. 4, p. 33) le porte à faire l'énumération des aumônes plus libérales encore des Catholiques de Rome. Il dit que quinze grands hôpitaux reçoivent des milliers de malades & de Pélerins; qu'on y dote annuellement quinze cents filles; qu'il y a cinquante-six écoles de charité pour les deux sèxes, & que cent-vingt confréries soulagent les besoins de leurs membres, &c. Les charités de Londres sont encore plus étendues; mais j'ai pensé qu'il falloit les attribuer à l'humanité plutôt qu'à la Religion du Peuple anglais.

devoirs pratiques de l'Islamisme ; le Musulman est tout occupé de l'issue du Jugement dernier ; & si le Prophète indique obscurément les signes qui, au ciel & sur la terre, précéderont la dissolution universelle, où tous les êtres animés perndront la vie, & où l'ordre de la création rentrera dans son premier chaos, il n'a pas osé déterminer l'époque de cette imposante catastrophe. Au son de la trompette on verra paroître de nouveaux Mondes, les Anges, les Génies & les hommes sortiront des tombeaux, & les ames humaines se trouveront réunies à leurs corps. Les Egyptiens semblent avoir adopté les premiers la doctrine de la résurrection (106) ; ils embaumèrent leurs mómies ; ils élevè-

(106) Voyez Hérodote (l. 2, c. 23) & Sir John Marsham, notre savant compatriote (Canon. Chronicus, p. 46). Le Αδης du même Ecrivain (p. 254 — 274) est une esquisse laborieuse des régions infernales, telles qu'on les trouvoit dans les Descriptions imaginaires des Egyptiens & des Grecs, des Poëtes & des Philosophes de l'antiquité.

rent leurs pyramides, afin de conserver l'ancienne demeure de l'ame durant une période de trois mille ans. Mais ils ne formèrent qu'un vain projet; & c'est avec des vues plus philosophiques que Mahomet compte sur la toute-puissance du Créateur, ranimant d'une parole l'argille, & rassemblant d'innombrables atomes qui ne conservent plus leur forme ou leur substance (107). Il n'est pas aisé de dire ce que devient l'ame pendant cet intervalle; & ceux qui sont le plus convaincus de sa spiritualité, sont bien embarrassés lorsqu'il s'agit d'expliquer comment elle peut penser ou agir sans avoir les organes de nos sens.

L'Enfer & le Paradis.

Le Jugement dernier suivra la réunion du corps & de l'ame; & Mahomet, en copiant le tableau des Mages, a peint d'une manière trop fidèle les formes & les

(107) Le Koran (c. 2, p. 259, &c.); de Sale (p. 32; & Maracci, p. 97) rapportent un miracle ingénieux qui satisfit la curiosité d'Abraham, & qui affermit sa croyance.

les lentes & successives opérations d'un tribunal de ce Monde. Ses adversaires intolérans lui reprochent d'avoir étendu jusqu'à eux-mêmes l'espoir du salut, d'avoir soutenu l'hérésie la plus criminelle, en disant que tout homme qui croit en Dieu & fait de bonnes œuvres, peut compter sur une sentence favorable au dernier jour. Une indifférence si raisonnable convenoit mal à un fanatique, & il n'y a pas lieu de penser qu'un Envoyé du Ciel ait ainsi diminué le prix & la nécessité de sa révélation. Selon le Koran (108), la Foi en Dieu est inséparable de la Foi en Mahomet; il n'est de bonnes œuvres que celles qu'il a ordonnées, & ces deux points comprennent l'Islamisme, auquel on invite également toutes les Nations

(108) Reland, toujours guidé par la bonne foi, a démontré que Mahomet réprouva tous les Incrédules (De Relig. Mohamm. p. 128 — 142), qu'il n'y aura jamais de salut pour les Diables (p. 196 — 199), que le Paradis n'offrira pas *seulement* des plaisirs sensuels (p. 199 — 205), que l'ame des femmes est immortelle (p. 205 — 209).

& toutes les Sectes. Pour excuser leur aveuglement spirituel, elles allégueront en vain leur ignorance & leurs vertus; elles seront punies par des tourmens éternels; & les larmes que versa Mahomet sur la tombe de sa mère, pour laquelle on lui défendit de prier, offrent un contraste frappant de fanatisme & d'humanité (109). La réprobation des Infidèles est générale; le degré d'évidence qu'ils auront rejété, & la gravité des erreurs qu'ils auront adoptées, détermineront le degré de leur crime & celui de leur châtiment. Les demeures éternelles des Chrétiens, des Juifs, des Sabiens & des Mages se trouvent dans l'abyme les unes au-dessous des autres, & le dernier Enfer est destiné aux Mécréans hypocri-

---

(109) Al Beidawi, apud Sale, Koran, c. 9, p. 164. Le refus de prier pour un parent incrédule est justifié, selon Mahomet, par les devoirs d'un Prophète & l'exemple d'Abraham, qui réprouva son père & le déclara ennemi de Dieu. Cependant Abraham (ajoute-t-il, c. 9, v. 116, Maracci, t. 2, p. 317), *fuit sanè pius, mitis.*

tes qui ont pris le masque de la Religion. Si la plus grande partie des hommes doit être réprouvée à cause de ses opinions, la vraie croyance sera seule jugée d'après ses œuvres. Une balance réelle ou allégorique pesera avec soin le bien & le mal de chaque Musulman, & il y aura alors une singulière compensation pour la satisfaction des injures : l'agresseur fera passer un équivalent de ses bonnes actions en faveur de l'offensé, & s'il est dénué de cette espèce de propriété morale, une partie proportionnelle des démérites de l'offensé viendra accroître la masse de ses péchés. L'arrêt sera prononcé selon que le bassin des délits ou celui des vertus l'emportera, & alors tous les êtres humains, sans distinction, traverseront le pont dangereux de l'abyme ; mais les Saints, c'est-à-dire ceux qui auront marché sur les traces de Mahomet, feront leur entrée triomphale dans le Paradis, tandis que les coupables seront précipités dans le premier & le moins

affreux des ſept Enfers. Le temps de l'expiation variera de neuf ſiècles à ſept mille ans; mais le Prophète a déclaré habilement que la Foi de *tous* ſes diſciples (quels que ſoient leurs péchés), & ſon interceſſion en leur faveur les ſauveront de la damnation éternelle. Il ne faut pas s'étonner que la ſuperſtition produiſe plus d'effet ſur la crainte dont l'homme eſt ſuſceptible, puiſque l'imagination peint avec plus d'énergie la misère que le bonheur de la vie future. Deux élémens très-ſimples, l'obſcurité & le feu nous donnent l'idée d'une peine que l'éternité peut aggraver à un point infini. L'éternité produit un effet contraire, lorſqu'il s'agit de la durée du plaiſir; & nos jouiſſances ne viennent trop ſouvent que de l'exemption de la douleur, ou de la comparaiſon de notre état avec une ſituation plus malheureuſe. Il eſt aſſez naturel qu'un Prophète Arabe décrive avec raviſſement les bocages, les fontaines & les rivières du Paradis; mais au lieu de donner aux Bien-

heureux le noble goût de l'harmonie & de la ſcience, il promet des perles & des diamans, des robes de ſoie, des palais de marbre, de la vaiſſelle d'or, des vins exquis, des friandiſes recherchées, une ſuite nombreuſe, & tout cet appareil de luxe & de ſenſualité qui devient inſipide, même durant la courte période de notre vie mortelle. Le dernier des Croyans aura pour ſon uſage ſoixante-douze Houris, c'eſt-à-dire ſoixante-douze filles; Mahomet a ſoin de leur donner des yeux noirs, une beauté éclatante, toute la fraîcheur de la jeuneſſe, & une ſenſibilité exquiſe; il a l'adreſſe d'ajouter que l'inſtant du plaiſir ſe prolongera durant des milliers d'années, & que pour rendre les Bienheureux dignes de leur félicité, ils auront cent fois plus de force qu'ils n'en avoient pendant leur vie. Malgré le préjugé contraire, il ouvre aux deux ſexes les portes du Ciel, mais il n'a pas voulu s'expliquer ſur les hommes qu'y trouveroient les femmes, dans la crainte d'alar-

mer la jalousie des époux, ou de troubler leur bonheur en leur faisant imaginer que leur mariage sera peut-être éternel. Ce tableau d'un Paradis sensuel a excité l'indignation & peut-être l'envie des Moines; l'impure Religion de Mahomet est l'objet de leur déclamation, & ceux de ses Apologistes qui ont de la pudeur, sont réduits à dire que toutes ces jouissances sont des figures & des allégories; mais les Docteurs les plus habiles & les plus conséquens, adoptent sans rougir l'interprétation littérale du Koran : la résurrection du corps seroit en effet inutile, si on ne lui rendoit pas l'exercice de ses facultés les plus précieuses, & la réunion des plaisirs des sens & des plaisirs intellectuels est nécessaire pour achever le bonheur de l'homme, qui est composé de deux substances. Au reste, les joies du Paradis de Mahomet ne se borneront pas aux plaisirs du luxe & à la satisfaction des appétits sensuels; le Prophète a déclaré d'une manière expresse que les Saints &

les Martyrs admis à la béatitude de la vision divine, oublieront & dédaigneront toutes les espèces de bonheur d'un degré inférieur (110).

La première & la plus difficile des conversions de Mahomet (111), fut celle

Mahomet prêche à la Mecque, A. D. 609.

(110) Voyez sur le jour du Jugement, sur l'Enfer, le Paradis, &c. le Koran (c. 2, v. 25, c. 56 — 78, &c.), avec la réfutation virulente, mais remplie de savoir, de Maracci (dans ses notes & dans le Prodromus, part. 4, p. 78 — 120 — 122, &c.); d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 368 — 375; Reland (p. 47 — 61), & Sale, p. 76 — 103). Les idées des Mages sont exposées d'une manière obscure & incertaine par le Docteur Hyde, leur Apologiste (Hist. Religionis Persarum, c. 33, p. 402 — 412, Oxon. 1760). Bayle a prouvé dans l'article *Mahomet*, que l'esprit & la Philosophie suppléent bien mal au défaut de connoissances précises.

(111) Avant de tracer l'histoire des opérations de Mahomet, je vais indiquer les Auteurs ou les monumens que j'ai suivis. Les Versions latines, françaises & anglaises du Koran sont précédées de Discours préliminaires, & les trois Traducteurs, Maracci (t. 1, p. 10 — 32), Savary, (t. 1, p. 1 — 248), & Sale (Preliminary Discourse, p. 33 — 56) avoient étudié soigneusement la Langue & le caractère de leur Auteur. On a publié deux Vies particulières de Mahomet, l'une par le Docteur Prideaux (Life of Mahomet, septième édition, Londres

de sa femme, de son serviteur, de son pupille & de son ami (112); car il se di-

1718, in-8°.), & l'autre par le Comte de Boulainvilliers (Vie de Mahomet, Londres 1730, in-8°.). Mais le désir opposé de trouver un imposteur ou un Héros, a trop souvent corrompu le savoir du premier & la sincérité du second. L'article de la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot (p. 598 — 603) est tiré principalement de Novairi & de Mircond; mais M. Gagnier, originaire de France, & Professeur de Langues orientales à Oxford, est sur cet objet le meilleur & le plus exact des guides. Il a publié deux Ouvrages bien faits (Ismaël Abulfeda, de Vitâ & Rebus gestis Mohammedis, &c. Latine vertit, Præfatione & Notis illustravit Joannes Gagnier. Oxon. 1723, in-folio. La Vie de Mahomet, traduite & compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques de la Sonna & des meilleurs Auteurs arabes. Amsterdam, 1748, 3 v. in-12); il a interprété, éclairci & suppléé le texte arabe d'Abulfeda & Al Jannabi; le premier fut un Prince éclairé qui régna à Hamach en Syrie, A. D. 1310 — 1332 (Voyez Gagnier, Præfat. ad Abulfed.); le second fut un Docteur crédule qui visita la Mecque, A. D. 1556. (d'Herbelot, p. 397, Gagnier, t. 3, p. 209, 210). Tels sont les Auteurs que j'ai suivis: d'après cette déclaration, le Lecteur pourra examiner plus en détail l'ordre des temps & l'ordre des chapitres. Je dois observer toutefois qu'Abulfeda & Al Jannabi sont des Historiens modernes, & qu'ils ne pouvoient citer aucun Ecrivain du premier siècle de l'Hégire.

(112) Prideaux (p. 8) révèle, d'après les Grecs, les

soit Prophète à ceux qui connoissoient le mieux ses foiblesses humaines. Cadija crut aux mensonges de son mari, dont elle chérissoit la gloire: Zeid soumis & affectionné se laissa séduire par la liberté qu'on lui offrit; l'illustre Ali, fils d'Abu Taleb, embrassa les opinions de son cousin avec l'énergie d'un jeune héros; & la fortune, la modération & la véracité d'Abubeker affermirent la Religion du Prophète auquel il devoit succéder. Il parvint à faire admettre aux leçons particulières de l'Islamisme dix des plus respectables Citoyens de la Mecque: ceux-ci répétèrent le dogme fondamental » Il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet est » l'Apôtre de Dieu «; & pour récompense de leur crédulité, ils obtinrent, même dès cette vie, des richesses & des honneurs, le commandement des armées &

---

doutes secrets de la femme de Mahomet. Boulainvilliers (p. 272, &c.) développe les vues sublimes & patriotiques de Cadija & des premiers disciples du Prophète, comme s'il eût été le Conseiller privé de Mahomet.

l'administration de quelques royaumes. Les trois premières années de la mission de Mahomet furent laborieuses & assez secrètes, & il ne fit que quatorze prosélytes; mais dès la quatrième année, il ne garda plus de mesure; & voulant communiquer à sa famille la lumière de la vérité, il fit préparer un festin composé, à ce qu'on dit, d'un agneau & d'un vase rempli de lait, & il y invita quarante personnes de la race des Hashémites. » Mes » amis & mes alliés, leur dit-il, je vous » offre & je suis le seul qui puisse vous » offrir les plus précieux de tous les dons, » les trésors de ce Monde & ceux de » l'autre vie. Dieu m'a ordonné de vous » appeler à son service. Quel est celui » d'entre vous qui veut m'aider à porter » mon fardeau? quel est celui qui veut » être mon compagnon & mon Visir (113) »? L'étonnement, l'incertitude ou

(113) *Vezirus, portitor, bajulus, onus ferens*; & par une adroite métaphore on donna ce nom plébéien au premier Officier de l'Etat (Gagnier, not. ad Abulfed.

le mépris fermèrent la bouche à tout le monde; Ali, jeune homme âgé de quatorze ans, rompit enfin le silence, & il s'écria: » Prophète, je suis cet homme; » si quelqu'un ose s'élever contre toi, je » lui briserai les dents, je lui arracherai » les yeux, je lui casserai les jambes, » & je lui ouvrirai le ventre. Prophète, » je serai ton Visir «. Mahomet reçut cette proposition avec transport, & engagea ironiquement Abu Taleb à respecter la dignité de son fils. » Epargnez vos » remontrances, dit ensuite l'intrépide Mahomet à son oncle & à son bienfaiteur: » quand on placeroit le soleil dans » ma main droite & la lune dans ma » main gauche, on ne me feroit pas » changer de résolution «. Il persévéra dix années dans l'exercice de sa mission; & sa Religion, qui a subjugué l'Orient & l'Occident, s'établit avec bien de la lenteur

---

p. 19). Je m'efforce de conserver le caractère de l'Idiome arabe, autant que je puis l'appercevoir dans une traduction latine & françoise.

& de la peine dans les murs de la Mecque. Au reste, sa petite Congrégation d'Unitaires s'augmentoit d'un jour à l'autre; elle le révéroit comme un Prophète, & il lui donnoit à propos la nourriture spirituelle du Koran. On peut juger du nombre de ses prosélytes par le départ de quatre-vingt-trois hommes & de dix-huit femmes qui se retirèrent en Ethiopie; il fortifia son parti par la conversion de Hamza son oncle, & de l'inflexible & farouche Omar, qui déploya en faveur de l'Islamisme le fanatisme qu'il avoit montré pour sa destruction. La charité de Mahomet ne se borna pas à la Tribu de Koreish ou à l'enceinte de la Mecque : lors des grandes fêtes, ou les jours de pélerinage, il alloit à la Caaba; il abordoit les étrangers de toutes les Tribus, & dans les entrevues particulières ou ses discours publics, il prêchoit la croyance & le culte d'un seul Dieu. Comme il étoit foible alors, il soutenoit la liberté de conscience, & réprouvoit l'usage de la violence en ma-

tière de Religion (114): mais il exhortoit les Arabes au repentir, & les conjuroit de se souvenir des anciens Idolâtres, de Ad & de Thamud, que la Justice divine avoit fait disparoître de dessus la surface de la terre (115).

La Tribu de Koreish s'oppose à sa mission, A. D. 613—622.

La superstition & la jalousie affermirent le Peuple de la Mecque dans son incrédulité. Les anciens de la ville & les

(114) Les passages du Koran en faveur de la tolérance sont énergiques & en grand nombre. Voyez les chap. 2, v. 257, le chap. 16, 129, le chap. 17, 54, le chap. 45, 15, le chap. 50, 39, le chap. 88, 21, &c. avec les notes de Marraci & de Sale. En général cette disposition à la tolérance peut terminer les incertitudes des Savans, lorsqu'ils examinent si tel chapitre a été révélé à la Mecque ou à Médine.

(115) Voyez le Koran (passim, & particulièrement c. 7, p. 123, 124, &c. & la tradition des Arabes (Pocock, Specimen, p. 35 — 37). On montroit à mi-chemin, entre Médine & Damas, des cavernes de la Tribu de Thamud, propres à des hommes d'une taille ordinaire (Abulfed. Arabiæ, Descript. p. 43 — 44); & on peut les attribuer avec assez de vraisemblance aux Troglodites du Monde primitif (Michaelis, ad Lowth de Poesi Hebræor. p. 131 — 134. Recherches sur les Egyptiens, t. 2, p. 48, &c.).

oncles du Prophète affectoient de mépriser l'audace d'un orphelin qui vouloit jouer le rôle de réformateur de son pays. Au milieu des pieuses oraisons de Mahomet dans la Caaba, Abu Taleb s'écrioit : » Citoyens & Pélerins, n'écoutez » pas le fourbe, ne prêtez point l'oreille » à ces nouveautés impies. Soyez inva- » riablement attachés au culte de Al Lata » & de Al Uzzah «. Au reste, ce vieux Chef aimoit toujours le fils d'Abdallah ; il défendit la personne & la réputation de son neveu contre les attaques des Koreishites, à qui la prééminence de la famille de Hashem inspiroit une jalousie bien ancienne. Ils couvroient du prétexte de la Religion leurs méchans desseins ; au temps de Job, le Magistrat Arabe punissoit le crime d'impiété (116) ; & Mahomet étoit

(116) Au temps de Job, les Magistrats Arabes punissoient réellement le crime d'impiété (c. 31, v. 26, 27, 28). Et un respectable Prélat (de Poesi Hebræorum, p. 650, 651, Edit. Michaelis ; & Lettre d'un Professeur à l'Université d'Oxford, p. 15 — 53), qui justifie &

coupable dès qu'il abandonnoit & renioit les Dieux de sa Nation. Mais la Police de la Mecque étoit si défectueuse, que les Chefs des Koreishites, au lieu d'accuser ce criminel, furent réduits à employer la persuasion ou la violence. Ils s'adressèrent à diverses reprises, à Abu Taleb, avec le ton du reproche & de la menace. » Ton neveu, lui dirent-ils, insulte notre Religion; » il accuse d'ignorance & de folie nos » sages ancêtres; fais-le taire promptement, de peur qu'il ne trouble & soulève la ville. S'il continue, nous mettrons l'épée à la main contre lui & ses adhérens, & tu répondras du sang » de tes Concitoyens «. Abu Taleb vint à bout par son crédit & par sa modération d'échapper à la violence de cette faction religieuse. Les plus foibles ou les plus timides des disciples de Mahomet se retirèrent en Ethiopie, & le Prophète lui-même se réfugia en divers endroits

qui célèbre cette inquisition des Patriarches, auroit dû rougir.

de la ville & de la campagne qui étoient fortifiés. Sa famille continuant à lui donner des secours, le reste de la Tribu de Koreish prit l'engagement de renoncer à tout commerce avec les enfans de Hashem, de ne rien acheter d'eux, de ne leur rien vendre, de ne plus former de mariage avec eux, mais de les poursuivre sans pitié, jusqu'à l'époque où ils livreroient Mahomet à la justice des Dieux. Ce Décret fut affiché dans la Caaba; les Emissaires des Koreishites persécutèrent les exilés Musulmans jusqu'au centre de l'Afrique; ils assiégèrent ses disciples & la petite troupe qui lui demeuroit fidelle; ils les privèrent d'eau; & des représailles exercées de part & d'autre augmentèrent l'animosité mutuelle. Une trève peu solide sembla rétablir la concorde; mais la mort d'Abu Taleb abandonna Mahomet au pouvoir de ses ennemis; la mort de la fidelle & généreuse Cadija, qui arriva en même temps, lui enleva toutes ses consolations domestique.

tiques. Abu Sophian, Chef de la branche d'Ommiyah, ſuccéda à la dignité principale de la République de la Mecque. Partiſan fanatique des idoles, ennemi mortel de la ligne de Hashem, il convoqua une aſſemblée des Koreishites & de leurs alliés, pour décider du ſort de l'Apôtre. Son empriſonnement pouvoit le déterminer à des actes de déſeſpoir, & l'exil d'un fanatique éloquent & chéri du Peuple devoit remplir de confuſion les provinces de l'Arabie. Sa mort fut réſolue; mais on convint que pour diviſer le crime & prévenir la vengeance des Hashémites, chacune des Tribus lui plongeroit une épée dans le ſein. Un Ange ou plutôt un Eſpion l'inſtruiſit de cet arrêt, & il n'eut d'autre reſſource que la fuite (117). Au milieu de la nuit & accompagné d'Abubeker ſon ami, il ſe ſauva de ſa maiſon; les aſſaſſins l'at-

Eſt chaſſé de la Mecque, A. D. 662.

(117) D'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 445. Il cite une hiſtoire particulière de l'évaſion de Mahomet.

tendoient à la porte, mais ils furent trompés par la figure d'Ali, qui reposoit sur le lit de l'Apôtre, & qui étoit couvert de ses habits. Les Koreishites respectèrent la piété du jeune Héros; mais quelques vers d'Ali qui subsistent encore, peignent bien ses inquiétudes, sa tendresse & sa confiance. Mahomet & son camarade se tinrent cachés trois jours dans la caverne de Thor, située à une lieue de la Mecque : dès que la nuit survenoit, le fils & la fille d'Abubeker leur portoient des vivres & le détail de ce qui se passoit dans la ville. Les Koreishites, qui examinoient tous les lieux des environs, arrivèrent à l'entrée de la caverne; mais si l'on en croit le fanatisme, une toile d'araignée & un nid de pigeon, qui se trouvèrent là d'une manière miraculeuse, leur persuadèrent qu'elle ne contenoit personne. « Nous » ne sommes que deux, disoit Abubeker » en tremblant « : » un troisième est » avec nous, lui répondit le Prophète,

» & c'est Dieu lui-même ». Dès que les émissaires se furent éloignés, les deux fuyards sortirent du rocher & montèrent sur leurs chameaux : ils cheminoient vers la Mecque lorsqu'ils furent arrêtés ; ils firent tant de prières & tant de promesses, qu'on les relâcha. A ce moment de crise, la lance d'un Arabe auroit changé l'Histoire du Monde. Cette évasion de Mahomet, qui en s'éloignant de la Mecque se réfugia à Médine, forme l'époque mémorable de *l'Hégyre* (118), laquelle, après douze siècles, distingue encore les années lunaires des Nations Musulmanes (119).

(118) L'*Hégyre* fut instituée par Omar, second Caliphe, pour imiter l'Ere des Martyrs des Chrétiens (d'Herbelot, p. 444), & à proprement parler, elle commença soixante-huit jours avant la fuite de Mahomet, avant le premier de Moharren, ou le premier jour de cette année arabe, qui fut le Vendredi 16 Juillet, A. D. 622 Abulfeda, Vit. Mohamm. c. 22, 23, p. 45 — 50; & l'édition qu'a donné Greaves, des Epochæ Arabum d'Ullug. Beig. &c. c. 1, p. 8 — 10, &c.).

(119) Les détails de la vie de Mahomet, depuis sa mission jusqu'à l'Hégyte, se trouvent dans Abulfeda (p.

Il devient en quelque sorte le Prince de Médine.

La Religion du Koran auroit péri dès son berceau, si Médine n'eût pas accueilli avec respect les proscrits de la Mecque; les Tribus des Charegites & des Awsites, dont la haine héréditaire se rallumoit par les plus légers motifs, divisoient Médine ou la *Cité*, qu'on appeloit Yatreb avant qu'elle fût consacrée par le nom du Prophète: deux colonies de Juifs qui se disoient d'une race sacerdotale, étoient ses humbles alliés; sans convertir les Arabes, elles introduisirent ce goût de la science & des matières religieuses qui procura à Médine l'honneur d'être surnommée la ville du Livre saint. Les prédications de Mahomet ayant converti quelques-uns de ses plus nobles Citoyens qui étoient venus en pélerinage à la Caaba, de retour chez eux, ils répandirent la connoissance du vrai Dieu &

14—45), & Gagnier (t. 1, p. 134—251—342—383). La Légende qu'on trouve p. 187—234, est garantie par Al Jannabi, & dédaignée par Abulfeda.

de ſon Prophète : il y eut pendant la nuit deux entrevues ſecrètes ſur une colline des fauxbourgs de la Mecque, & leurs Députés ratifièrent une alliance avec l'Apôtre. Dans la première conférence, dix Charegites & deux Awſites ſe promirent attachement & fidélité, & déclarèrent, au nom de leurs femmes, de leurs enfans & de leurs frères abſens, qu'ils profeſſeroient à jamais les dogmes du Koran, & qu'ils en obſerveroient les préceptes. La ſeconde produiſit une aſſociation politique, qui fut la première étincelle de l'Empire des Saraſins (120). Soixante-treize hommes & deux femmes eurent une conférence ſolemnelle avec Mahomet, ſes alliés & ſes diſciples, & ils ſe prêtèrent l'un à l'autre ſerment de fidélité. Les habitans de Médine ſtipulèrent au nom de leur ville que ſi

120) Abulfeda (p — 33 — 40 — 86) & Gagnier (t. 1, p. 343, &c. 349, &c. t. 2, p. 223, &c.) décrivent la triple inauguration de Mahomet.

Mahomet étoit banni, ils le recevroient comme un allié, qu'ils lui obéiroient comme à leur Chef, & qu'ils le défendroient jusqu'à la dernière extrémité, comme s'il se trouvoit au nombre de leurs femmes & de leurs enfans. » Mais » si votre Patrie vous rappelle, demandèrent-ils avec une inquiétude flatteuse pour lui, » n'abandonnerez-vous pas vos » nouveaux alliés « ? » Tout est devenu » commun entre nous, répondit Mahomet en souriant; » votre sang est mon » sang; votre ruine est ma ruine. L'hon- » neur & l'intérêt nous attachent les » uns aux autres. Je suis votre ami, & » l'ennemi de vos ennemis «. » Mais si » nous perdons la vie à votre service, » quel sera notre récompense, ajoutèrent ensuite les Députés de Médine? » Le PARADIS, répliqua Mahomet: & » à cette réplique ils s'écrièrent: Etends » la main «. L'Apôtre étendit en effet sa main, & ils renouvelèrent leur serment de soumission & de fidélité. Le

Peuple ratifia ce traité, & adopta la profession de l'Islamisme à l'unanimité des voix. Les habitans de Médine se réjouirent dès-lors de l'exil de Mahomet, mais ils craignirent qu'on ne l'arrêtât, & ils attendirent son arrivée avec impatience. Après une route périlleuse & rapide le long de la côte de la mer, il se reposa à Koba, située à deux milles de Médine, & il fit son entrée publique seize jours après son évasion de la Mecque. Cinq cents Citoyens allèrent à sa rencontre; & il entendit de toute parts des acclamations de loyauté & de respect. Il montoit un chameau, un parasol ombrageoit sa tête, & comme il n'avoit point d'étendard, on portoit devant lui un turban déroulé. Ceux de ses disciples qu'avoit dispersés l'orage, le rejoignirent, & pour distinguer ses Moslems, qui avoient le même rang, sans avoir le même mérite, il leur donna les noms de *Mohageriens* & d'*Ansars*, c'est-à-dire de fugitifs de la Mecque & d'auxiliaires de Médine. Afin

d'extirper les ſemences de la jalouſie, il imagina habilement de les réunir deux à deux, en leur accordant les droits & leur impoſant les obligations de frères. Après cette diſpoſition, Ali ſe trouva ſeul, & le Prophète lui dit affectueuſement qu'il lui ſerviroit de compagnon & de frère. Cet expédient eut un plein ſuccès; la ſainte fraternité fut reſpectée dans la paix & dans la guerre, & chacun des deux partis montra une généreuſe émulation de courage & de fidélité. Une ſeule querelle dérangea un moment l'union; un Patriote de Médine accuſa les étrangers d'inſolence; il laiſſa entrevoir qu'on pouvoit les chaſſer, mais ce projet inſpira de l'horreur, & le fils de celui qui l'avoit indiqué, s'empreſſa de déclarer que ſi on le vouloit il porteroit la tête de ſon père au pied de l'Apôtre.

Sa dignité royale, A. D. 622 — 632. Du moment où Mahomet fut établi à Médine, il exerça les fonctions de Roi & celles de Grand-Pontife, & ce fut une

impiété de ne pas se soumettre aux décrets d'un Juge inspiré par la sagesse divine. Il se fit donner ou il acheta une portion de terre qui appartenoit à deux orphelins (121); il y bâtit une maison & une mosquée, plus respectables dans leur grossière simplicité que les palais & les temples des Califes Assyriens. Il fit graver sur son sceau son titre d'Apôtre; lorsqu'il faisoit sa prière ou lorsqu'il prêchoit dans une assemblée hebdomadaire, il s'appuyoit sur le tronc d'un palmier; & ce ne fut que long-temps après qu'il

(121) Prideaux (Vie de Mahomet, p. 44) accuse la tyrannie de l'imposteur qui dépouilla deux orphelins, fils d'un Charpentier: c'est un reproche qu'il a tiré de la *Disputatio contra Saracenos*, composée en arabe avant l'année 1130; mais l'honnête Gagnier (ad Abulfed. p. 53), a démontré que ces deux Auteurs ont mal saisi la valeur du mot *Al nagjar*, qui signifie en cet endroit, non pas un obscur métier, mais une noble Tribu d'Arabes. Abulfeda décrit le mauvais état de ce terrein; son habile Interprète a pensé d'après Al Bochari, qu'on en offrit la valeur; d'après Al Jannabi, que l'achat se fit dans toutes les formes, & d'après Ahmed Ben Joseph, que le généreux Abubeker en paya la somme. Ainsi la Prophétie se trouve justifiée sur ce point.

prit un fauteuil & une chaire de bois grossièrement travaillé (122). Il régnoit depuis six ans, lorsque quinze cents Moslems sous les armes renouvelèrent leur serment de fidélité : Mahomet les assura de nouveau de sa protection jusqu'à la mort du dernier d'entre eux ou la dissolution totale de la ligue. C'est dans le même camp que le Député de la Mecque fut étonné de l'attention des Fidèles aux paroles & aux regards du Prophète ; de leur empressement à recueillir soit ses crachats, soit la partie de ses cheveux qui tomboit à terre, soit l'eau qui avoit servi à ses ablutions, comme si tous ces objets avoient eu un degré de vertu prophétique. » J'ai vu, dit-il, le Cosroës » de la Perse & le César de Rome, mais » je n'ai jamais vu un Roi aussi respecté » de ses Sujets que Mahomet l'est de

(122) Al Jannabi (apud Gagnier, t. 2, p. 246 — 324) décrit le sceau & la chaire de Mahomet comme deux reliques précieuses : & le tableau qu'il donne de la Cour du Prophète est tiré d'Abulfeda, (c. 44, p. 85).

» ſes compagnons «. Les hommages du fanatiſme ſont en effet plus énergiques & plus vrais que la ſervitude froide & cérémonieuſe des Cours.

Il déclare la guerre aux Infidèles.

Dans l'état de nature, chaque homme a le droit d'employer la force des armes à la défenſe de ſa perſonne ou de ſes propriétés, de repouſſer & même de prévenir la violence de ſes ennemis, & de continuer ſes hoſtilités juſqu'à ce qu'il ait obtenu une juſte ſatisfaction, ou qu'il ſoit arrivé au dernier point qu'autoriſent les repréſailles. L'aſſociation très-libre des Arabes aſſerviſſoit le Sujet & le Citoyen à peu de devoirs, & Mahomet, en exerçant une miſſion de paix & de charité, avoit été dépouillé & banni par l'injuſtice de ſes compatriotes. Le choix d'un Peuple indépendant avoit élevé le fugitif de la Mecque à la dignité d'un Souverain, & il ſe trouvoit revêtu de la prérogative de former des alliances & de faire la guerre offenſive & défenſive. La plénitude de la puiſſance divine ſuppléoit

& renforçoit l'imperfection de ses droits; il prit dans ses nouvelles révélations un ton plus farouche & plus sanguinaire : on peut en conclure que son ancienne modération avoit été la suite de sa foiblesse (123). Il avoit essayé les moyens de persuasion, l'époque de la patience étoit écoulée, & il déclara que Dieu lui ordonnoit de propager sa Religion par le glaive, de détruire les monumens de l'idolâtrie, & de poursuivre les Nations incrédules, sans avoir égard à la sainteté des jours ou à celle des mois. Il attribua à l'Auteur du Pentateuque & de l'Evangile ces préceptes de sang que le Koran répète de page en page. Mais le caractère de douceur qu'offre le style de l'Evangile, peut expliquer le passage équivoque où l'on dit que Jésus a ap-

(123) Le huitième & le neuvième chapitres du Koran sont les plus véhémens & les plus farouches; & Maracci (Prodromus, part. 4, p. 59—64) s'est élevé avec plus de justice que de discrétion, contre les passages à double sens de l'imposteur.

porté sur la terre le glaive & non pas la paix; & on ne doit pas confondre ses vertus patientes & modestes avec le zèle intolérant des Princes & des Evêques qui ont déshonoré le nom de ses disciples. Pour justifier cette guerre de Religion, on alléguoit avec plus d'exactitude l'exemple de Moïse ou celui des Juges & des Rois d'Israël. Les Loix militaires des Hébreux sont encore plus sévères que celles du Législateur Arabe (124). Le Dieu des armées marchoit en personne devant les Juifs; si une ville leur résistoit, ils passoient les mâles au fil de l'épée sans aucune distinction; les sept peuplades de Canaan furent exterminées, & ni le repentir ni la conversion ne pouvoient les soustraire à cet épouvan-

(124) Les dévots Chrétiens de notre siècle lisent avec plus de respect que de satisfaction le dixième & le vingtième chapitres du Deutéronome, avec les Commentaires pratiques de Josué, de David, &c. Mais d'après ces passages, quelques Evêques & les Rabbins des premiers temps ont prêché l'intolérance avec plaisir & avec succès. Sale, (Discours préliminaire, p. 142, 143).

table arrêt d'après lequel tout devoit périr. Mahomet laissa du moins à ses ennemis l'option de son amitié, de la soumission ou du combat. Du moment où ils professoient l'Islamisme, il les admettoit aux avantages temporels & spirituels de ses premiers disciples, & il les réunissoit sous son étendard afin d'étendre sa Religion. Des vues d'intérêt le déterminoient à la clémence, mais rarement il fouloit aux pieds un ennemi terrassé; & il semble promettre qu'il laissera leur culte grossier ou leur imparfaite croyance aux moins coupables de ses incrédules Sujets, s'ils veulent payer les tributs. Dès le premier mois de son règne, il exécuta tout ce qu'il avoit établi dans ses préceptes sur la guerre religieuse, & il arbora sa bannière blanche devant les portes de Médine; l'Apôtre guerrier se trouva à neuf batailles ou neuf siéges (125), & en

(125) Abulfeda, in Vit. Moham. p. 156. L'arsenal personnel de Mahomet étoit composé de neuf sabres, trois lances, sept piques ou demi-piques, un carquois & trois

dix années il termina par lui-même ou par ses Lieutenans cinquante opérations de guerre. Il continuoit à exercer ses professions de marchand & de voleur, & ses petites incursions pour la défense ou l'attaque d'une caravane, disposoient peu à peu ses troupes à la conquête de l'Arabie. Une Loi divine régloit le partage du butin (126); on rassembloit fidèlement toutes les prises; il réservoit pour des œuvres pieuses & charitables un cinquième de l'or & de l'argent, les prisonniers & le bétail, les meubles & les immeubles; il faisoit du reste des lots égaux qu'il distribuoit aux Soldats qui avoient remporté la victoire ou gardé

---

arcs, sept cuirasses, trois boucliers & deux casques (Gagnier, t. 3, p. 328—334); on y trouvoit de plus un étendard blanc & un drapeau noir (p. 335), vingt chevaux (p. 322), &c. La tradition a conservé deux de ses propos de guerre (Gagnier, t. 2, p. 88—337).

(126) Le Savant Reland (Dissertationes Miscellaneæ, t. 3, Dissert. 10, p. 3—53) a épuisé dans une Dissertation particulière tout ce qui a rapport au *Jus Belli Mohammedanorum*.

le camp; les récompenses de ceux qui avoient perdu la vie passoient à leurs femmes & à leurs enfans; il accordoit une première part au cheval & une seconde au Cavalier, ce qui augmentoit le nombre de ses troupes à cheval. Les Bedouins errans venoient de tous côtés se ranger sous le drapeau de la Religion & du pillage: le Prophète eut soin de sanctifier le commerce des Soldats avec les femmes captives; c'est-à-dire que les jouissances de la beauté & de la fortune n'étoient qu'un foible échantillon des joies du Paradis destinées aux braves Martyrs de la Foi. » Le glaive, leur disoit-il, est la clef du Ciel & de l'Enfer: une goutte de sang versée dans le champ de Dieu, une nuit passée sous les armes, seront plus comptées que deux mois de jeûnes ou de prières: celui qui périra dans une bataille obtiendra le pardon de ses péchés: au dernier jour ses blessures seront éclatantes comme le vermillon, parfumées comme

» comme le musc, & les aîles des Anges & des Chérubins remplaceront les membres qu'il aura perdus «. Dès-lors le fanatisme embrasa l'intrépide cœur des Arabes. Le tableau du Monde invisible frappa vivement leur imagination, & la mort qu'ils avoient toujours méprisée, devint l'objet de leurs espérances & de leurs désirs. Le Koran enseigna dans l'acception la plus absolue les dogmes de la prédestination & de la fatalité qui éteindroient l'industrie & la vertu, si l'homme régloit sa conduite sur ses opinions. Au reste, ces dogmes ont exalté, dans tous les temps, le courage des Sarasins & des Turcs. Les premiers disciples de Mahomet marchoient au combat avec une confiance intrépide; s'ils étoient prédestinés à mourir dans leurs lits, ils devoient être en sûreté & invulnérables au milieu des traits des combattans (127).

(127) Le Koran (c. 3, p. 52, 53, c. 4, p. 70, &c. avec les notes de Sale, & c. 17, p. 413, avec les notes de Maracci) expose d'un ton sévère cette doctrine de

Sa guerre défensive contre les Koreishites de la Mecque.

La fuite de Mahomet auroit peut-être satisfait les Koreishites, si la vengeance d'un ennemi qui pouvoit intercepter ceux d'entre eux qui faisoient le commerce de la Syrie, au moment où ils passeroient & repasseroient sur le territoire de Médine, ne leur eût causé des alarmes & de la fureur. Abu Sophian lui-même se mit à la tête de trente ou quarante Guerriers pour conduire une caravane de mille chameaux; sa marche fut si heureuse ou si habile, qu'il échappa à la vigilance du Prophète, mais il apprit que les saints voleurs étoient en embuscade & épioient son retour. Il envoya un courrier à ses frères de la Mecque; ceux-ci craignant de perdre leurs marchandises s'ils ne voloient pas à son secours, prirent les armes. La bande sacrée de l'Apôtre

---

la prédestination absolue, sur laquelle peu de Religions ont des reproches à se faire. Reland (De Relig. Mohamm. p. 61—64) & Sale (Discours prélim. p. 103) développent les opinions des Docteurs, & nos Voyageurs modernes, le dégré de confiance qu'elles inspirent aux Turcs.

étoit composée de trois cent treize Moslems, parmi lesquels on comptoit soixante-dix-sept fugitifs: il n'avoit que soixante-dix chameaux qu'ils montèrent à leur tour;(les chameaux d'Yatreb étoient formidables à la guerre); mais telle étoit la pauvreté de ses premiers disciples, qu'on n'en comptoit que deux qui eussent des chevaux (128). Il se trouvoit dans la célèbre & fertile vallée de Beder (129), à trois marches de Médine, lors-

(128) Al Jannabi (apud Gagnier, t. 2, p. 9) lui donne soixante-dix ou quatre-vingt chevaux; & en deux autres occasions antérieures à la bataille d'Ohud, il dit (p. 10) que Mahomet avoit une troupe de trente, & à la page 66, un corps de cinq cents Cavaliers. Abulfeda, qui paroît plus exact, assure (in Vit. Moham. p. XXXI, p. 65) que les Musulmans n'avoient que deux chevaux au combat d'Ohud. Les chameaux étoient en grand nombre dans l'Arabie *Pétrée*, mais il semble que les chevaux y étoient moins communs que dans l'Arabie, *Heureuse* ou l'Arabie *Déserte*.

(129) Bedder Houneene, à vingt milles de Médine & à quarante de la Mecque, est sur le grand chemin de la caravane de l'Egypte, & les Pélerins célèbrent annuellement la victoire du Prophète par des illuminations, des fusées, &c. Voyag. de Shaw. p. 477.

que ſes vedettes l'informèrent que la caravane approchoit, & que les Koreiſhites avoient cent chevaux & huit cent cinquante Fantaſſins. Après une délibération qui fut courte, il ſacrifia les richeſſes à la gloire & à la vengeance ; il fit un léger retranchement afin de couvrir ſes troupes, & un ruiſſeau d'eau douce qui arroſoit la vallée. » Dieu, s'écria-t-il, à meſure que les Koreishites deſcendoient les collines », Dieu, ſi ces » Guerriers périſſent, quels ſeront tes » adorateurs ſur la terre ? — Courage, » mes amis, ſerrez les rangs, lancez vos » traits, & la victoire eſt à nous «. A ces mots, il ſe plaça, ainſi qu'Abubeker, ſur un trone ou ſur une chaire (130),

Combat de Beder, A. D. 623.

(130) Le lieu où Mahomet ſe retira pendant l'action eſt appelé par Gagnier (in Abulfeda, c. 27, p. 58 ; Vie de Mahomet, t. 2, p. 30 — 33) *Umbraculum*, *une loge de bois avec une porte*. Reiske (Annales Moſlemici Abulfedæ, p. 23) traduit le méme mot arabe par ceux de *Solium*, *Suggeſtus editior* ; & cette différence importe beaucoup à l'honneur de l'Interprète & à celui du Héros. Je ſuis fâché de voir l'orgueil & l'aigreur

& réclama le ſecours de Gabriel & de trois mille Anges. Il avoit l'œil fixe ſur le champ de bataille; ſes Soldats moliſſoient, & ils alloient être accablés: en cet inſtant critique, le Prophète s'élança de ſon trône, il monta ſon cheval, & jeta une poignée de ſable dans les airs. » Que leur face ſoit couverte de honte « s'écrie-t-il. Les deux armées entendirent ſon éclatante voix; elles crurent voir l'armée d'Anges qu'il avoit appelée à ſon ſecours (131): les Koreishites tremblèrent

que Reiske montre envers ſon collaborateur. *Sæpe ſic vertit, ut integræ paginæ nequeant niſi unâ liturâ corrigi: Arabiæ non ſatis calebat & carebat judicio critico.* J. J. Reiske, Prodidagmata ad Hagji Chalifæ Tabulæ, p. 228, ad calcem Abulfedæ Syriæ Tabulæ, Lipſiæ, 1766, in-4°.

(131) Les expreſſions vagues du Koran (c. 3, p. 124, 125, c. 8, p. 9) permettent aux Commentateurs de ſuppoſer le nombre de 1000, 3000 ou 9000 Anges; le plus petit ſuffiſoit ſans doute pour maſſacrer ſoixante-dix Koreishites (Maracci Alcoran, t. 2, p. 131). Au reſte, les Scholiaſtes avouent qu'aucun vieux mortel n'apperçut cette troupe angélique (Maracci, p. 297). Ils raffinent ſur les mots, » non pas toi, mais Dieu, &c. « c. 8, 16, D'Herbelot (Bibliot. Orient. p. 600, 601).

& prirent la fuite: trente des plus braves furent tués, & soixante-dix captifs ornèrent le premier triomphe des Fidèles. Les morts furent dépouillés & insultés ; deux des prisonniers jugés les plus coupables furent punis de mort ; & les autres payèrent pour leur rançon quatre mille dragmes d'argent, qui dédommagèrent un peu de l'évasion & de la caravane. Mais les chameaux d'Abu Sophian cherchèrent en vain une nouvelle route au milieu du désert & le long de l'Euphrate ; ils furent arrêtés par les Musulmans, & cette prise dut être bien considérable, si, comme on le dit, le cinquième de l'Apôtre fut de vingt mille dragmes. Abu Sophian, irrité de la perte publique & de la sienne propre, rassembla un corps de trois mille hommes, parmi lesquels on comptoit sept cents hommes armés de cuirasses & deux cents Cavaliers : trois mille chameaux le suivirent, & Henda son épouse, avec quinze Matrones de la Mecque, battoient sans cesse du tam-

bourin, afin d'animer les troupes & de montrer la grandeur de Hobal, qui étoit la Divinité la plus populaire de la Caaba. Trois cent cinquante Croyans défendoient le drapeau de Mahomet; la disproportion du nombre ne paroissoit pas alarmer plus qu'à la Journée de Beder; & telle fut leur confiance, qu'ils ne voulurent point écouter l'Apôtre qui leur parloit au nom de Dieu, & qui ensuite essaya le langage de la raison. La seconde bataille se donna sur le mont Ohud, à six milles au nord de Médine (132); les Koreishites s'avancèrent sous la forme d'un croissant, & Caleb, le plus farouche & le plus heureux des Guerriers Arabes, conduisoit l'aile droite de la cavalerie. Mahomet plaça ses Soldats sur la croupe de la colline, d'une manière savante; & laissa sur ses derrières un détachement de cinquante Archers. Leur charge fut si vigoureuse qu'elle rompit le centre

D'Ohud, A. D. 623.

(132) Geograp. Nubiensis, p. 47.

des Idolâtres; mais durant la pourſuite, ils perdirent l'avantage du terrein; les Archers abandonnèrent leur poſte; les uns & les autres, ſéduits par l'appas du butin, déſobéirent à leur Général, & mirent leur camp en déſordre. L'intrépide Caleb ramena ſa càvalerie ſur leurs flancs & ſur leur derrière; & il dit, avec tout l'éclat de ſa voix, que Mahomet venoit d'être tué. Il avoit en effet reçu un coup de javeline au viſage, & une pierre lui avoit caſſé deux dents: au reſte, au milieu du déſordre & de l'épouvante, il reprocha aux Infidèles le meurtre d'un Prophète, & il donna des bénédictions à la main amicale qui étancha ſon ſang & le conduiſit dans un lieu de ſûreté. Soixante-dix Martyrs perdirent la vie pour les péchés du Peuple; ils tombèrent, dit l'Apôtre, deux à deux, & fidelles juſqu'au dernier ſoupir, on vit celui qui mourut le dernier embraſſer le corps inanimé de ſon camarade (133): les femmes de

(133) Dans le troiſième chapitre du Koran (p. 50 —

la Mecque exercèrent toutes ſortes de cruautés ſur les cadavres, & l'épouſe d'Abu Sophian mangea une partie des entrailles de Hamza, oncle de Mahomet. Les Koreishites ne manquèrent pas de ſe réjouir du triomphe de leurs Idoles, & de ſatisfaire leur fureur; mais la petite armée de Mahomet ſe rallia bientôt, & ils n'eurent ni aſſez de force ni aſſez de courage pour entreprendre le ſiége de Médine. L'Apôtre fut attaqué l'année ſuivante par dix mille ennemis, & cette troiſième expédition a reçu tour à tour le nom des *Nations* qui marchoient ſous le drapeau d'Abu Sophian, ou celui du *foſſé* qu'on creuſa devant la ville, & qu'on fit garder par trois mille Muſulmans. Le ſage Mahomet évita une action générale; Ali ſignala ſa valeur dans un combat ſingulier: cette guerre dura vingt jours, après leſquels les confédérés ſe retirèrent. Un ouragan accompagné de pluie & de

Les Nations ou le Foſſé, A. D. 625.

53, avec les notes de Sale, le Prophète donne de miſérables excuſes ſur la défaite d'Ohud.

grêle renversa leurs tentes; un adversaire insidieux fomentoit leur division, & les Koreishites abandonnés de leurs alliés, n'espérèrent plus culbuter le trône, ou arrêter les conquêtes de l'invincible personnage qu'ils avoient proscrit (134).

Mahomet subjugue les Juifs de l'Arabie, A. D. 623 — 627.

Mahomet voulut choisir Jérusalem pour le premier Kebla de la prière de ses disciples, il eut d'abord de la prévention en faveur des Juifs; & à n'examiner que les intérêts temporels de cette peuplade, il seroit à désirer qu'elle eût reconnu dans le Prophète Arabe l'espoir d'Israël & le Messie qu'elle attendoit. Les Juifs gardèrent leur obstination, & l'Apôtre conçut pour eux une haine implacable; il persécuta ces infortunés jusqu'au dernier moment de sa vie; & en

(134) Voyez sur les détails des trois guerres de Beder, d'Ohud & du Fossé, entreprises par les Koreishites contre Mahomet, Abulfeda (p. 56 — 61 — 64 — 69 — 73 — 77), Gagnier (t. 2, p. 23 — 45 — 70 — 96 — 120 — 139), avec les articles de d'Herbelot & les Abrégés d'Elmacin (Hist. Saracen. p. 6, 7), & Abulpharage, (Dynast. p. 102).

ſa double qualité d'Apôtre & de Conquérant, cette perſécution s'étendit juſqu'à l'autre Monde (135). Les Kainoka habitoient Médine ſous la protection de la cité; il ſurvint un tumulte, & Mahomet leur déclara qu'ils devoient embraſſer ſa Religion, ou ſe préſenter ſur un champ de bataille. » Hélas ! répondirent en tremblant les Juifs, » nous ne ſavons » point manier les armes; mais nous per- » ſévérons dans la croyance & le culte » de nos Pères; & pourquoi veux-tu » nous réduire à la néceſſité d'une juſte » défenſe «? Cette lutte inégale ſe termina en quinze jours; & ce fut avec beaucoup de peine que le Prophète céda aux ſollicitations de ſes alliés, & qu'il fit aux captifs grace de la vie. Mais il confiſqua leurs richeſſes; les Muſulmans ſe

(135) Abulfeda (p. 61 — 71 — 77 — 87, &c.) & Gagnier (t. 2, p. 61 — 65 — 107 — 112 — 139 — 148 — 268 — 294) racontent les guerres de Mahomet contre les Tribus Juives de Kainoka, des Nadhirites, de Koraidha & Chaibar.

ſervirent avec plus de ſuccès de l'arſenal, & ſept cents exilés ſe réfugièrent avec leurs femmes & leurs enfans ſur les frontières de la Syrie. Les Nadhirites étoient plus coupables, car ils eſſayèrent d'aſſaſſiner le Prophète au milieu d'une conférence amicale. Mahomet aſſiégea leur château ſitué à trois lieues de Médine; mais ils ſe défendirent avec tant de valeur, qu'ils obtinrent une capitulation honorable; la garniſon ſortit tambour battant, & elle eut tous les honneurs de la guerre. Les Juifs avoient excité la guerre des Koreishites, & ils y avoient pris part; du moment où les *Nations* s'éloignèrent du *foſſé*, Mahomet, ſans dépoſer ſon armure, ſe mit en route la même journée, afin d'extirper la race ennemie des enfans de Koraidha. Ils ſe rendirent à diſcrétion, après une réſiſtance de vingt-cinq jours. Ils comptoient ſur l'intervention de leurs alliés de Médine, mais ils auroient dû ſavoir que le fanatiſme étouffe l'humanité. Un vieillard

qu'ils demandèrent pour Juge, prononça l'arrêt de leur mort. Sept cents Juifs enchaînés furent conduits ſur la place du marché: on les fit deſcendre dans le tombeau préparé pour leur exécution & leur ſépulture, & le Prophète vit leur maſſacre d'un œil tranquile. Les Muſulmans héritèrent des moutons & des chameaux de cette infortunée peuplade; trois cents cuiraſſes, cinq cents piques & mille lances formèrent la partie la plus utile de ſa dépouille. Chaibar, ville ancienne & riche, ſituée à ſix journées au nord-eſt de Médine, étoit le centre de la puiſſance des Juifs en Arabie; ſon territoire, fertile au milieu du déſert, étoit couvert de plantations & de bétail, & défendu par huit châteaux, parmi leſquels on en comptoit d'imprenables; Mahomet avoit deux cents Cavaliers & quatorze cents Fantaſſins: dans une ſuite de huit ſièges laborieux qu'il fallut faire d'une manière régulière, ces troupes ſe virent expoſées aux dangers, à la fatigue & à

la faim, & les Chefs les plus audacieux désespéroient du succès. L'Apôtre ranima leur fidélité & leur courage, en leur citant les exploits d'Ali, qu'il surnomma le Lion de Dieu; peut-être qu'en effet le redoutable cimeterre de celui-ci partagea en deux un Guerrier Juif d'une taille gigantesque; mais lorsque les Romanciers ajoutent qu'il arracha de ses gonds la porte d'une forteresse, & qu'il couvrit son bras gauche de cet énorme bouclier (136), on est étonné de leur assurance. La ville de Chaibar se soumit après la réduction des châteaux. Le Chef de la Tribu fut mis à la torture en présence de Mahomet; on vouloit qu'il avouât en quel lieu il avoit caché ses trésors; on accorda une tolérance précaire à l'industrie des Pasteurs & des Cultivateurs; on leur per-

(136) On cite le témoignage d'Abu Rafe, Serviteur de Mahomet, que ses forces réunies à celles de sept autres personnes, essayèrent vainement de relever de terre la même porte (Abulfeda, p. 90); Abu Rafe étoit un témoin oculaire, mais on ne cite pas les témoins d'Abu Rafe.

mit d'améliorer leur patrimoine, mais sous le bon plaisir du vainqueur, & sous la condition de lui donner la moitié du produit. Omar relégua ensuite dans la Syrie les Juifs de Chaibar, & le Caliphe déclara en cette occasion que son maître lui avoit ordonné, au lit de la mort, de chasser de l'Arabie toute Religion qui ne seroit pas la véritable (137).

Les yeux de Mahomet se tournoient vers la Mecque cinq fois par jour (138), & les motifs les plus sacrés & les plus puissans l'engageoient à rentrer en triomphe dans la ville & dans le temple

Soumission de la Mecque, A. D. 629.

(137) Elmacin (Hist. Saracen. p. 9) & le grand Al Zabari (Gagnier, t. 2, p. 285) attestent le bannissement des Juifs. Au reste, Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 324) croit que la Tribu de Chaibar professe encore la Religion juive & la Secte des Karéites, & que dans le pillage des caravanes, les disciples de Moïse sont les associés de ceux de Mahomet.

(138) Abulfeda (p. 84 — 87 — 97 — 100 — 102 — 111), Gagnier (t. 2, p. 209 — 245 — 309 — 322, t. 3, p. 1 — 58), Elmacin (Hist. Saracen., p. 8 — 5 — 10), Abulpharage (Dynast. p. 103), racontent les progrès de la réduction de la Mecque.

d'où on l'avoit chassé. Durant ses veilles & durant son sommeil, il voyoit toujours la Caaba; il donnoit ses songes pour des visions & des prophéties; enfin il arbora la sainte bannière, & il promit indiscrétement le succès de l'entreprise. Sa marche de Médine à la Mecque n'annonçoit qu'un pélerinage religieux & paisible : soixante-dix chameaux ornés pour le sacrifice précédoient son avant-garde; il respecta le territoire sacré, & pour montrer sa dévotion & sa clémence, il renvoya les captifs sans rançon. Mais dès qu'il fut dans la plaine, à une journée de la ville, on l'entendit s'écrier: » Ils se » sont revêtus de peau de tigre « ; il fut arrêté par la multitude & la valeur des Koreishites, & il avoit à craindre que les Arabes du désert, retenus sous son drapeau par l'espoir du butin, n'abandonnassent & ne trahissent leur Chef. L'intrépide Apôtre recourut au sang froid & à la circonspection d'un homme d'Etat; il renonça dans le traité à la qualité d'A-
pôtre

pôtre de Dieu; il ſigna avec les Koreiſhites & leurs alliés une trève de dix ans; il s'engagea à rendre les fugitifs de la Mecque qui embraſſeroient ſa Religion, & il ſtipula l'humble privilége d'entrer à la Mecque l'année d'après, comme ami, & d'y reſter trois jours pour achever les cérémonies d'un pélerinage. Les Muſulmans ſe retirèrent couverts de honte & remplis de douleur; & ce mauvais ſuccès ſembloit annoncer la chute d'un Prophète qui avoit ſi ſouvent donné ſes ſuccès pour preuve de ſa miſſion. L'année ſuivante, la foi & l'eſpérance des Pélerins ſe ranimèrent à la vue de la Mecque; leurs glaives repoſoient; ils firent ſept fois le tour de la Caaba ſur les traces de Mahomet : les Koreishites s'étoient retirés ſur les collines; & Mahomet, après les cérémonies accoutumées, ſortit de la ville le quatrième jour. Sa dévotion édifia le Peuple; il étonna, il diviſa ou il ſéduiſit les Chefs; & Caleb & Amrou, qui ſub-

juguèrent ensuite la Syrie & l'Egypte, abandonnèrent alors l'idolâtrie qui tomboit en ruines. La soumission des Tribus arabes ayant augmenté son pouvoir, il rassembla dix mille Soldats pour la conquête de la Mecque ; & les Idolâtres, qui étoient les plus foibles, furent aisément convaincus d'une infraction à la trève. Le fanatisme & la discipline régnant parmi ses Guerriers, ils marchèrent avec rapidité, & surent garder le secret. Dix mille feux annoncèrent bientôt aux Koreishites épouvantés le dessein, l'approche & la force irrésistible de l'ennemi. Le fier Abu Sophian, qui vint offrir les clefs de la ville, admira cette multitude variée d'armes & de drapeaux qu'on fit passer devant lui ; il vit que le fils d'Abdallah avoit acquis un grand royaume, & sous le cimeterre d'Omar il avoua que Mahomet étoit l'Apôtre du vrai Dieu. Le sang des Romains souilla le retour de Marius & de Sylla ; le fanatisme de la Religion excitoit le Prophète

à la vengeance; & son armée, qui se souvenoit de son humiliation, montroit beaucoup d'ardeur pour exécuter ou devancer l'ordre d'un massacre. Au lieu de satisfaire ses passions & celles de ses troupes (139), il pardonna à ses compatriotes, & réunit les factions de la Mecque. Ses Soldats entrèrent dans cette ville en trois divisions; Caleb égorgea vingt-huit Citoyens; Mahomet proscrivit onze hommes & six femmes; mais il blâma la cruauté de son Lieutenant; & sa clémence ou son mépris fit grace à plusieurs personnes désignées pour victimes. Les Chefs des Koreishites tombèrent

(139) C'est après la conquête de la Mecque que le Mahomet de Voltaire imagina & exécuta les crimes les plus affreux. Le Poëte avoue qu'il ne peut citer les monumens de l'Histoire; il se contente de dire pour sa justification: » Que celui qui fait la guerre à sa patrie au » nom de Dieu, est capable de tout « (Œuvres de Voltaire). Cette maxime n'est ni charitable ni philosophique, & on doit sûrement quelques égards à la gloire des Héros & à la Religion des Peuples. Je sais que la représentation de cette Tragédie scandalisa beaucoup un Ambassadeur Turc qui se trouvoit alors à Paris.

à ses pieds. Il leur dit : » Que pouvez-» vous attendre d'un homme que vous » avez outragé? Et comme ils s'écriè-» rent, nous comptons sur la générosité » de notre Concitoyen « ; » & vous » n'y compterez pas en vain, ajouta-t-il ; » allez, votre vie est en sûreté, & vous » êtes libres «. Le Peuple de la Mecque mérita son pardon, en se déclarant pour l'Islamisme ; & après un exil de sept ans, le Missionnaire fugitif fut reconnu en qualité de Prince & de Prophète de son pays (140). Mais on réduisit en poudre les trois cent soixante idoles de la Caaba ; le temple de Dieu fut purifié & embelli : pour donner une leçon aux générations futures, il fit de nouveau toutes les cérémonies d'un Pélerin, & une Loi expresse défendit à tout Mécréant de

(140) Les Docteurs Musulmans disputent encore sur la question, si la Mecque fut réduite par la force, ou si elle se soumit de bon gré. (Abulfeda, p. 107), & Gagnier, ad locum ; & cette dispute de mots est aussi importante que celle qu'on agite en Angleterre sur Guillaume le *Conquérant*.

mettre le pied sur le territoire de la sainte Cité (141.

La conquête de la Mecque entraîna la foi & la soumission des Tribus arabes (142), qui, selon les vicissitudes de la fortune, avoient respecté ou dédaigné l'éloquence & les armes du Prophète. Les Bedouins se montrent toujours indifférens aux cérémonies & aux opinions religieuses, & il est vraisemblable qu'ils adoptèrent la doctrine du Koran, ainsi qu'ils la professent aujourd'hui, c'est-à-dire sans y mettre beaucoup d'intérêt. Au reste, quelques-uns d'entre eux plus obstinés,

Conquête de l'Arabie, A. D. 629 — 632.

(141) Chardin (Voyage en Perse, t. 4, p. 166), & Reland (Dissert. Miscell. t. 3, p. 51), en excluant les Chrétiens de la péninsule d'Arabie, de la province de Hejaz ou de la navigation de la mer-Rouge, sont plus sévères que les Musulmans eux-mêmes. Les Chrétiens sont admis sans difficulté dans le port de Mocha, & même dans celui de Gedda, & on n'a interdit aux Profanes que la ville & l'enceinte de la Mecque. (Niebuhr, Description de l'Arabie, p. 308, 309; Voyage en Arabie, t. 1, p. 205 — 248, &c.).

(142) Abulfeda, p. 112 — 115; Gagnier, t. 3, p. 67 — 88; d'Herbelot, art. *Mohammed* ou *Mahomet*.

demeurèrent fidèles à la Religion & à la liberté de leurs ancêtres ; & la guerre de Honain a été surnommée avec raison la guerre des *idoles*, car Mahomet avoit fait vœu de les détruire, & les confédérés de Tayef avoient juré de les défendre (143). Quatre mille paysans s'avancèrent à la hâte & en secret, afin d'attaquer le Conquérant à l'improviste ; ils regardoient en pitié la stupide négligence des Koreishites ; mais ils comptoient sur les vœux & peut-être sur le secours d'un Peuple qui venoit de renoncer à ses Dieux, & de se soumettre au joug de son ennemi. Le Prophète arbora les bannières de Médine & de la Mecque ; une foule de Bedouins se rangea sous ses drapeaux, & les Musulmans se

(143) Abulfeda (p. 117 — 123) & Gagnier (t. 3, p. 68 — 111) racontent le siége de Tayef, le partage du butin, &c. Al Jannabi fait mention des machines & des Ingénieurs de la Tribu de Daws. On croyoit que le fertile terrein de Tayef étoit une portion de la Syrie, amenée en cet endroit par le déluge universel.

voyant au nombre de douze mille, présumèrent trop de leurs forces. Il descendirent sans précaution dans la vallée de Honain; les Archers & les Frondeurs des alliés s'étoient emparés des hauteurs: l'armée de Mahomet fut accablée; elle perdit sa discipline, son courage s'affoiblit, & le danger qui la menaçoit remplit de joie les Koreishites. Les ennemis environnoient le Prophète monté sur sa mule blanche; il voulut se précipiter contre leurs piques, afin d'obtenir du moins une mort glorieuse; mais dix de ses fidèles compagnons interposèrent leurs armes & leurs poitrines, & trois d'entre eux furent tués à ses pieds. » Mes » frères, s'écria-t-il à diverses reprises, avec douleur & avec indignation, » je » suis le fils d'Abdallah; je suis l'Apôtre » de la vérité! Hommes, soyez cons- » tans dans la Foi: Dieu, envoie-moi » du secours ». Abbas son oncle, qui, semblable aux Héros d'Homère, excelloit par l'éclat & la force de sa voix, fit reten-

tir la vallée du récit des dons & des promesses de Dieu ; les Moslems fuyards revinrent de tous côtés sous le saint drapeau, & Mahomet eut la satisfaction de voir recommencer le combat : sa conduite & son exemple décidèrent la journée en sa faveur, & il exhorta ses troupes victorieuses à ne montrer aucune pitié pour des hommes qui les avoient couverts de honte au commencement de la bataille. Il quitta tout de suite la vallée de Honain, & alla assiéger Tayef, forteresse située à soixante milles au sud-est de la Mecque, & dont le terrein produisoit les fruits de la Syrie au milieu du désert. Une Tribu amie, qui avoit appris l'art des siéges, je ne sais de quelle manière, lui fournit des beliers & d'autres machines, & un corps de cinq cents Ouvriers. Mais c'est en vain qu'il offrit la liberté aux Esclaves de Tayef, qu'il viola ses propres Loix en extirpant les arbres fruitiers, que les Mineurs ouvrirent les tranchées, & que ses troupes attaquèrent

la brèche. Le ſiége duroit depuis vingt jours lorſqu'il donna le ſignal de la retraite ; mais en s'éloignant de la place, il chanta dévotement ſon triomphe, & affecta de demander au Ciel le repentir & la sûreté de cette cité incrédule. L'expédition fut d'ailleurs très-heureuſe, car le Prophète fit ſix mille captifs ; il prit vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons, & quatre mille onces d'argent. Une Tribu qui avoit combattu à Honain, racheta ſes priſonniers en ſacrifiant ſes idoles ; mais le Prophète voulant dédommager ſes Soldats, leur abandonna ſon cinquième du butin, en ajoutant qu'il auroit voulu à cauſe d'eux poſſéder autant de têtes de bétail qu'il y avoit d'arbres dans la province de Tehama. Au lieu de châtier la mauvaiſe volonté des Koreishites, il prit la réſolution de les réduire au ſilence, ce qu'il appeloit avec une ſorte de gaieté leur *couper la langue*, & s'aſſurer de leur affection par ſes libéralités : Abu Sophian

ſeul reçut trois cents chameaux & vingt onces d'argent, & la Mecque embraſſa l'utile Religion du Koran. Les *fugitifs* & les *auxiliaires* ſe plaignirent; ils dirent qu'après avoir porté le fardeau de la guerre, on les négligeoit au moment du triomphe. » Hélas! répliqua leur Chef artificieux, » ſouffrez que je ſacrifie » quelques biens périſſables pour m'attacher ces gens qui étoient nos ennemis, pour affermir la foi de ces nouveaux proſélytes. Quant à vous, je » vous confie ma vie & ma fortune; vous » êtes les compagnons de mon exil, de » mon royaume, de mon Paradis «. Les Députés de Tayef, qui craignoient un ſecond ſiége, arrivèrent: » Apôtre » de Dieu, accordez-nous, lui dirent- » ils, une trève de trois ans, & ſouffrez » notre ancien culte «. » Le Prophète » ayant répondu qu'il n'accorderoit pas » un mois, pas une heure «: » diſpenſez » nous du moins du devoir de la prière, » ajoutèrent-ils «. » La Religion eſt

» inutile ſans la prière, répliqua Mahomet «. Ils ſe ſoumirent donc ; on démolit leur temple, & on étendit cet arrêt de proſcription ſur toutes les idoles de l'Arabie. Un Peuple fidèle ſalua ſes Lieutenans ſur les côtes de la mer Rouge, de l'Océan & du Golfe de Perſe ; & les Ambaſſadeurs qui vinrent s'agenouiller devant le trône de Médine, furent auſſi nombreux, dit un proverbe arabe, que les dattes qui tombent d'un palmier lorſque le fruit eſt parvenu à ſa maturité. La Nation ſe ſoumit au Dieu & au ſceptre de Mahomet : on ſupprima l'ignominieuſe dénomination de tribut ; les aumônes ou les dîmes volontaires ou forcées furent employées au ſervice de la Religion, & cent quatorze mille Moſlems accompagnèrent le dernier pélerinage de l'Apôtre (144).

(144) Abulfeda (p. 121 — 133), Gagnier (t. 3, p. 119 — 219), Elmacin (p. 10, 11), & Abulpharage (p. 103) racontent les dernières conquêtes & le dernier pélerinage de Mahomet ; la neuvième année de l'Hégyre,

Première guerre des Mahométans contre l'Empire Romain, A. D. 629.—630.

Lorſqu'Héraclius revint en triomphant de la guerre de Perſe, il recueillit à Emèſe un des Envoyés de Mahomet, qui invitoit les Princes & les Nations de la terre à la profeſſion de l'Iſlamiſme. Le fanatiſme des Arabes ſuppoſa enſuite la converſion ſecrète de cet Empereur Chrétien; la vanité des Grecs a ſuppoſé de ſon côté que le Prince de Médine étoit venu voir l'Empereur, & qu'il accepta de la munificence impériale un riche domaine & un sûr aſyle dans la province de Syrie (145). Mais l'amitié d'Héraclius & de Mahomet fut de courte durée : la nouvelle Religion avoit excité plutôt que ſatisfait l'eſprit avide des Saraſins, & le meurtre d'un Envoyé fournit une occaſion honnête d'envahir avec trois mille Soldats le territoire de la

fut appelée l'année des Ambaſſades (Gagnier, Not. ad Abulféd. p. 121).

(145) Comparez le ſuperſtitieux Al Jannabi (apud Gagnier, t. 2, p. 232 — 255), avec Théophanes (p. 276 — 278), Zonaras (t. 2, l. 14, p. 86), & Cedrenus (p. 421), qui ne ſont pas moins ſuperſtitieux.

Paleſtine, qui ſe prolonge à l'eſt du Jourdain. Zeid fut chargé de la ſainte bannière; & tel fut la diſcipline ou le fanatiſme de la Secte naiſſante, que les plus nobles Chefs ſervirent volontiers ſous l'Eſclave du Prophète. Si Zeid mouroit, Jaafar & Abdallah devoient le remplacer ſucceſſivement, & s'ils périſſoient tous les trois, les troupes étoient autoriſées à choiſir leur Général. Ces trois Généraux furent tués en effet à la bataille de Muta (146), c'eſt-à-dire à la première action de guerre où les Moſlems meſurèrent leur valeur contre un ennemi étranger. Zeid tomba comme un Soldat au premier rang : la mort de Jaafar fut héroïque & mémorable; ayant perdu la main droite, il ſaiſit l'étendard de la gauche; ayant perdu auſſi la gauche, il tint la bannière avec ſes deux poignets couverts de ſang, jusqu'au

(146) Voyez ſur la bataille de Muta & ſes ſuites, Abulfeda (p. 100 — 102), & Gagnier (t. 2, p. 327 — 343). Καλεδος, dit Théophanes, *ὃν λεγουσι μαχαιραν του Θεου*.

moment où cinquante blessures l'étendirent par terre. » Avancez, s'écria Abdallah, qui alla le remplacer ; » avancez » avec confiance, la victoire ou le Pa» radis est à nous «. La lance d'un Romain lui donna la mort ; mais Caled, jeune homme de la Mecque, s'empara du drapeau ; neuf glaives le brisèrent dans sa main, & sa valeur contint & repoussa les Chrétiens qui avoient la supériorité du nombre. Dans un conseil qui se tint la nuit au milieu du camp, il fut choisit pour Général ; le nouveau Chef fit le lendemain des dispositions si habiles, qu'il assura la victoire ou la retraite des Sarasins, & le glorieux surnom d'*Epée de Dieu* a rendu son nom célèbre parmi ses frères & ses ennemis. Mahomet monta en chaire & décrivit avec fanatisme le bonheur des Soldats qui avoient perdu la vie ; mais en particulier il laissa voir les sentimens de la nature ; on le surprit versant des larmes sur le sort de la fille de Zeid. » Qu'est-

» ce que je vois, lui dit un de ses disciples étonné ? » Vous voyez, lui » répondit l'Apôtre, un ami qui pleure » la mort de sa fidelle amie «. Après la conquête de la Mecque, le Souverain de l'Arabie voulut avoir l'air de prévenir les hostilités d'Héraclius, & il déclara la guerre aux Romains d'une manière solemnelle, sans essayer de déguiser les fatigues & les dangers qu'entraîneroit cette résolution (147). Les Moslems étoient découragés ; ils observèrent qu'ils manquoient d'argent, de chevaux & de vivres ; que c'étoit la saison de la récolte, & que la chaleur de l'été seroit insupportable. » L'Enfer est beaucoup plus » chaud, leur dit le Prophète indigné «. Il ne daigna pas les contraindre au service, mais à son retour il lança une

(147) Abulfeda (Vit. Moham. p. 123 — 127), & Gagnier (Vie de Mahomet, t. 3, p. 147 — 163) racontent l'expédition de Tabuc ; mais nous pouvons citer ici le Koran (c. 9, p. 154 — 165), avec les notes savantes & raisonnables de Sale.

excommunication de cinquante jours contre les plus coupables. Leur désertion fit briller Abubeker, Othman & les fidèles Serviteurs qui exposèrent leur vie & leur fortune. Mahomet arbora son drapeau à la tête de dix mille Cavaliers & de vingt mille Fantassins. La marche fut en effet très-pénible; les vapeurs bouillantes & pestilentielles du désert aggravèrent la lassitude & la soif : dix hommes montoient tour à tour le même chameau, & ils furent réduits à boire l'urine de ce quadrupède. Lorsqu'ils eurent fait la moitié du chemin, c'est-à-dire, lorsqu'ils se trouvèrent à dix journées de Médine & de Damas, ils se reposèrent près du boccage & de la fontaine de Tabuc. Mahomet ne voulut pas aller plus avant; il dit qu'il étoit satisfait d'avoir remarqué par-tout des intentions de paix : il y a lieu de croire que les préparatifs de l'Empereur d'Orient l'effrayèrent. Mais l'intrépide Caled répandit la terreur de son nom aux environs

rons des lieux qu'il parcouroit; & le Prophète reçut la soumission des Tribus & des villes; depuis l'Euphrate jusqu'à Ailah, ville située à la pointe de la mer Rouge. Mahomet accorda à ses Sujets Chrétiens la sûreté de leurs personnes, la liberté de leur commerce, la propriété de leurs biens, & la tolérance de leur culte (148). La foiblesse de leurs frères Arabes les

(148) Le *Diploma Securitatis Ailensibus* est attesté par Ahmed Ben Joseph, & par l'Auteur *Libri Splendorum* (Gagnier, Not. ad Abulfed. p. 125). Mais Abulfeda lui-même, ainsi qu'Elmacin (Hist. Saracen. p. 11), quoiqu'ils conviennent des égards de Mahomet pour les Chrétiens (p. 13), ne font mention que d'un traité de paix & d'un tribut. En 1630, Sionita publia à Paris le texte & la version de la patente de Mahomet en faveur des Chrétiens; elle fut admise par Saumaise, & rejetée par Grotius (Bayle, MAHOMET Rem. A A.). Hottinger doute de son authenticité (Hist. Orient. p. 237). Renaudot fait valoir l'aveu des Musulmans sur ce point (Hist. Patriarch. Alexan. p. 169); mais Mosheim (Hist. Ecclés. p. 244) montre la futilité de leur opinion, & il penche vers celle qui croit la patente supposée. Au reste, Abulpharage cite le traité de l'imposteur avec le Patriarche Nestorien (Asseman, Bibliot. Orient. t. 2, p. 418); mais Abulpharage étoit Primat des Jacobites.

avoient empêchés de mettre des barrières à son ambition ; les Disciples de Jésus étoient chers à l'ennemi des Juifs ; & un Conquérant avoit intérêt de proposer une capitulation avantageuse à la Religion la plus puissante de la terre.

Mort de Mahomet, A. D. 632, le 7 Juin.

Mahomet conserva jusqu'à l'âge de soixante-trois ans les forces nécessaires aux travaux temporels & spirituels de sa mission. Ses accès d'épilepsie, calomnie inventée par les Grecs, devroient exciter la pitié plutôt que l'horreur (149) : mais il fut persuadé qu'une femme Juive qui se plaignoit de lui, l'avoit empoisonné

(149) Théophanes, Zonaras & le reste des Grecs assurent que Mahomet avoit des accès d'épilepsie ; & le bigotisme grossier de Hottinger (Hist. Orient. p. 10, 11), Prideaux (Vie de Mahomet, p. 12), & Maracci, (t. 2, de l'Alcoran, p. 762, 763), s'empressent d'adopter cette accusation. Pour l'établir, on a forcé le sens des titres des chapitres 73 & 74 du Koran. Le silence ou l'ignorance des Commentateurs Musulmans est plus décisif qu'une dénégation péremptoire : & Ockley (Hist. of The Saracen, t. 1, p. 301), Gagnier (ad Abulfeda, p. 9, Vie de Mahomet, t 1, p. 118), & Sale (Koran, p. 449 — 474) se rangent du côté le plus charitable.

à Chaibar (150). Sa santé s'affoiblit de jour en jour pendant quatre ans; ses infirmités s'accrurent, & il mourut après une fièvre de quatorze jours, qui le priva par intervalles de sa raison. Quand il se vit à la fin de sa carrière, il édifia ses frères par son humilité. » S'il y a quelqu'un, leur dit-il du haut de la chaire, » que j'aie puni injustement, je me soumets au fouet des représailles. Si j'ai » souillé la réputation d'un Musulman, » qu'il proclame mes fautes devant la » Congrégation. Si j'ai dépouillé un » Fidèle de ses biens, le peu que je » possède acquittera le capital & l'intérêt de la dette «. » Oui, s'écrie une » personne de la foule, j'ai droit de » réclamer trois dragmes d'argent «. Mahomet trouva la plainte juste; il

(150) Abulfeda (p. 92), & Al Jannabi (apud Gagnier, t. 2, p. 286 — 288), ses zélés partisans, avouent avec franchise ce poison qui étoit d'autant plus ignominieux, que la femme se proposoit de démontrer l'imposture du Prophète.

donna ce qu'on lui demandoit, & il remercia ſon créancier de l'avoir accuſé dans le Monde, plutôt qu'au dernier jour. Il montra une fermeté tranquille à l'approche de la mort ; il affranchit ſes Eſclaves (dix-ſept hommes & onze femmes) ; il régla très-en détail l'ordre de ſes funérailles, & épuiſa les lamentations de ſes amis auxquels il donna ſa bénédiction. Il faiſoit encore ſes prières publiques trois jours avant ſa mort : il parut déſigner Abubeker, ſon ancien & fidèle ami, pour ſon ſucceſſeur dans les fonctions ſacerdotales & royales, mais il eut ſoin d'éviter les riſques & la jalouſie qu'auroit entraînés une élection plus formelle. Au moment qui précéda ſa diſſolution, il demanda une plume & de l'encre, afin d'écrire, ou plutôt afin de dicter ce qu'il appeloit le réſumé de toutes ſes révélations : ceux qui l'environnoient délibérèrent entre eux, pour ſavoir ſi on le laiſſeroit affoiblir l'autorité du Koran, en dictant ſes dernières paroles,

qui devoient l'emporter ſur ſes paroles, antérieures : la diſpute s'échauffa, & il blâma les clameurs indécentes de ſes diſciples. Si on peut ajouter quelque foi aux traditions de ſes femmes & de ceux qui vécurent avec lui, il garda au ſein de ſa famille, & juſqu'au dernier moment de ſa vie, toute la dignité d'un Apôtre & toute la confiance d'un fanatique ; il décrivit la viſite de l'Ange Gabriel qui étoit venu dire un dernier adieu à la terre, & il ajouta avec vivacité qu'il comptoit ſur la bonté & ſur la faveur de l'Etre Suprême. Il avoit annoncé un jour, dans un entretien familier, que par une prérogative ſpéciale l'Ange de la mort ne viendroit s'emparer de ſon ame qu'après lui en avoir demandé la permiſſion d'une manière reſpectueuſe. A l'inſtant qui précéda ſon agonie, il dit qu'il venoit d'accorder cette permiſſion. Il repoſa ſa tête ſur le ſein d'Ayesha, la plus chérie de ſes femmes ; il s'évanouit au milieu des douleurs ; mais il reprit

connoissance, & élevant les yeux il articula d'une voix défaillante ces paroles entrecoupées : » Dieu.... pardonnez mes » péchés.... oui.... je vais retrouver mes » Concitoyens qui sont au Ciel «. Et il rendit ensuite le dernier soupir sur un tapis qui couvroit le plancher de sa chambre. Sa mort arrêta l'expédition ordonnée pour la conquête de la Syrie : l'armée s'étoit arrêtée aux portes de Médine ; & les Chefs ne quittèrent point leur Maître tant qu'il lui resta un souffle de vie. La ville & en particulier la maison du Prophète n'offrirent plus que des cris de douleur, ou le silence du désespoir : le fanatisme seul essaya de donner de l'espoir & des consolations. » Notre témoin, notre » intercesseur, notre médiateur auprès de » Dieu ne peut être mort, s'écrièrent » quelques personnes «. » Non il n'est » pas mort ; il est dans ce saint évanouissement où l'on a vu Moïse & Jésus, » & il sera bientôt rendu à son Peuple » fidèle «. On ne voulut point admettre le

témoignage des ſens, & Omar prenant ſon cimeterre, menaça d'abattre la tête des Infidèles qui oſeroient ſoutenir que le Prophète n'étoit plus. Le crédit & la modération d'Abubeker appaisèrent le tumulte. » Eſt-ce donc Mahomet, dit il à Omar » & à la multitude, ou le Dieu de ce » Prophète que vous adorez? Le Dieu » de Mahomet vit à jamais, mais l'A-» pôtre eſt mortel comme nous, &, ſelon » ſa prédiction, il a ſubi la deſtinée » commune des mortels «. Ceux de ſa famille qui ſe trouvoient les plus près de lui par les liens du ſang, l'enterrèrent à l'endroit même où il expira (151). Sa

(151) On répète ſouvenr que de forts aimants tiennent le tombeau de Mahomet ſuſpendu à la voûte du temple de la Mecque (σημα μετεωριζομενον. Laonicus Chalcocondyles de Rebus Turcicis, l. 3, p. 66). Cette ridicule Hiſtoire a été inventée & propagée par les Grecs & les Latins. Voyez le Dictionnaire de Bayle (art. *Mahomet*, Rem. EE. FF.). Sans faire uſage de la Philoſophie, il ſuffit d'obſerver, 1°. que le Prophète n'a pas été enterré à la Mecque; 2°. que ſon tombeau qui eſt à Médine, a été vu par des millions de Pélerins, & qu'il ſe trouve

mort & sa sépulture ont consacré Médine, & les innombrables Pélerins de la Mecque se détournent souvent pour faire leurs dévôtions (152) sur la tombe du Prophète, qui est d'une simplicité remarquable (153).

Son caractère.

Le Lecteur croit peut-être qu'à la fin de la vie de Mahomet j'examinerai ses fautes & ses vertus, & que je dirai si cet

à terre (Reland, de Relig. Moham. l. 2, c. 19, p. 209 — 211), Gagnier (Vie de Mahomet, t. 3, p. 263 — 268).

(152) Al Jannabi fait l'énumération (Vie de Mahomet, t. 3, p. 372 — 391) des devoirs très-variés du Pélerin qui va voir le tombeau du Prophète & celui de ses disciples; & le savant Casuiste décide que cet acte de dévotion est presque de rigueur comme un précepte divin, & qu'il a presque le même mérite. Les Docteurs examinent gravement laquelle des deux villes de la Mecque & de Médine a la supériorité (p. 391 — 394).

(153) Abulfeda & Gagnier (Vit. Moham. p. 123 — 142, Vie de Mahomet, t. 3, p. 220 — 271) décrivent la dernière maladie, la mort & l'enterrement de Mahomet. Les détails les plus secrets & les plus intéressans ont été donnés dans le principe par Ayesha, par Ali, par les fils d'Abbas, &c.; & comme ils habitoient Médine, & qu'ils survéquirent au Prophète plusieurs années, ils purent répéter ces contes pieux à une seconde & à une troisième génération de Pélerins.

homme extraordinaire étoit plus fanatique qu'imposteur. Quand j'aurois vécu dans l'intimité du fils d'Abdallah, la tâche seroit encore difficile, & je ne devrois pas espérer de la remplir avec succès. Mais après douze siècles, les traits de ce Prophète s'offrent à moi au milieu d'un nuage d'encens, & d'une manière confuse, & si je venois à bout de les saisir pour un moment, cette mobile ressemblance ne conviendroit pas au Solitaire du mont Hera, au Prédicateur de la Mecque, & au Vainqueur de l'Arabie. Il paroît que cet homme à qui on doit une si grande révolution, avoit de la piété & du goût pour la vie contemplative ; du moment où il se trouva au dessus des besoins par son mariage, il s'éloigna de la route de l'ambition & de l'avarice ; il vécut avec innocence jusqu'à l'âge de quarante ans, & s'il fût mort à cette époque de sa vie, il n'auroit eu aucune célébrité. L'unité de Dieu est une idée très conforme à la nature &

à la raison : une conversation avec les Juifs & les Chrétiens put lui inspirer du mépris & de la haine pour l'idolâtrie de la Mecque. Il étoit du devoir & d'un homme & d'un Citoyen de publier la doctrine du salut, & d'arracher son pays au péché & à l'erreur. Il est aisé de concevoir qu'un esprit ardent, occupé sans cesse d'un même objet, put croire qu'au lieu d'une obligation générale il étoit chargé d'une mission particulière; qu'au milieu de ses vives émotions il put regarder comme des inspirations du Ciel les apperçus de son esprit & de son imagination; que le travail de la pensée dut finir dans cette espèce de ravissement & de vision, & que ses sensations intérieures, & le Moniteur invisible qu'il croyoit entendre, purent se présenter à lui sous la forme & les attributs d'un Ange de Dieu (154).

(154) Les Chrétiens se sont avisés de dire qu'un pigeon sembloit descendre du Ciel, & parler à l'oreille de Ma-

L'intervalle qui sépare le fanatisme de l'imposture est périlleux & glissant. Le Démon de Socrates (155) nous apprend assez jusqu'à quel point un Sage peut se tromper lui-même, comment avec de

---

homet; Grotius fait valoir ce prétendu miracle (De Veritate Religionis Christianæ), & le Savant Pocock lui demanda sur quels Auteurs cette assertion se trouvoit fondée; Grotius lui avoua qu'elle est inconnue aux Musulmans. On a supprimé ce pieux mensonge dans la Version arabe, de peur qu'il n'excitât l'indignation & le rire des Sectateurs de Mahomet; mais on l'a toujours laissé dans les nombreuses éditions du Texte latin (Pocock, Specimen Hist. Arabum, p. 186, 187. Reland, de Religione Mohamm. l. 2, c. 39, p. 259—262).

(155) Εμοι δε τυτο εςιν εκ παιδος αρξαμενον φωνη τις γιγνομενη ἡ οταν γενηται αει αποτρεπει μετυτυ ὁ αν μελλω πραττειν; προτρεπει δε υποτε. (Platon, in Apolog. Socrat. c. 19, p. 121, 122, Edit. Fischer). Les exemples familiers que Socrate fait valoir dans son Dialogue avec Theages (Platonis Opera, t. 1, p. 128, 129, Edit. Hen. Stephan.) sont au dessus de la prévoyance humaine, & l'inspiration divine (le Δαιμονιον) du Philosophe se trouve clairement énoncé dans les *Memorabilia* de Xénophon. Ciceron (de Divinat. I. 54) & les quatorzième & quinzième Dissertations de Maxime de Tyr (p. 153 — 172, Edit. Davis) exposent les idées des Platoniens les plus raisonnables.

la bonté on peut tromper les autres, & de quelle manière la conscience peut sommeiller entre l'illusion personnelle & la fraude volontaire. La charité croira que Mahomet fut d'abord animé par la bienfaisance; mais un Missionnaire purement humain est incapable de chérir les Mécréans obstinés, qui rejettent ses prétentions, qui méprisent ses argumens, & qui le persécutent. Si Mahomet pardonna quelquefois à ses adversaires personnels, il croyoit sans doute qu'il lui étoit permis de détester les ennemis de Dieu; alors les passions terribles de l'orgueil & de la vengeance s'allumèrent dans son sein, & ainsi que le Prophète de Ninive il forma des vœux pour la destruction des rebelles qu'il avoit condamnés. L'injustice de la Mecque & le choix de Médine transformèrent le simple Citoyen en Prince, & l'humble Prédicateur en Général d'armée. Mais l'exemple des Saints consacroit son glaive, & il pouvoit penser que le Dieu qui châtie un Monde coupable par la

peſte & les tremblemens de terre, inſpiroit la valeur de ſes Serviteurs pour la converſion & le châtiment des hommes. Dans l'exercice du gouvernement politique, il fut contraint d'adoucir l'orgueilleuſe ſévérité du fanatiſme, de ſe prêter à quelques égards aux préjugés & aux paſſions de ſes Sectaires, & d'employer au ſalut du genre humain juſqu'aux vices des mortels. Le menſonge & la perfidie, la cruauté & l'injuſtice ont ſervi ſouvent à la propagation de la Foi; & Mahomet, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, ordonna ou approuva l'aſſaſſinat des Juifs & des Idolâtres qui étoient ſortis ſains & ſaufs du champ de bataille. De pareils actes répétés durent corrompre peu à peu ſon caractère, & la pratique de quelques vertus perſonnelles & ſociales, néceſſaires pour maintenir la réputation du Prophète dans ſa Secte & parmi ſes amis, compenſent foiblement le funeſte effet de ces odieuſes habitudes. L'ambition fut la paſſion dominante de

moins relevées d'une famille; il allumoit le feu; il ba'ayoit le plancher; il tiroit le lait des brebis; il raccommodoit ses souliers & ses vêtemens. S'il dédaignoit les privations & les vertus d'un Hermite, il observoit sans effort ou sans vanité le régime frugal d'un Arabe & d'un Soldat. Dans les grandes occasions, il donnoit à ses camarades un festin hospitalier où l'on voyoit une rustique abondance; mais dans sa vie habituelle, plusieurs semaines s'écouloient sans qu'on fît du feu chez lui. Il confirmoit par son exemple l'interdiction du vin; il appaisoit sa faim avec une modique portion de pain d'orge; il aimoit beaucoup le lait & le miel, mais il se nourrissoit ordinairement de dattes & d'eau. Les parfums & les femmes étoient les deux sensualités qu'exigeoit son tempérament : sa Religion ne les défendoit pas, & il assuroit que les plaisirs augmentoient la ferveur de sa dévotion. La chaleur du climat enflamme le sang des Arabes, & les Ecrivains de

l'antiquité

l'antiquité, ont remarqué leur disposition libertine (159). Les Loix civiles & religieuses du Koran réglèrent leur incontinence; elles blâmèrent leurs alliances incestueuses; & la polygamie, qui n'avoit point de bornes, fut réduite à quatre femmes ou concubines; elles fixèrent d'une manière équitable les droits de couche & le domaine qu'auroient ces femmes; elles découragèrent la liberté du divorce; elles déclarèrent l'adultère une offense capitale; & elles punirent de cent coups de fouet la fornication de l'un ou de l'autre sexe (160). Tels furent les préceptes que donna le Législateur dans le calme de sa raison; mais dans sa vie privée, Mahomet se livra sur ce point à tous ses désirs, & il abusa

---

(159) *Incredibile est quo ardore apud eos in Venerem, uterque solvitur sexus* (Ammien Marcellin, l. 14, c. 4.

(160) Sale (Discours préliminaire, p. 133 — 137) fait une récapitulation des Loix sur le mariage, le divorce, &c.; & si on lit l'*Uxor Hebraiça* de Selden, on y reconnoîtra plusieurs ordonnances des Juifs.

épouse de Zeid, & avec Marie, captive Egyptienne. Se trouvant un jour chez Zeid, son affranchi & son fils adoptif, il apperçut la belle Zeineb à demi-nue, & pour exprimer ses désirs il emprunta le langage de la dévotion. Le servile ou reconnoissant Affranchi comprit ce que vouloit l'Apôtre, & il se prêta sans hésiter à l'amour de son bienfaiteur. Mais les rapports dont nous venons de parler ayant excité une espèce de scandale, l'Ange Gabriel qui descendit du Ciel ratifia ce qui s'étoit passé; il annulla l'adoption, & reprocha au Prophète avec douceur de se défier de l'indulgence de Dieu. Hafna, fille d'Omar, l'une des femmes de Mahomet, le surprit au moment où il prodiguoit ses caresses à la captive Egyptienne; elle promit de lui pardonner & de garder le secret; il jura de son côté qu'il renonceroit à Marie. Ils oublièrent tous les deux leurs engagemens, & l'Ange Gabriel descendit encore une fois du Ciel, avec un Chapitre du

Koran, qui absolvoit Mahomet de son serment, & l'exhortoit à jouir en liberté de ses captives & de ses concubines, sans s'occuper des clameurs de ses femmes. Il fit une retraite de trente jours avec Marie, & il profita bien des conseils de l'Envoyé de Dieu. Lorsqu'il eut rassasié son amour & sa vengeance, il manda ses onze femmes devant lui; il se plaignit de leur désobéissance & de leur indiscrétion, & les menaça du divorce dans ce Monde & dans l'autre, menaces terribles, puisque celles qui avoient partagé le lit du Prophète se trouvoient exclues pour jamais de l'espoir d'un second mariage. Les avantages singuliers que Mahomet avoit reçus de la nature (162), doivent

(162) *Sibi robur ad generationem, quantùm triginta viri habent, inesse jactaret : ita ut unicâ horâ posset undecim fœminis* SATISFACERE, *ut ex Arabum libris refert Sanctus Petrus Paschasius*, c. 2 (Maracci, Prodromus Alcoran, p. 4, p. 55. Voyez aussi les Observations de Belon, l. 3, c. 10, fol. 179, recto). Al Jannabi (Ganier, t. 3, p. 287) cite Mahomet lui-même, qui se vantoit de surpasser tous les hommes en vigueur conju-

peut-être excuser son incontinence : on dit qu'il avoit à lui seul la force de trente hommes, & qu'il se seroit bien tiré du treizième des travaux (163) de l'Hercule de la Grèce (164). Sa fidélité pour Cadijah pourroit fournir une excuse plus sérieuse & plus directe ; durant les vingt-quatre années de leur mariage, il ne fit aucun usage de son droit de polygamie, malgré sa jeunesse, & une rivale ne blessa point

---

gale ; & Abulfeda rapporte cette exclamation d'Ali, qui lavoit le corps du Prophète après sa mort : » *O Propheta, certe pœnis tuus cœlum versus erectus est* « (in Vit Mohammed, p. 140).

(163) J'emprunte ici le style d'un Père de l'Eglise, ἐναθλῶν Ἡρακλῆς τρισκαιδέκατον ἆθλον (Greg Nazianzen. Orat. 3, p. 108).

(164) Selon la Version la plus commune & la plus glorieuse, Hercule remporta en une seule nuit cinquante victoires sur les filles de Thestius (Diodor. Sicul. t. 1, l. 4, p. 274, Pausanias, l. 9, p. 763, Statius Sylv. l. 1, eleg. 3, v. 42) ; mais Athénée lui accorde sept nuits pour ces exploits (Deipnosophist. l. 13, p. 556 ; & Apollodore dit qu'Hercule, qui n'avoit alors que dix-huit ans, rendit mères les cinquante filles de Thestius en cinquante nuits (Bibliot. l. 2, c. 4, p. 111, cum notis Heyne, part. 1, p. 332.

la vanité ou la tendresse de la respectable Matrone. Après sa mort, il dit qu'on avoit vu sur la terre quatre femmes parfaites, la sœur de Moïse, la mère de Jésus, Fatime, la plus chérie de ses filles, & Cadijah. » N'étoit-elle pas vieille, lui dit » un jour Ayesha, avec l'orgueil d'une jeune femme qui a de la beauté? » & Dieu » ne l'a-t-il pas remplacée par une autre » qui vaut mieux « ? » Non de par Dieu, répondit Mahomet avec l'effusion de la reconnoissance, » aucune femme ne » peut-être préférable à Cadijah ; elle » croyoit en moi lorsque les hommes » me méprisoient ; elle m'a donné des » secours lorsque j'étois pauvre & per- » sécuté par les hommes (165) «.

En multipliant ainsi ses femmes, le Fondateur d'une Religion & d'un nouvel Empire multiplioit les chances d'une postérité nombreuse & d'une succession linéale. Les espérances de Mahomet fu- Et ses enfans.

(165) Abulfeda, in Vit. Moham. p. 12, 13 — 16, 17, cum notis Gagnier.

rent trompées. Ayesha & ſes dix autres femmes, d'un âge mûr & d'une fécondité reconnue, devinrent ſtériles dans ſes bras puiſſans. Marie, ſa concubine, donna le jour à Ibrahim, & il l'en aima davantage: le Prophète pleura cet enfant qui mourut à l'âge de quinze mois; mais il ſoutint avec fermeté les railleries de ſes ennemis, & il réprima l'adulation ou la crédulité des Moſlems, en les aſſurant que la mort d'Ibrahim n'avoit point produit d'éclipſe de ſoleil. Il avoit eu de Cadijah quatre filles qui épouſèrent les plus fidèles de ſes diſciples; les trois premières moururent avant leur père; mais Fatime, qui poſſédoit ſa confiance & ſon amour, devint la femme d'Ali, dont elle étoit la couſine, & la fortune de ſa race eſt connue. Le mérite & les malheurs d'Ali & de ſes deſcendans me déterminent à placer ici des détails que j'aurois pu donner en parlant des Califes Saraſins, titre qui déſigne les Commandans des Fi-

dèles, en qualité de Vicaires & de successeurs de l'Apôtre de Dieu (166).

Ali se trouvoit au dessus de ses compatriotes, & son extraction, son mariage & son caractère pouvoient justifier ses prétentions au trône de l'Arabie. Le fils d'Abu Taleb étoit chef de la famille de Hashem, & Prince héréditaire ou tuteur de la ville & du temple de la Mecque. La lumière des Prophètes avoit disparu, mais le mari de Fatime ne pouvoit espérer l'héritage & la bénédiction du père de sa femme: on avoit vu les Arabes obéir à une femme, & le Prophète avoit

Caractère d'Ali.

(166) Ce précis de l'Histoire arabe est tiré de la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot (articles *Aboubecre*, *Omar*, *Othman*, *Ali*, &c.), des Annales d'Abulfeda, d'Abulpharage & Elmacin, & sur-tout de Ockley (History of the Saracens, vol. 1, p. 1 — 10 — 115 — 122 — 229 — 249 — 363 — 372 — 378 — 391), & du second volume presque en entier. Au reste, on doit adopter avec précaution les traditions des Sectes ennemies; c'est une rivière qui devient plus vaseuse à mesure qu'elle s'éloigne de sa source. Chardin a copié trop fidellement les fables & les erreurs des Persans modernes (Voyages, t. 2, p. 235 — 250, &c.).

careſſé ſouvent ſes deux petits-fils ; du haut de ſa chaire il les avoit quelquefois montrés au Peuple comme l'eſpoir de ſa vieilleſſe, & les Chefs de la jeuneſſe du Paradis. Le premier des vrais Croyans pouvoit eſpérer de marcher devant eux en ce Monde & dans l'autre ; & à l'égard de ceux qui avoient des diſpoſitions plus graves & plus ſévères, aucun proſélyte ne pouvoit ſurpaſſer le zèle & la vertu d'Ali. Il réuniſſoit les qualités d'un Poëte, d'un Soldat & d'un Saint ; ſa ſageſſe reſpire encore dans un recueil de ſentences morales & religieuſes (167) ; & lorſqu'il s'agiſſoit de diſputer ou de combattre, ſon éloquence & ſa valeur ſubjuguoient tous ſes adverſaires. Depuis le premier moment de ſa miſſion, juſqu'à

(167) Ockley a donné à la fin de ſon ſecond volume une Verſion angloiſe des 169 Maximes qu'il attribue en héſitant à Ali, fils d'Abu Taleb. On trouve dans ſa Préface l'enthouſiaſme du Traducteur. Au reſte, ces Maximes ſont juſtes, mais elles rembruniſſent le tableau de la vie humaine.

la dernière cérémonie de ses funérailles, l'Apôtre ne fut jamais abandonné par Ali; il se plaisoit à nommer cet ami généreux son frère, son vice-gérent, & le fidèle Aaron du second Moïse. On reprocha ensuite au fils d'Abu Taleb d'avoir négligé ses intérêts, en ne se faisant pas déclarer d'une manière solemnelle successeur du trône, d'avoir ainsi oublié une disposition qui auroit écarté toute concurrence, & revêtu ses droits d'un arrêt du Ciel. Mais le Héros étoit sans défiance, & il ne comptoit que sur lui: la jalousie & peut-être la crainte de rencontrer de l'opposition suspendirent les résolutions de Mahomet, & lors de sa dernière maladie, l'artificieuse Ayesha, fille d'Abubeker & ennemie d'Ali, ne le quitta point.

La Nation recouvra ses droits par la mort & le silence de Mahomet, & on convoqua une assemblée pour délibérer sur le choix de son successeur. Les titres de naissance & la fierté de courage d'Ali,

Règne d'Abubeker, A. D. 632. Juin 7.

blessoient les anciens, qui, formant une sorte d'aristocratie, vouloient que les élections fussent libres & fréquentes, & se trouver ainsi les maîtres de donner le sceptre & quelquefois de le reprendre: les Koreishites ne pouvoient souffrir l'orgueilleuse prééminence de la ligne d'Ashem; l'ancienne discorde des Tribus se ralluma; les *fugitifs* de la Mecque & les *auxiliaires* de Médine firent valoir leurs droits respectifs, & on proposa de choisir deux Califes indépendans, ce qui auroit étouffé dès son berceau la Religion & l'Empire des Sarasins. Le généreux Omar appaisa le tumulte; il renonca à ses prétentions, & élevant la main il se déclara le premier Sujet du respectable Abubeker. La conjoncture qui étoit pressante, & l'assentiment du Peuple purent excuser cette mesure illégale & précipitée; mais Omar lui-même annonça en chaire que si désormais un Musulman osoit devancer le suffrage de ses frères, l'Electeur & l'Elu

feroient condamnés à la mort (168). Abubeker fut installé sans appareil; Médine, la Mecque & les provinces d'Arabie lui obéirent. Les Hashemites seuls lui refusèrent le serment de fidélité, & leur Chef obstiné se tint enfermé chez lui plus de six mois sans vouloir le reconnoître; il résistoit aux menaces d'Omar, qui essaya de brûler la maison de la fille de l'Apôtre. La mort de Fatime & l'affoiblissement de son parti triomphèrent de l'indignation d'Ali: il reconnut enfin le Général des Fidèles; il approuva l'excuse de celui-ci, qui fit valoir la nécessité de prévenir leurs ennemis communs, & il eut la sagesse de ramener Abubeker qui proposoit, sans doute par politesse, d'ab-

(168) Ockley (Hist. of the Saracens, vol. 1, p. 5, 6) suppose, d'après un manuscrit arabe, que Ayesha n'approuvoit point que son père remplaçât l'Apôtre. Abulfeda, Al Jannabi, Al Bochari, ne disent rien sur ce point si peu vraisemblable en lui-même. Le dernier de ces Ecrivains cite au contraire une tradition, d'après laquelle Ayesha concourut à cet arrangement (in Vit. Mohammed, p. 136, Vie de Mahomet, t. 3, p. 256).

fut qu'après le troisième Calife, c'est-à-dire vingt-quatre ans après la mort du Prophète, qu'Ali fut revêtu, par le choix du Peuple, de la qualité de Roi & de Grand-Pontife. Les mœurs des Arabes n'avoient rien perdu de leur simplicité primitive, & le fils d'Abu Taleb méprisa la pompe & les vanités de ce Monde. A l'heure de la prière, il se rendoit à la Mosquée de Médine, vêtu d'une légère étoffe de coton; sa tête étoit couverte d'un turban grossier; il portoit ses pantoufles d'une main, & de l'autre il s'appuyoit sur son arc qui lui tenoit lieu de bâton. Les compagnons du Prophète & les Chefs des Tribus saluèrent leur nouveau Souverain, & ils lui présentèrent la main droite en signe de fidélité.

Discorde des Turcs & des Persans.

Les maux qu'entraînent les disputes de l'ambition, se bornent pour l'ordinaire aux temps & aux lieux où se passent ces disputes. Mais la discorde religieuse des amis & des ennemis d'Ali s'est renouvelée à tous les siècles de l'Hégyre;

l'Hégyre, & la haine immortelle des Persans & des Turcs prouve assez qu'elle subsiste encore (171). Les premiers, flétris par la dénomination de *Shiites* ou de Sectaires, ont ajouté au symbole Musulman cet article de foi: que si Mahomet est l'Apôtre de Dieu, Ali est le Vicaire de la Divinité. Dans le commerce habituel de la vie & dans leur culte public, ils chargent d'imprécations les trois usurpateurs qui interceptèrent son droit à la dignité d'Iman & de Calife; & le nom d'Omar exprime dans leur Langue la réunion de la scélératesse & de l'impiété (172). Les *Sonnites*, dont la doctrine

(171) Le Schisme des Persans est expliqué par tous les Voyageurs du dernier siècle, & sur-tout dans le second & le quatrième volumes de Chardin leur Maître. Niebuhr, inférieur à Chardin, a toutefois l'avantage d'avoir écrit à une époque très-récente (en 1764, Voyages en Arabie, &c. t. 2, p. 208 — 233), depuis la tentative infructueuse qu'a faite Nadir Shah pour changer la Religion de sa Nation (Voyez son Histoire de la Perse, traduite par Sir William Jones, t. 2, p. 5, 6 — 47, 48 — 144 — 155).

(172) On donne au Diable le nom d'Omar. Son meurtrier

est avouée généralement & fondée sur la tradition orthodoxe des Musulmans, suivent une opinion plus impartiale, ou du moins plus décente. Ils respectent la mémoire d'Abubeker, d'Omar, d'Othman, & les saints & légitimes successeurs du Prophète. Mais persuadés que le degré de sainteté a déterminé l'ordre de la succession (173), ils donnent la dernière place à l'époux de Fatime. L'Histoire qui pesera le mérite des quatre Califes d'une main que n'ébranle pas la superstition, prononcera que leurs mœurs furent également pures & exem-

---

est un Saint. Lorsque les Persans lancent une flèche, ils s'écrient souvent : » Puisse cette flèche percer le cœur d'Omar «! (Voy. de Chardin, t. 2, p. 239, 240 — 259, &c.).

(173) Cette gradation de mérite est marquée d'une manière distincte dans un symbole qu'explique Reland (de Religione Moham. l. 1, p. 37), & par un argument des Sonnites que rapporte Ockley (Hist. of the Saracens, t. 2, p. 230). L'usage de maudire la mémoire d'Ali fut aboli 40 ans après par les Ommiades eux-mêmes (d'Herbelot, p. 690); & il y a peu de Musulmans qui osent le traiter d'Infidèle & l'insulter (Voy. de Chardin, t. 4, p. 46).

plaires; que leur zèle avoit de la ferveur; que selon toute apparence il étoit sincère, & qu'au milieu de leurs richesses & de leur puissance, ils consacrèrent leur vie à la pratique des devoirs de la Morale & de la Religion. Mais les vertus publiques d'Abubeker & d'Omar, la sagesse du premier & la sévérité du second, maintinrent la paix & la prospérité de leurs règnes. Le caractère foible & la vieillesse d'Othman ne pouvoient faire des conquêtes ou soutenir le fardeau de l'Empire. Il déléguoit son autorité, & on le trompoit; il donnoit sa confiance, & on le trahissoit. Ceux des Fidèles qui avoient le plus de mérite, devinrent inutiles ou ennemis de son Administration, & ses prodigues largesses ne firent que des ingrats & des mécontens. L'esprit de discorde se répandit dans les provinces; leurs Députés s'assemblèrent à Médine, & on ne distingua plus les Charegites, fanatiques désespérés, qui ne vouloient se soumettre ni au joug de la subordi-

nation, ni à celui du bon ſens des Arabes plus ſoumis, leſquels demandoient qu'on reformât les abus dont ils ſe plaignoient, & qu'on punît les oppreſſeurs. Cufa, Baſſora, l'Egypte & les Tribus du déſert armèrent leurs Guerriers; ces troupes vinrent camper à environ une lieue de la Mecque, & déclarèrent impérieuſement à leur Souverain, qu'il devoit leur faire juſtice, ou deſcendre du trône. Son repentir déſarma d'abord & diſperſa les inſurgens; mais l'artifice de ſes ennemis ralluma leur fureur; & on détermina un perfide Secrétaire au crime de faux qui ſouilloit la réputation d'Othman & qui précipita ſa chute. Le Calife avoit perdu l'eſtime & la confiance des Moſlems qui formoient la ſeule garde de ſes prédéceſſeurs: on lui intercepta l'eau & les vivres durant un ſiége de ſix ſemaines, & les foibles portes du Palais ne ſe trouvèrent défendues que par les ſcrupules de ceux des rebelles qui avoient une conſcience timorée. Abandonné de ceux qui

avoient abusé de son caractère, Othman attendit la mort : le frère d'Ayesha se présenta à la tête des assassins, & le Calife qui avoit le Koran sur sa poitrine, fut percé de mille coups. L'inauguration d'Ali appaisa une anarchie tumultueuse qui dura cinq jours; le refus de la couronne auroit produit un massacre général. Dans cette position critique, il soutint la fierté du Chef des Hashemites, il déclara qu'il auroit mieux aimé servir que régner; il s'éleva contre la présomption des Soldats étrangers, & exigea le consentement formel des Chefs de la Nation. On ne l'a jamais accusé d'avoir eu part à l'assassinat d'Omar, quoique la Perse célèbre indiscrettement la fête du meurtrier de ce Calife. Ali étoit intervenu de bonne heure pour appaiser la querelle d'Othman & de ses sujets, & Hassan, l'aîné de ses fils, fut insulté & blessé au moment où il vouloit défendre le Calife. Au reste, il est douteux qu'Ali ait mis de la vivacité & de la bonne foi

Mort d'Othman, A. D. 655. Juin 18.

dans ſon oppoſition aux rebelles, & il eſt ſûr qu'il profita de leur crime. L'appas étoit en effet ſi ſéduiſant, qu'il dut ébranler & corrompre la vertu la mieux affermie. Il ne s'agiſſoit pas ſeulement du ſceptre de l'Arabie; les Califes étoient alors les maîtres des riches contrées de la Perſe, de la Syrie & de l'Egypte.

Règne d'Ali. A. D. 655, 660.

Une vie paſſée dans la prière & la contemplation n'avoit point refroidi la guerrière activité d'Ali; il étoit d'un âge mûr, il avoit une longue expérience des hommes, & cependant ſa conduite laiſſoit voir la témérité & l'indiſcrétion de la jeuneſſe. Les premiers jours de ſon adminiſtration, il négligea de s'aſſurer par des largeſſes ou par des fers, la fidélité incertaine de Telha & de Zobeir, deux des Chefs Arabes les plus puiſſans. Ils ſe réfugièrent à la Mecque & enſuite à Baſſora; ils arborèrent l'étendard de la révolte, & s'emparèrent de la province d'Irak & de l'Aſſyrie, qu'ils avoient demandées en vain pour récompenſe de leurs

ſervices : on ſait que le maſque du patriotiſme couvre les inconſéquences les plus ſenſibles ; & les ennemis d'Othman, peut-être ſes aſſaſſins, demandèrent à cette époque qu'on vengeât ſa mort. Ils furent accompagnés dans leur fuite, d'Ayesha, veuve de Mahomet, qui garda juſqu'au dernier moment de ſa vie une haine implacable pour le mari & la poſtérité de Fatime. Les plus raiſonnables des Moſlems furent ſcandaliſés de voir la mère des Fidèles au milieu d'un camp ; mais la ſuperſtitieuſe multitude crut que ſa préſence conſacroit la juſtice & aſſuroit le ſuccès de la cauſe qu'elle avoit embraſſée. Le Calife, qui avoit ſous ſes drapeaux vingt mille Arabes & neuf mille vaillans auxiliaires de Cufa, livra bataille, ſous les murs de Baſſora, aux rebelles ſupérieurs en nombre, & remporta la victoire. Telha & Zobeir, Chefs de l'armée ennemie, furent tués dans ce combat, qui eſt le premier où les Moſlems ayent attaqué leurs concitoyens. Ayesha, après

avoir parcouru les rangs pour exciter les troupes, s'étoit placée dans un lieu où elle couroit de grands dangers. Soixante-dix hommes qui tenoient la bride de son chameau furent tués ou blessés, & la cage ou la litière où elle étoit, se trouva à la fin de l'action hérissée de javelines & de dards. La captive soutint avec fermeté les reproches du vainqueur, qui la renvoya auprès du tombeau de Mahomet, avec les égards & l'affection qu'il conservoit à la femme de l'Apôtre. Après cette victoire, qu'on appela la journée du chameau, il se porta vers un adversaire plus redoutable, vers Moawiyah, fils d'Abu Sophian, qui avoit pris le titre de Calife, & étoit soutenu par les forces de la Syrie & le crédit de la Maison d'Ommiyah. Depuis le passage de Thapsaque, la plaine de Siffin (174) se pro-

(174) D'Anville (l'Euphrate & le Tigre, p. 29) fait voir que la plaine de Siffin est le *campus Barbaricus* de Procope.

longe sur la rive occidentale de l'Euphrate. Les deux Compétiteurs se firent quarante jours la petite guerre sur ce terrein vaste & uni. Il y eut quatre-vingt-dix escarmouches ou petits combats qui coûtèrent, dit-on, vingt-cinq mille hommes à Ali, & quarante-cinq mille à Moawiyah, & on compte parmi les tués, vingt-cinq vétérans qui avoient combattu à Beder, sous le drapeau de Mahomet. Le légitime Calife donna alors une grande preuve de valeur & d'humanité. Il ordonna à ses troupes, sous des peines sévères, d'attendre le premier choc de l'ennemi, de ne point égorger les fuyards, & de respecter les morts & les captives. Afin d'épargner le sang des Moslems, il proposa généreusement de terminer la querelle dans un combat singulier; mais son rival effrayé refusa le cartel. Ali combattit à cheval, & la forme inimitable de son grand sabre à deux tranchans donna la mort à une multitude de Syriens. Toutes les fois qu'il couchoit par terre un re-

belle, il s'écrioit, Allah Acbar, » Dieu est vainqueur «; & au milieu d'une bataille de nuit, cette acclamation sortit de sa bouche quatre cents fois. Le Prince de Damas méditoit déjà son évasion, mais la désobéissance & le fanatisme des troupes d'Ali arrachèrent à celui-ci la victoire qui paroissoit déclarée en sa faveur. Moawiyah troubla leur conscience en déclarant avec solemnité qu'il en appeloit au Koran, qu'il leur montroit exposé sur les piques de la première ligne des Soldats; & Ali fut réduit à souscrire une trève honteuse & un compromis insidieux. Il se rendit à Cufa, plein de douleur & d'indignation: son parti étoit découragé; son adroit rival subjugua ou séduisit la Perse, l'Yémen & l'Egypte; & le poignard du fanatisme, qui cherchoit les trois Chefs de la Nation, ne donna la mort qu'au cousin de Mahomet. Trois Charegites s'entretenant un jour, au milieu du temple de la Mecque, des désordres de l'Eglise & de l'Etat, décidèrent que

la mort d'Ali, de Moawiyah & de Amrou, ami de celui-ci & Viceroi de l'Egypte, rétabliroit la paix & l'unité de la Religion. Chacun des aſſaſſins choiſit ſa victime, empoiſonna ſon glaive, ſe dévoua à la mort, & tous trois ſe rendirent ſecrétement au lieu où ils devoient exécuter leur crime. Ils étoient les uns & les autres remplis d'intrépidité, mais le premier fit une mépriſe, & poignarda le Député qui occupoit le ſiége d'Amrou; le Prince de Damas fut bleſſé dangereuſement par le ſecond; & le troiſième porta un coup mortel au légitime Calife, qui ſe trouvoit dans la Moſquée de Cufa. Ali finit ſa carrière à l'âge de ſoixante-trois ans; & au moment de ſa mort il recommanda à ſes enfans de terminer d'un ſeul coup le ſupplice de l'aſſaſſin. On eut ſoin de ſouſtraire ſon ſépulcre (175)

(175) Abulfeda, Sonnite modéré, expoſe les diverſes opinions ſur l'enterrement d'Ali; mais il adopte le ſépulcre de Cufa, *famâ numeroque religioſe frequentantium celebratum.* Niebuhr compte qu'on enterre aux environs

à la connoissance des Tyrans de la Maison d'Ommiyah (176); mais la quatrième année de l'Hégyre, on éleva un tombeau, un temple & une ville près des ruines de Cufa (177). On a enterré des milliers de Shiites aux pieds du Vicaire de Dieu; mais ce désert n'est animé que par les Persans, qui s'y rendent chaque année en foule, & qui croient leur pélerinage aussi méritoire que celui de la Mecque.

Règne de Moawiyah, A. D. 655, ou 661—680.

Les persécuteurs de Mahomet usurpèrent l'héritage de ses enfans, & les dé-

deux mille personnes chaque année, & que le nombre de Pélerins qui vont les visiter, est de cinq mille (t. 2, p. 208, 209).

(176) Tous les Tyrans de la Perse, depuis Adhad El Dowlat (A. D. 977. D'Herbelot, p. 58, 59—95), jusqu'à Nadir Shaq (A. D. 1743, Hist. de Nadir Shah, t. 2, p. 155), ont orné le tombeau d'Ali des dépouilles du Peuple. Le dôme est de cuivre doré que le soleil fait briller à la distance de plusieurs milles.

(177) La ville de Meshed Ali, située à cinq ou six milles des ruines de Cufa, & à cent vingt au sud de Bagdad, a l'étendue & la forme de la moderne Jérusalem. Meshed Hosein, plus grande & plus peuplée, est éloignée de trente milles.

fenseurs de l'idolâtrie devinrent les Chefs suprêmes de sa Religion & de son Empire. L'opposition d'Abu Sophian avoit été violente & opiniâtre; sa conversion fut tardive & involontaire; mais l'ambition & l'intérêt l'affermirent dans la Foi qu'il venoit d'embrasser; il servit, il combattit, peut être crut-il, & la famille d'Ommiyah fut si utile à la nouvelle Religion, qu'elle fit oublier son ancienne conduite. Moawiyah, fils d'Abu Sophian & de la cruelle Henda, fut honoré dès sa première jeunesse des fonctions ou du titre de Secrétaire du Prophète: le judicieux Omar lui ayant donné le gouvernement de la Syrie, il administra cette province plus de quarante ans en qualité de subordonné ou de chef. Il voulut toujours passer pour un homme vaillant & libéral, mais il affecta de l'humanité & de la modération. La reconnoissance attachoit le Peuple à son bienfaiteur, & les Moslems victorieux s'enrichirent des dépouilles de Chypre & de Rhodes; le

devoir de poursuivre les assassins d'Othman fut le mobile & le prétexte de son ambition. Il exposa dans la Mosquée de Damas la chemise ensanglantée du Martyr : l'Emir déplora le sort de son allié, & soixante mille Syriens jurèrent de lui demeurer fidèles & de venger Othman. Amrou, Vainqueur de l'Egypte, qui lui seul valoit une armée, fut le premier à saluer le nouveau Monarque, & il divulgua ce dangereux secret, qu'on pouvoit créer les Califes Arabes ailleurs que dans la ville du Prophète (178). L'adroit Moawiyah éluda la valeur de son rival, & après la mort d'Ali négocia l'abdication de Hassan, fils d'Ali, qui n'avoit pas les talens nécessaires au gouvernement, & qui quitta sans regret le palais de Cufa, pour se retirer dans une humble cellule près du tombeau de son grand-père. Le Calife parvint à rendre

(178) C'est une pensée de Tacite (Hist. I. 4.): *Evulgato Imperii arcano posse Imperatorem, alibi quam Romæ fieri.*

son royaume héréditaire, & combla ainsi ses vœux ambitieux. Quelques murmures de liberté ou de fanatisme attestèrent la répugnance des Arabes, & quatre Citoyens de la Mecque refusèrent le serment de fidélité; mais Moawiyah conduisit ses projets avec vigueur & avec adresse, & Yezid son fils, d'un caractère foible & de mœurs dissolues, fut proclamé Général des Fidèles & successeur de l'Apôtre de Dieu.

Voici un trait de bienfaisance d'un des fils d'Ali. Un Esclave qui en servant à table, avoit laissé tomber un plat sur son Maître, se jeta à ses pieds, & pour échapper au châtiment il répéta ce passage du Koran. » Le Paradis est pour » ceux qui dominent leur colère « : — » Je ne suis point en colère « : — » Et » pour ceux qui pardonnent les offen- » ses « : — » Je pardonne ton offense « : » — » Et pour ceux qui rendent le bien » pour le mal « : — » Je te donne ta » liberté & quatre cents pièces d'ar- Mort d'Hosein, A. D. 680. Octobre 10.

» gent «. Le fils d'Ali profita de la leçon. Hosein, frère cadet de Hassan, eut toute la piété de son père, & une partie de son courage; il servit avec honneur contre les Chrétiens au siége de Constantinople. Il réunissoit la primogéniture de la ligue des Hashem, & le sacré caractère du petit-fils de l'Apôtre, & il pouvoit suivre ses prétentions contre Yezid, Tyran de Damas, dont il méprisoit les vices, & dont il n'avoit jamais voulu reconnoître le titre. On transmit secrétement de Cufa à Médine une liste de cent quarante Moslems, qui se déclaroient en faveur de sa cause, & qui promettoient de s'armer de leur glaive dès qu'il se montreroit sur les bords de l'Euphrate. Malgré les conseils de ses amis, il résolut de mettre sa personne & sa famille entre les mains d'un Peuple perfide. Il traversa le désert de l'Arabie avec une nombreuse suite de femmes & d'enfans; mais lorsqu'il approcha des frontières de l'Irak, la solitude du pays,

&

& les apparences d'inimitié qu'il remarqua, lui inſpirèrent des alarmes, & il ſoupçonna la défection ou la ruine de ſon parti. Ses craintes étoient fondées ; Obeidollah, Gouverneur de Cufa, avoit amorti les premières étincelles d'une inſurrection, & Hoſein fut environné dans la plaine de Kerbela, par cinq mille chevaux, qui interceptèrent ſa communication avec la ville & le fleuve. Il pouvoit encore ſe réfugier dans une forteresſe du déſert, qui avoit ſauvé les forces de Céſar & de Coſroës, & compter ſur la fidélité de la Tribu de Tai, qui auroit armé dix mille Guerriers pour ſa défenſe. Dans une conférence avec le Général ennemi, il demanda trois choſes : qu'on lui permît de retourner à Médine ; ou qu'on le plaçât dans une des garniſons de frontières qu'on entretenoit contre les Turcs ; ou enfin qu'on le conduisît ſain & ſauf devant Yezid. Mais les ordres du Calife ou ceux de ſon Lieutenant étoient rigoureux & abſolus, & on in-

forma Hosein qu'il devoit se soumettre, en qualité de captif & de criminel, au Commandant des Fidèles, ou s'attendre aux suites de la rebellion. » Comptez-» vous m'effrayer, répliqua-t-il, en me » menaçant de la mort « ? Il passa la nuit suivante à se préparer à cette résignation calme & tranquille avec laquelle il vouloit subir son sort. Il consola sa sœur Fatime, qui déploroit la ruine de sa Maison. » Nous ne devons avoir con-» fiance qu'en Dieu, lui dit-il; au Ciel & » sur la terre tout doit périr & retour-» ner vers son Créateur : mon frère, » mon père, ma mère valoient mieux » que moi, & la mort du Prophète doit » nous éclairer tous «. Il pressa ses amis de songer à leur sûreté en prenant la fuite: d'une voix unanime ils refusèrent d'abandonner leur Maître chéri, ou de lui survivre, & une prière fervente & la persuasion où ils étoient qu'ils obtiendroient le Paradis, fortifièrent leur courage. Lorsque le fatal moment fut arrivé,

Hosein monta à cheval ; il prit son épée d'une main & le Koran de l'autre ; ses généreux amis étoient au nombre de trentre-deux Cavaliers & de quarante Fantassins ; ils avoient barricadé leurs flancs & leurs derrières avec les cordes de leurs tentes, & ils se trouvoient défendus par un fossé profond rempli de fagots allumés selon l'usage des Arabes. Les ennemis s'avancèrent d'assez mauvais gré, & un de leurs Chefs qui déserta avec trente Guerriers, vint se ranger du côté d'Hosein, c'est-à-dire, de celui où la mort paroissoit inévitable. Dans les attaques corps à corps, ou dans les combats singuliers, le désespoir des Fatimites fut invincible, & les chevaux & les hommes furent tués successivement : les deux partis consentirent à une trève d'un moment pour l'heure de la prière ; & enfin la bataille cessa lorsque le dernier des compagnons d'Hosein fut renversé. Seul alors, épuisé de fatigues & blessé, il s'assit à la porte de sa tente. Il buvoit

quelques gouttes d'eau pour se rafraîchir ; un dard vint lui percer la bouche ; & son fils & son neveu, jeunes Princes d'une grande espérance, furent tués dans ses bras. Il éleva alors vers le Ciel ses mains couvertes de sang, & pria pour les vivans & pour les morts. Sa sœur sortit de la tente dans un accès de désespoir, conjura le Général des Cusiens de ne pas souffrir qu'on égorgeât Hosein devant elle : une larme tomba des yeux du vieux Général, & les plus hardis d'entre ses Soldats reculoient de tous côtés à l'approche du Héros mourant qui s'offroit à leur glaive. L'impitoyable Shamer, nom détesté des Fidèles, leur reprocha cette lâcheté, & le petit-fils de Mahomet, après avoir reçu trente-trois coups de lance ou de sabre, expira. Les Barbares foulèrent son corps à leurs pieds ; ils portèrent sa tête au château de Cufa, & l'inhumain Obeidallah lui donna un coup de canne sur la bouche. » Hélas ! s'écria un vieux Musulman, » j'ai vu

» sur ces lèvres, les lèvres de l'Apôtre de » Dieu «. Après tant de siècles & dans un climat si différent, cette scène tragique doit toucher le Lecteur le plus froid (179); quant aux Persans, au retour de la fête de ce Martyr, qu'ils célèbrent chaque année lorsqu'ils vont en pélerinage à son tombeau, ils abandonnent leur ame à toute la frénésie de la douleur & de l'indignation (180).

Postérité de Mahomet & d'Ali.

Lorsque les sœurs & les enfans d'Ali furent amenés chargés de chaînes au pied du trône de Damas, on conseilla au Calife d'extirper une race chérie du Peuple, qu'il avoit offensée au point de

(179) J'ai abrégé l'interressante narration d'Ockley (t. 2, p. 170—231). Elle est longue & détaillée : le détail des petites circonstances forme presque toujours le pathétique.

(180) Le Danois Niebuhr (Voyages en Arabie, &c. t. 2, p. 208, &c.) est peut-être le seul Voyageur Européen qui ait osé aller à Meshed Ali & Meshed Hosein. Ces deux tombeaux sont au pouvoir des Turcs, qui tolèrent la dévotion des Hérétiques Persans, mais qui l'assujettissent à un impôt. Chardin, à qui j'ai donné souvent des éloges, décrit la fête de la mort de Hosein.

ne plus espérer de réconciliation. Mais Yezid écouta la pitié ; il renvoya à Médine, d'une manière honorable, cette famille en pleurs. La gloire du martyre l'emporta sur le droit de primogéniture, & les douze IMANS (181) ou Pontifes de la Religion persane sont Ali, Hassan, Hosein, & les descendans de celui-ci, jusqu'à la troisième génération. Sans armes & dénués de trésors ou de Sujets, ils jouirent de la vénération du Peuple, & excitèrent la jalousie des Califes. Les dévots vont encore visiter leurs tombeaux, qui se trouvent à la Mecque, ou à Médine ; sur les bords de l'Euphrate, ou dans la province de Chorasan. Leur nom a été souvent le prétexte d'une sédition ou d'une guerre civile. Ces Saints d'extraction royale méprisèrent les vanités de ce Monde ; ils se soumirent à la volonté de Dieu & à la justice des hommes, & consacrèrent leur paisible vie à l'é-

(181) D'Herbelot indique la succession à l'article général *Iman* ; & dans les articles particuliers de chacun de ces douze Pontifes, il donne un précis de leur vie.

tude & à la pratique de la Religion. Le douzième & le dernier des Imans, distingué par le surnom de *Mahadi* ou de Guide, vécut plus solitaire & fut encore plus religieux que ses prédécesseurs. Il se cacha dans une caverne près de Bagdad; on ignore l'époque & le lieu de sa mort; les dévots à sa mémoire disent qu'il n'est pas mort, & qu'il se montrera avant le jour du Jugement pour détruire la tyrannie de Dejal ou de l'Antechrist (182). En deux ou trois siècles la postérité d'Abbas, oncle de Mahomet, forma trente trois mille personnes (183): la race d'Ali se multiplia peut-être dans la même proportion; le dernier individu de cette famille étoit au dessus du premier & du

(182) Le nom d'Antechrist paroîtra ridicule, mais les Musulmans ont emprunté les fables de toutes les Religions (Sale, Discours préliminaire, p. 80 — 82). Il y a dans l'écurie royale d'Ispahan deux chevaux toujours sellés; l'un pour Mahadi, & l'autre pour son Lieutenant, Jésus fils de Marie.

(183) L'année de l'Hégyre 200 (A. D. 815). Voyez d'Herbelot, p. 546.

plus grand des Princes, & les plus illustres d'entre eux passoient pour être plus parfaits que les Anges. Leur pauvreté & la vaste étendue de l'Empire Musulman offroient une ample carrière aux imposteurs audacieux qui vouloient se dire membres de cette respectable famille. Ce titre vague & équivoque a consacré le sceptre des Almohades en Espagne & en Afrique, des Fatimites en Egypte & en Syrie (184), des Sultans de l'Yémen & des Sophis de la Perse (185). Il fut dan-

(184) D'Herbelot, p. 342. Les ennemis des Fatimites cherchoient à les rabaisser en leur attribuant une extraction juive. Mais ils prouvoient très-bien leur descendance de Jaafar, qui fut le sixième Iman ; & l'impartial Abulfeda convient (Annal. Moslem. p. 238) qu'ils étoien reconnus de plusieurs, *qui absque controversiâ genuini sunt Alidarum, homines propaginum suæ gentis exactè callentes.* Il cite quelques lignes du célèbre *Scherif or Rahdi, ego ne humilitatem induam, in terris hostium?* (Je soupçonne que c'étoit un Edrissite de la Sicile). *Cum in Egypto sit Chalifa de gente Alii, quocum ego communem habeo patrem & vindicem.*

(185) Les Rois de Perse de la dernière dynastie, descendent du Sheik Sefi, Saint du quatorzième siècle, &

gereux sous leur règne de contester leur naissance; Moez, un des Califes Fatimites, à qui on faisoit une question indiscrète, tira son cimeterre, & dit: » Voilà » ma généalogie «; & montrant ses Soldats, auxquels il jeta des pièces d'or; » Voilà mes alliés & mes enfans «. Les descendans véritables ou supposés de Mahomet & d'Ali sont honorés du titre de Sheiks ou d'Emir, soit qu'ils se trouvent au rang des Princes, des Docteurs & des Nobles, des Marchands ou des Mendians. Dans l'Empire Ottoman, ils portent un turban vert; ils reçoivent une pension du trésor impérial; ils ne sont jugés que par leur Chef, & quoique abaissés par la fortune ou par leur caractère, ils font toujours valoir le titre

---

par lui de Moussa Cassem, fils de Hosein, fils d'Ali (Olearius, p. 957; Chardin, t. 3, p. 288); mais je ne puis tracer les degrés intermédiaires d'aucune de ces généalogies variables ou fabuleuses. S'ils étoient vraiment Fatimites, ils tiroient peut-être leur origine des Princes de Mazanderan qui régnoient au neuvième siècle (D'Herbelot, p. 96).



orgueilleux de leur naissance. Une famille de trois cents personnes qui descendent de la pure & orthodoxe branche du Calife Hassan, s'est conservée sans mélange à la Mecque & à Médine ; malgré les révolutions de douze siècles, elle garde toujours le temple, & elle a la souveraineté de la Patrie de ses aïeux. La gloire ou le mérite de Mahomet anobliroient une race de Plébéïens, & le sang si ancien des Koreishites surpasse la majesté beaucoup plus récente des autres Rois de la terre (186).

Succès de Mahomet.

Les talens de Mahomet sont dignes de nos éloges, mais peut-être qu'on a eu trop d'admiration pour ses succès. Doit-on s'étonner qu'une foule de prosélytes ait embrassé la doctrine & les passions d'un fanatique éloquent? Depuis le temps

(186) Demetrius Cantemir (Hist. de l'Empire Ottoman, p. 94) & Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 9—16—317, &c.) donnent des détails exacts sur la situation actuelle de Mahomet & d'Ali. Il est fort à regretter que le Voyageur Danois n'ait pu acheter les Chroniques de l'Arabie.

des Apôtres jusqu'à celui de la réforme, tous les Hérésiarques ont employé la même séduction avec le même succès. Est-il donc incroyable qu'un Citoyen se soit saisi du glaive & du sceptre, qu'il ait subjugué ses compatriotes, & que ses armes victorieuses ayent fondé une monarchie? Au milieu des révolutions des dynasties de l'Orient, cent usurpateurs d'une extraction plus basse ont vaincu de plus grands obstacles, fait de plus vastes conquêtes, & possédé des Empires plus étendus. Mahomet savoit tout à la fois prêcher & combattre, & la réunion de ces qualités opposées en apparence, ajoutoit à sa gloire & contribuoit à son triomphe. La force & la persuasion, le fanatisme & la crainte qu'il mit en usage, doublèrent l'effet de ces moyens par leur action réciproque; & leur irrésistible pouvoir renversa enfin toutes les barrières. Sa voix appeloit les Arabes à la liberté & à la victoire, à la

guerre & aux rapines, aux jouissances, dans ce Monde & dans l'autre, de ce qu'ils aimoient le plus : les privations qu'il imposa étoient nécessaires pour rétablir le crédit du Prophète & exercer l'obéissance du Peuple, & sa doctrine trop raisonnable de l'unité & des perfections de Dieu, est la seule chose qui ait arrêté ses progrès. Il ne faut pas être surpris de l'établissement, mais de la stabilité de sa Religion. Douze siècles se sont écoulés, & les Peuples d'une partie de l'Inde & de l'Afrique, & tous ceux de l'Empire Ottoman ont conservé la pureté de la doctrine qu'il prêcha à la Mecque & à Médine. Si les Apôtres Saint Pierre & Saint Paul revenoient au Vatican, ils demanderoient peut-être le nom de la Divinité qu'on adore, au milieu de tant de cérémonies mystérieuses, dans ce temple magnifique : le culte d'Oxford ou de Genève les étonneroit moins; mais ils feroient toujours obligés de lire le

Permanence de sa Religion.

Cathéchiſme de l'Egliſe, & d'étudier les longs Commentaires qu'on a publiés ſur leurs écrits & ſur les paroles de leur Maître. Mais l'Egliſe de Sainte-Sophie, devenue plus éclatante & plus étendue, repréſente l'humble tabernacle élevé à Médine par les mains de Mahomet. Tous les Muſulmans ont réſiſté à la tentative d'aſſervir leur foi aux ſens & à l'imagination de l'homme. » Je crois en » un ſeul Dieu, en Mahomet & l'Apô- » tre de Dieu «; tels ſont leurs dogmes ſimples & invariables. Ils n'ont jamais dégradé par aucun ſimulacre l'image intellectuelle de la Divinité; les honneurs rendus au Prophète n'ont jamais excédé ceux que méritent les vertus humaines; & lorſqu'il vivoit il a toujours contenu la reconnoiſſance de ſes diſciples dans les bornes de la raiſon & de la Foi. Les Sectaires d'Ali ont, il eſt vrai, conſacré la mémoire de ce Héros, de ſa femme & de ſes enfans; & des Docteurs

de la Perse disent que l'essence divine se trouvoit dans la personne des Imans; mais tous les Sonnites condamnent cette superstition, qui a achevé de prémunir contre le culte des Saints & des Martyrs. Les questions métaphysiques sur les attributs de Dieu & la liberté de l'homme ont été agitées dans les écoles des Musulmans, ainsi que dans celles des Chrétiens; mais chez les premiers elles n'ont pas échauffé les passions du Peuple, ou troublé la tranquillité de l'Etat. La séparation ou l'union des fonctions sacerdotales & des fonctions royales parut être la cause de cette différence remarquable. Il étoit de l'intérêt des Califes, successeurs du Prophète, & Commandans des Fidèles, de réprimer & décourager toutes les innovations religieuses: les Moslems ne connoissent point l'ordre & la discipline du Clergé, ni son ambition temporelle & spirituelle; & les Sages de la Loi sont les guides de leur conscience & les

oracles de leur Foi. Depuis la mer Atlantique jusqu'au Gange, le Koran est le code fondamental non seulement de la Théologie, mais de la Jurisprudence civile & criminelle, & l'infaillible & immuable sanction de la volonté de Dieu mantient les Loix qui règlent les actions & la propriété des hommes. Cette servitude religieuse a dans la pratique quelques désavantages; le Législateur ignorant a été égaré souvent par ses préjugés & ceux de son pays, & les institutions établies pour le désert de l'Arabie conviennent assez mal, en bien des cas, à la richesse & à la population d'Ispahan & de Constantinople. Alors le Cadi place respectueusement le Livre sacré sur sa tête, & l'interprète d'une manière plus conforme aux principes de l'équité & aux mœurs ou à la politique de son temps.

Du bien ou du mal qu'il a fait dans son pays.

Si l'on examine quelle a été l'influence de la doctrine de Mahomet sur le bon-

heur public de l'Arabie, les Chrétiens & les Juifs les plus violens ou les plus superstitieux conviendront sûrement que ce Prophète imagina une supercherie pour établir une doctrine qui est salutaire, mais moins parfaite que la leur. Il adopta pour base de sa Religion *la* vérité & la sainteté des révélations de Moïse & de Jésus-Christ, les vertus & les miracles de ces deux Apôtres. Les Idoles de l'Arabie disparurent devant le trône de Dieu ; la prière, le jeûne, l'aumône, de louables ou d'innocentes dévotions expièrent le sang des victimes humaines, & Mahomet peignit les récompenses & les punitions de l'autre vie de la manière la plus analogue à un Peuple ignorant & charnel. Il étoit peut-être incapable de dicter un systême détaillé de morale & de politique, mais il inspiroit aux Fidèles un esprit de charité & d'affection ; il recommandoit la pratique des vertus sociales, & par ses Loix & ses

préceptes,

préceptes ; il réprimoit la soif de la vengeance, & l'oppression des veuves & des orphelins. La foi & l'obéissance réunissoient les Tribus ennemies, & la valeur, consumée jusqu'alors dans des querelles domestiques, se tourna contre les Peuples étrangers avec une grande énergie. Si l'impulsion avoit été moins forte, l'Arabie, libre au dedans & formidable au dehors, auroit pu devenir florissante. Elle perdit sa souveraineté par l'étendue & la rapidité de ses conquêtes ; ses colonies furent dispersées en Orient & en Occident, & le sang des Arabes se mêla au sang des Peuples qu'ils convertirent ou qu'ils réduisirent en captivité ; après le règne des trois premiers Califes, le trône fut transporté de Médine à la vallée de Damas, & sur les bords du Tigre ; une guerre impie viola les deux Cités saintes ; l'Arabie fut gouvernée par un de ses Sujets, peut-être par un étranger ; & les Bedouins du désert, revenus des chimères qu'ils s'étoient formées sur leur domination au

dehors, reprirent leur solitaire indépendance (187).

---

(187) Les Auteurs de l'Histoire Universelle moderne ont compilé (vol. 1 & 2) en huit cent cinquante pages in-folio, la vie de Mahomet & les annales des Califes. Ils ont eu l'avantage de lire & quelquefois de corriger les textes arabes. Mais en dépit de toute leur jactance, je ne trouve pas à la fin de ce morceau sur l'Islamisme, qu'ils m'ayent procuré la connoissance d'un grand nombre de détails, si même ils m'ont procuré la connoissance d'un seul. La lourde masse n'est pas animée par une seule étincelle de philosophie & de goût, & les Compilateurs à qui nous la devons, se sont permis une critique peine de fiel & de bigotisme contre Boulainvilliers, Sale, Gagnier, & tous ceux qui ont montré de l'indulgence ou même de la justice pour Mahomet.



CHAPITRE LI.

Conquête de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, de l'Afrique & de l'Espagne, par les Arabes ou les Sarasins. Empire des Califes ou des successeurs de Mahomet. Etat des Chrétiens sous leur Gouvernement.

Union des Arabes, A. D. 632.

LA révolution de l'Arabie n'avoit pas changé le caractère des Arabes; la mort de Mahomet fut le signal de l'indépendance, & l'édifice élevé à la hâte de son pouvoir & de sa Religion, fut ébranlé jusque dans ses fondemens. Une petite troupe de ses premiers disciples avoit écouté son éloquence & partagé sa détresse; afin d'échapper à la persécution de la Mecque, ils avoient pris la fuite avec l'Apôtre, ou ils avoient reçu les fugitifs dans les murs de Médine. Les millions d'hommes qui reconnurent en-

ſuite Mahomet pour leur Roi & leur Prophète, avoient été contraints par ſes armes ou ſéduits par ſes proſpérités. L'idée ſimple d'un ſeul Dieu, inacceſſible aux ſens, révoltoit les proſélytes; & ceux des Chrétiens & des Juifs qui avoient embraſſé l'Iſlamiſme, dédaignoient le joug d'un Légiſlateur qui étoit mort & qui avoit été leur contemporain. La Foi & l'obéiſſance des Muſulmans n'étoient pas bien affermies; & parmi les nouveaux convertis, il y en eut un grand nombre qui regrettèrent la vénérable antiquité de la Loi de Moïſe, les rites & les Martyrs de l'Egliſe catholiques, ou les Idoles, les ſacrifices & les fêtes joyeuſes des Païens. Un ſyſtême d'union & de ſubordination n'avoit pas encore appaiſé le choc des intérêts & les querelles héréditaires des Tribus arabes; & les Barbares ne pouvoient s'aſſervir à des Loix, même modérées ou ſalutaires, dès qu'elles repouſſoient leurs paſſions ou violoient leurs coutumes. Ils ſe ſoumirent avec

répugnance aux préceptes religieux du Koran, à la privation du vin, au jeûne du Ramadan, & aux cinq prières de chaque jour; ils ne voyoient dans les aumônes & les dîmes qu'on recueilloit pour le trésor de Médine, qu'un tribut perpétuel & ignominieux. L'exemple de Mahomet avoit excité un esprit de fanatisme & d'imposture, & durant sa vie plusieurs de ses rivaux osèrent imiter sa conduite & braver son autorité. Le premier Calife qui se trouva à la tête des fugitifs & des auxiliaires, fut réduit aux villes de la Mecque, de Médine & de Tayef, & il paroît que les Koreishites auroient rétabli les Idoles de la Caaba, s'il n'eût pas contenu leur légereté par ce reproche : » Citoyens de la Mecque, leur dit-il, » voulez-vous être les derniers » à embrasser l'Islamisme, & les pre- » miers à l'abandonner «? Après avoir exhorté les Moslems à compter sur les secours de Dieu & de son Apôtre, Abubeker résolut de prévenir la jonction des

rebelles par une attaque vigoureuse. Il retira les femmes & les enfans dans les cavernes des montagnes ; ses Guerriers marchèrent sous treize drapeaux ; ils répandirent la terreur, & cette apparence d'armée ranima & affermit la loyauté des Fidèles. Les Tribus inconstantes montrèrent du repentir, & se soumirent à la prière, au jeûne & à l'aumône ; & lorsque les Apôtres les plus audacieux virent les succès d'Abubeker & de sa souveraineté, ils se prosternèrent devant le glaive du Seigneur & devant celui de Caled. Dans la fertile province de Yamanah (1), entre la mer Rouge & le golfe de Perse, dans une ville qui n'étoit pas inférieure à Médine, un Chef puissant, nommé Moseilama, s'étoit donné pour un Pro-

(1) Voyez la description de la ville & du district d'Al Yamanah dans Abulfeda, Descript. Arabiæ, p. 60, 61. Au treizième siècle, il y avoit encore des ruines & quelques palmiers. Le même canton a retenti dans ce siècle des visions & des armes d'un Prophète moderne, dont la doctrine est connue d'une manière imparfaite (Niebuhr, Description de l'Arabie, p. 296 — 302).

phète, & la Tribu de Hanifa l'avoit écouté. Sa réputation attira près de lui une femme qui se donnoit pour un Prophète : ces deux favoris du Ciel dédaignèrent la bienséance des paroles & des actions (2); & ils passèrent plusieurs jours dans un commerce mystique & amoureux. Une sentence obscure du Koran de Moseilama

(2) Voici leur première salutation, telle que la rapporte un Ecrivain. Elle est dans une Langue morte. On ne peut la traduire. *Maseilama* dit ou chanta ce qui suit :

Surge tandem itaque strenue permolenda ; nam stratus tibi thorus est.

Aut in propatulo tentorio si velis, aut in abditiore cubiculo si malis ;

Aut supinam te humi exporrectam fustigabo, si velis, aut si malis manibus pedibusque nixam.

Aut si velis ejus (PRIAPI) *gemino triente, aut si malis, totus veniam.*

Imo, totus venito, O Apostole Dei, clamabat fæmina. Id ipsum dicebat

Moseilama mihi quoque suggessit Deus.

Cette Prophéteſſe, qu'on appeloit Segjah, retourna à l'idolâtrie après la chute de son amant. Mais sous le règne de Moawiyah elle embrassa la Religion Musulmane, & mourut à Bassora (Abulfeda, Annal. vers. Reiske, p. 63).

eſt parvenue juſqu'à nous (3); & dans l'ivreſſe de ſa miſſion, il daigna écrire à Mahomet qu'il conſentiroit au partage de la terre. Celui ci lui fit une réponſe dédaigneuſe; mais le rapide progrès de Moſeilama donna des craintes au ſucceſſeur de l'Apôtre. Quarante mille Moſlems s'aſſemblèrent ſous le drapeau de Caled, exposèrent leur Religion au haſard d'une bataille déciſive. Ils furent repouſſés dans une première action, & perdirent douze cents hommes ; mais l'habileté & la perſévérance de leur Général triomphèrent ; ils ſe vengèrent de cette défaite par le maſſacre de dix mille Infidèles, & un Eſclave Ethiopien perça Moſeilama de la javeline qui avoit bleſſé mortellement l'oncle de Mahomet. La force & la diſcipline de la monarchie naiſſante, étouffèrent bientôt les rebelles

(3) Voyez le Texte, qui démontre l'exiſtence d'un Dieu d'après les merveilles de la génération, dans Abulpharage (Specimen, Hiſt. Arabum, p. 13, & Dynaſt. p. 103), & dans Abulfeda. (Annal. p. 65);

de l'Arabie, manquant de Chefs, ou se révoltant sans pouvoir alléguer un de ces sujets qui fait une impression sur les hommes. L'ambition des Califes chercha tout de suite des occasions d'exercer la valeur turbulente des Sarasins; ils se réunirent pour faire une guerre sainte, & les succès & les revers augmentèrent également leur fanatisme.

Caractère de leurs Califes.

D'après les rapides conquêtes des Sarasins, on est disposé à croire que les premiers Califes commandèrent en personne les armées des Fidèles, & qu'ambitieux de la couronne du martyre, ils se trouvoient au premier rang les jours du combat. Abubeker (4), Omar (5) & Othman (6) avoient en effet déployé

(4) Les détails de son règne se trouvent dans Eutychius, t. 2, p. 251, Elmacin, p. 18, Abulpharage, p. 108, Abulfeda, p. 60, d'Herbelot, p. 58.

(5) Voyez sur son règne, Eutychius, p. 264, Elmacin, p. 24, Abulpharage, p. 110, Abulfeda, p. 66, d'Herbelot, p. 686.

(6) Voyez sur son règne, Eutychius, p. 323, Elmacin, p. 36, Abulpharage, p. 115, Abulfeda, p. 75, d'Herbelot, p. 695.

leur courage lors de la persécution & des guerres du Prophète ; & on les assura si souvent du Paradis, qu'ils durent mépriser les plaisirs & les dangers de ce Monde. Mais ils étoient vieux ou d'un âge mûr quand ils montèrent sur le trône, & les soins domestiques de la Religion & de l'ordre judiciaire leur parurent les devoirs les plus importans d'un Souverain. Si l'on excepte le siége de Jérusalem, où l'on vit Omar, le pélerinage de Médine à la Mecque, qu'ils renouvelèrent souvent, fut leur plus longue expédition ; ils apprenoient tranquillement les victoires de leurs troupes, lorsqu'ils prioient ou lorsqu'ils prêchoient devant le tombeau du Prophète. L'austérité & la frugalité de leur vie furent l'effet de la vertu ou de l'habitude ; & leur simplicité orgueilleuse insultoit à la vaine magnificence des Rois de la terre. Lorsque Abubeker commença ses fonctions de Calife, il enjoignit à Ayesha sa fille de faire un inventaire exact de son patrimoine, afin qu'on vît

s'il s'enrichiroit ou s'il s'appauvriroit au ſervice de l'Etat. Il ne demanda pour ſon ſalaire que trois pièces d'or, un chameau & un Eſclave noir; le Vendredi de chaque ſemaine il diſtribuoit ce qui lui reſtoit de ſon bien & de l'argent du public, d'abord à ceux des Moſlems qui avoient le plus de mérite, & enſuite à ceux qui étoient les plus indigens. A l'époque de ſa mort, un vêtement groſſier & cinq pièces d'or compoſoient toute ſa fortune; on les remit à ſon ſucceſſeur, qui eut la modeſtie de dire en ſoupirant, qu'il déſeſpéroit d'imiter un modèle ſi admirable. Toutefois l'abſtinence & l'humilité d'Omar ne furent pas au deſſous des vertus d'Abubeker; il ſe nourriſſoit de pain d'orge ou de dattes; il ne buvoit que de l'eau; il prêchoit revêtu d'une robe percée en douze endroits, & un Satrape de Perſe, qui vint faire ſa cour au Vainqueur, le trouva endormi parmi des Mendians, ſur les marches de la Moſquée de Médine. L'économie eſt la

ſource de la libéralité, & l'augmentation des revenus permit à Omar de fixer à jamais la récompenſe des ſervices paſſés & des ſuccès préſens des Fidèles. Sans s'occuper de ſon traitement perſonnel, il aſſigna à Abbas, l'oncle du Prophète, vingt-cinq mille dragmes ou pièces d'argent, ſomme qui parut très-conſidérable; déclara qu'on en payeroit cinq mille toutes les années à chacun des vieux Guerriers qui s'étoient trouvés à la bataille de Beder, & le dernier des compagnons de Mahomet eut un traitement annuel de trois mille dragmes. Il en aſſigna mille aux Vétérans qui avoient combattu à la première bataille contre les Grecs & les Perſans, & il fixa les autres ſoldes dans une proportion décroiſſante juſqu'à cinquante pièces, ſelon le mérite & l'ancienneté des Soldats d'Omar. Sous ſon règne & celui de ſon prédéceſſeur, les vainqueurs de l'Orient ſe montroient de zélés Serviteurs de Dieu & du Peuple : les fonds du tréſor public étoient conſacrés aux dé-

penses de la paix & de la guerre : un adroit mélange de justice & de générosité conserva la discipline des Sarasins ; & par un rare bonheur, ils réunissoient la promptitude & l'énergie du despotisme aux maximes d'égalité & de frugalité d'un Gouvernement républicain. Le courage héroïque d'Ali (7), la sagesse consommée de Moawiyah (8) excitèrent l'émulation de leurs Sujets, & les talens qui s'étoient exercés au milieu des discordes civiles, furent employés d'une manière plus utile à la propagation de la Foi & de l'Empire du Prophète. Les Princes de la Maison d'Ommiyah, qui régnèrent ensuite, livrés à l'inertie & aux vanités du palais de Damas, furent dénués tout à la fois des qualités d'un homme

(7) Voyez sur son règne, Eutychius, p. 343, Elmacin, p. 51, Abulpharage, p. 117, Abulfeda, p. 83, d'Herbelot, p. 89.

(8) Voyez sur son règne, Eutychius, p. 344, Elmacin, p. 54, Abulpharage, p. 123, Abulfeda, p. 101, d'Herbelot, p. 586.

d'Etat & des vertus d'un Saint (9). Mais on apportoit sans cesse aux pieds de leur trône les dépouilles des Nations vaincues, & il faut attribuer l'ascendant uniforme des Arabes au courage de la Nation, plutôt qu'aux talens de leurs Chefs. Sans doute on doit calculer la foiblesse de leurs ennemis, qui diminua beaucoup leur gloire. La naissance de Mahomet se trouva heureusement placée à l'époque du dernier degré de l'abâtardissement & du désordre des Persans, des Romains & des Barbares de l'Europe. L'Empire de Trajan, ou même celui de Constantin ou de Charlemagne auroit repoussé ces Sarasins à demi-nus, & le torrent du fanatisme se seroit perdu sans fracas dans les déserts de l'Arabie.

---

(9) Les détails de leurs règnes se trouvent dans Eutychius, t. 2, p. 360 — 395; Elmacin, p. 59 — 108, Abulpharage, Dynast. 9, p. 124 — 139; Abulfeda. p. 111 — 141, d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 691, & les articles particuliers de cet Ouvrage qui sont relatifs aux Ommiades.

A l'époque des victoires de la République de Rome, le Sénat avoit toujours eu pour maxime de ne faire qu'une guerre à la fois, & d'étouffer un premier ennemi d'une manière complette, avant d'en provoquer un second. La magnanimité ou le fanatisme des Califes Arabes dédaigna ces vues politiques. Ils envahirent avec la même vigueur & le même succès les domaines des successeurs d'Auguste & ceux des successeurs d'Artaxerxes; & les deux monarchies rivales devinrent au même instant la proie d'un ennemi qu'elles méprisoient d'après une longue habitude. Durant les dix années de l'administration d'Omar, les Sarasins subjuguèrent trente-six mille villes ou châteaux; ils détruisirent quatre mille églises ou temples de Mécréans, & élevèrent quatorze cents mosquées pour l'exercice de la Religion de Mahomet. Un siècle après son évasion de la Mecque, ses successeurs donnoient des Loix des frontières de l'Inde à l'Océan atlantique, à des provinces

Leurs conquêtes.

éloignées qu'on peut classer sous les noms, I. de la Perse; II. de la Syrie; III. de l'Egypte; IV. de l'Afrique, & V. de l'Espagne. Je suivrai cette division générale dans le récit de tant de conquêtes mémorables; je raconterai en peu de mots celles qui ont rapport aux parties de l'Orient les plus éloignées & les moins intéressantes; je serai plus détaillé sur les contrées qui faisoient partie de l'Empire Romain. Mais pour faire excuser les imperfections de cette partie de mon Ouvrage, je dois former de justes plaintes sur l'aveuglement & l'insuffisance des guides auxquels j'ai été réduit. Les Grecs, si verbeux dans la controverse, n'ont point mis d'empressement à célébrer les triomphes de leurs ennemis (10). Le premier siècle de

(10) Les Historiens de Byzance offrent à peine quelques monumens originaux sur le septième & le huitième siècles, si l'on en excepte la Chronique de Théophanes (Theophanis Confessoris Chronographia, Gr. & Lat. cum notis Jacobi Goar. Paris 1655, in-folio), & l'Abrégé de Nicéphore (Nicephori Patriarchæ, C. P. Breviarum Hist-

l'Islamisme

l'Islamisme fut une époque d'ignorance, & lorsqu'à la fin de ce siècle on écrivit les premières Annales des Musulmans, ce fut en grande partie d'après la tradition (11). Parmi les nombreuses productions de la Littérature arabe & de la Littéra-

toricum, Gr. & Lat. Paris 1648, in-folio) : ces deux Ecrivains vécurent au commencement du neuvième siècle (Voyez Hanckius de Scriptor. Byzant. p. 200 — 246). Photius, leur contemporain, ne présente guère plus de faits. Après avoir loué le style de Nicéphore, il ajoute : Και ὁλως πολλυς εςι τον προ αυτυ αποκρυπτομενος τηδε της ἱςοριας τη συγγραφη, & il se plaint seulement de son extrême brièveté (Phot. Bibliot. Cod. 66, p. 100). On peut recueillir quelques additions dans les Histoires de Cedrenus & de Zonaras, qui sont du douzième siècle.

(11) Tabari ou Al Tabari, originaire de Taborestan, fameux Iman de Bagdad, & le Tite-Live des Arabes, acheva son Histoire générale l'an 302 de l'Hégyre (A. D. 914). D'après les sollicitations de ses amis, il réduisit son Ouvrage qui avoit trente mille feuilles, mais on ne connoît l'Original arabe que par les Versions qu'on en a faites en Langue persanne & en Langue turque. On dit que l'Histoire des Sarasins par Ebn Amid ou Elmacin, est un Abrégé de la grande Histoire de Tabari (Ockley, Hist. of the Saracens, vol. 2, Préface, p. 39, & Liste des Auteurs par d'Herbelot, p. 866, 870, 1014).

ture persane (12), nos Interprètes ont choisi les esquisses moins imparfaites d'une période plus moderne (13). Les Asiatiques

(12) Outre le texte des Auteurs Arabes que donnent Prideaux (Vie de Mahomet, p. 179 — 189), Ockley (à la fin de son second volume) & Petit de la Croix (Hist. de Gengiskan, p. 525 — 550), on trouve dans la Bibliothèque Orientale, article *Tarikh*, un Catalogue de deux ou trois cents Histoires ou Chroniques de l'Orient, dont trois ou quatre seulement sont antérieures à Tabari. Reiskè (Prodidagmata ad Hagji Chalifæ librum memorialem ad cœlum Abulfedæ Tabulæ Syriæ, Lipsiæ 1766) fait un tableau animé de la Litterature orientale; mais son projet & la Version françoise qu'annonçoit Petit de la Croix (Hist. de Timur Bec, t. 1, Préface, p. 45) n'ont pas eu lieu.

(13) J'indiquerai selon les occasions ses Historiens & les Géographes particuliers; mais les ouvrages suivans m'ont guidé dans la narration générale, 1°. *Annales Eutychii, Patriarchæ Alexandrini, ab Edwardo Pocockio*, *Oxon* 1656, 2 vol. in-4°. C'est une édition pompeuse d'un Auteur assez mauvais. Pocock le traduisit pour satisfaire les préjugés Presbytériens de Selden son ami. 2°. *Historia Saracenica Georgii Elmacin, operâ & studio Thomæ Erpenii*, in-4°. Lugd. Batavorum 1625. On dit qu'Erpénius traduisit à la hâte un Manuscrit corrompu, & sa Version est remplie de contre-sens & d'un mauvais style. 3°. *Historia compendiosa Dynastiarum a Gregorio Abulpharagio, interprete Edwardo Pocockio*, in-4°. Oxon 1663. Elle est plus utile pour

font étrangers à l'art & au génie de l'Histoire (14); ceux de leurs ouvrages qui ont eu le plus de succès, peuvent être comparés aux Chroniques publiées par les Moines à la même époque : on n'y trouve ni philosophie, ni même l'esprit de la liberté. La *Bibliothèque Orientale* que nous devons à un François (15),

l'Histoire littéraire que pour l'Histoire civile de l'Orient. 4°. *Abulfeda Annales Moslemici ad Ann. Hegira*, 406 *a Jo. Jac. Reiske*, in-4°. Lipsiæ 1754. C'est la meilleure de nos Chroniques pour l'Original & la Version ; mais elle est fort au dessous du nom d'Abulfeda. Nous savons qu'il écrivit à Hamah dans le quatorzième siècle. Les trois premiers Auteurs étoient Chrétiens, & ils vécurent aux dixième, douzième & treizième siècles. Les deux premiers naquirent en Egypte ; l'un étoit Patriarche des Melchites, & l'autre Ecrivain Jacobite.

(14) M. de Guignes (Hist des Huns, t. 1, Préf. p. 19, 20) a caractérisé avec exactitude & connoissance de cause les deux espèces d'Historiens Arabes, le froid Annaliste & l'Orateur boursoufflé & pompeux.

(15) Bibliothèque Orientale, par M. d'Herbelot, in-folio, Paris 1697. Voyez sur le caractère de cet estimable Auteur, Thevenot son ami (Voyage du Levant, part. 1, c. 1). Son Ouvrage est un composé de mélanges qui doivent satisfaire tous les goûts ; mais je n'ai jamais pu souffrir l'ordre alphabétique qu'il a suivi ;

instruiroit le Mufti le plus éclairé de l'Orient, & les Arabes ne trouveroient peut-être pas dans un seul de leurs Historiens un récit de leurs exploits aussi clair & aussi complet que celui qu'on va lire.

Invasion de la Perse, A. D. 632.

I. La première année du règne du premier Calife, Caled son Lieutenant, qu'on surnommoit le glaive de Dieu & le fléau des Infidèles, s'avança jusqu'aux rives de l'Euphrate, & il soumit les villes de Anbar & de Hira. Une Tribu d'Arabes domiciliés s'étoit établie sur la frontière du désert à l'ouest des ruines de Babylone; & des Rois qui avoient adopté le Christianisme & qui régnèrent plus de six siècles à l'ombre du trône de la Perse, résidoient à Hira (17). Le dernier des

---

& je le trouve plus satisfaisant dans l'Histoire de la Perse, que dans celle des Arabes. Le supplément qu'on a donné depuis peu, d'après les papiers de MM. Visdelou & Galland (in-folio, La Haie 1775), est bien inférieur. C'est un Recueil de contes, de proverbes & de détails sur les Antiquités chinoises.

(16) Pocock explique la Chronologie de la Dynastie

Princes Mondars fut égorgé par Caled; ſon fils captif fut envoyé à Médine; ſes Nobles ſe proſternèrent devant les ſucceſſeurs de Mahomet; le Peuple fut ſéduit par l'exemple & les ſuccès de ſes compatriotes; & le Calife reçut pour premier tribut de ſes conquêtes étrangères une ſomme annuelle de ſoixante-dix mille pièces d'or. Les Vainqueurs & même les Hiſtoriens furent étonnés de ce préſage de leur grandeur future. » La » même année, dit Elmacin, » Caled livra » pluſieurs grandes batailles; il fit un im- » menſe carnage des Infidèles, & une quan- » tité innombrable de dépouilles d'une » valeur infinie tomba au pouvoir des » Moſlems victorieux « (17). Mais l'invinci-

des Almondars (Specimen Hiſt. Arabum, p. 66 — 74), & D'Anville donne les détails relatifs à la Géographie (l'Euphrate & le Tigre, p. 125). Le ſavant Anglois ſavoit plus d'arabe que le Mufti d'Alep (Ockley, vol. 2, p. 34). Lorſque le Géographe François portoit ſes recherches ſur les différens ſiècles & les différens pays du Monde, il étoit également admirable.

(17) *Fecit & Chaled plurima in hoc anno prœlia, in*

ble Caled fut bientôt chargé de la guerre de Syrie; des Chefs moins actifs ou moins prudens dirigèrent l'invasion de la frontière de Perse; ils châtièrent les Magiens, il est vrai, mais ils ne firent d'ailleurs que roder dans le désert de Babylone.

Bataille de Cadesie, A. 636.

L'indignation & la crainte des Persans suspendirent pour un moment leurs querelles intestines. Arzema leur Reine fut déposée de l'avis unanime des Prêtres & des Nobles : c'étoit le sixième des usurpateurs qu'on avoit vus s'élever & disparoître dans l'espace de trois ou quatre ans, depuis la mort de Cosroës & la retraite d'Héraclius. On donna sa couronne à Yezdegerd, petit-fils de Cosroës; & à cette époque qui est celle d'une période astronomique (18), la chute de la

---

quibus vicerunt Muslimi & INFIDELIUM immensâ multitudine occisâ spolia infinita & innumera sunt nacti (Hist. Saracenica, p. 20). L'Annaliste Chrétien se permet souvent l'expression d'*Infidèles*, & si je l'imite, j'espère qu'on n'en sera pas scandalisé.

(18) Un cycle de 120 ans, à la fin duquel un mois

dynastie des Sassaniens & de la Religion de Zoroastre (19) arriva. Le nouveau Roi n'avoit que quinze ans, & sa jeunesse & son inexpérience ne lui permirent pas de se mettre à la tête de ses troupes. Le drapeau royal fut livré à Rustam, Général de son armée, & les trente mille Soldats qui la composoient, parvinrent,

---

intercalaire de 30 jours tenoit lieu de notre année bissextile, & rétablissoit l'intégrité de l'année solaire. Dans une révolution de 1440 ans, cette intercalation s'appliquoit successivement du premier au douzième mois ; mais Hyde & Freret discutent la grande question, si 12 cycles, ou seulement 8 s'accomplirent avant l'ère de Yezdegerd, que tout le monde place au 16 de Juin, A. D. 632. Avec quelle ardeur les Européens examinent les points d'antiquité les plus éloignés & les plus obscurs (Hyde, de Religione Persarum, c. 14 — 18, p. 181 — 211, Freret, Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. 16, p. 233 — 267.

(19) L'ère de Yezdegerd du 16 Juin 632, tombe au cinquième jour après la mort de Mahomet, qui arriva le 7 Juin, A. D. 632; & son avénement au trône ne peut être renvoyé au delà de la fin de la première année. Ses prédécesseurs n'opposèrent donc pas de la résistance aux armes du Calife Omar; & ces dates incontestables renversent la Chronologie plus que négligée d'Abulpharage. Voyez Ockley, Hist. of the Saracens, vol. 1, p. 130.

dans la réalité & dans l'opinion, à un corps de cent vingt mille Guerriers, Sujets ou alliés de la Perse. Les Moslems, qui ne furent d'abord qu'au nombre de douze mille, reçurent des secours, & présentèrent bientôt trente mille combattans; ils campoient dans les plaines de Cadesie (20); & quoiqu'ils eussent moins de *têtes*, ils avoient plus de *Soldats* qu'on n'en pouvoit compter dans la troupe des Infidèles. Je ferai ici une remarque que j'aurai occasion de répéter souvent: l'attaque des Arabes n'étoit pas, comme celle des Grecs & des Romains, l'effort d'une ligne compacte d'infanterie; des Cavaliers & des Archers composoient la plus grande partie de leurs forces, & une bataille souvent interrompue & souvent renouvelée par des combats singu-

(20) Cadesia, dit le Géographe de Nubie (p. 121), est située *in margine solitudinis*, à 61 lieues de Bagdad, & à deux stations de Cufa. Otter (Voy. t. 1, p. 163) compte 15 lieues, & il observe qu'on y trouve des dattes & de l'eau.

liers & des escarmouches de fuyards, pouvoit se prolonger plusieurs jours sans qu'il y eût rien de décisif : des dénominations particulières distinguent les diverses périodes de celles de Cusa. La première a été appelée la journée du *secours*, à cause des six mille Syriens qui joignirent les Arabes : la journée de l'*ébranlement*, désigne sans doute le désordre de l'une des armées & peut-être des deux ; la troisième, durant laquelle les charges se firent de nuit, a reçu le nom bisarre de rugissement, à raison des clameurs discordantes des Guerriers, qu'on a comparées aux sons inarticulés des animaux les plus farouches. La matinée du lendemain décida du sort de la Perse ; & un ouragan qui survint à propos, jeta des nuages de poussière contre les yeux des Persans. Le bruit des armes parvint jusqu'à la tente de Rustam, qui, bien différent d'un ancien Héros de son nom, étoit mollement couché à l'ombre, au milieu du bagage de ses troupes & d'une suite nombreuse de mulets chargés d'or & d'ar-

gent. Ce Général se leva au premier avis du danger qui le menaçoit; mais ayant été arrêté dans sa fuite par un Arabe, celui-ci le saisit au pied, lui coupa la tête qu'il rapporta au haut de sa lance; & de retour parmi les combattans, il se précipita au milieu des rangs les plus épais des Perses, dont il fit un grand carnage. Les Sarasins avouent qu'ils perdirent sept mille cinq cents hommes, & ils disent avec raison que la bataille de Cadesie fut opiniâtre & cruelle (21). Les Arabes s'emparèrent du drapeau de la monarchie & du tablier de cuir d'un Forgeron qui avoit été jadis le libérateur de la Perse; mais un grand amas de pierres précieuses éclipsoit ce gage précieux d'une pauvreté héroïque (22). Après cette victoire, la riche province

(21) *Atrox, contumax, plus semel renovatum*, telles sont les expressions bien choisies du Traducteur d'Abulfeda (Reiske, p. 69)

(22) D'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 297 — 348).

d'Irak ou de l'Aſſyrie ſe ſoumit au Calife, & la fondation de Baſſora (23), place qui domine toujours le commerce & la navigation des Perſes, l'affermit dans ſes conquêtes. A quatre vingt milles du golfe, l'Euphrate & le Tigre ſe réuniſſent pour ne former qu'un ſeul courant dont la marche eſt directe & qu'on appele le fleuve des Arabes. Baſſora fut établie ſur la rive occidentale à mi-chemin entre la jonction & l'embouchure des deux rivières. Huit cents Moſlems formèrent la première colonie; les avantages de ſa ſituation produiſirent bientôt une capitale floriſſante & peuplée. L'air y eſt d'une extrême chaleur, mais il eſt pur & ſain; des palmiers & des troupeaux

(23) Le Lecteur trouvera des détails ſatisfaiſans ſur Baſſora, dans la Geogr. Nubienſ. p. 121, d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 192, D'Anville, l'Euphrate & le Tigre, p. 130 — 133 — 145, Raynal, Hiſt. Philoſophique des deux Indes, t. 2, p. 92 — 100, Voyages de Pietro della Valle, t. 4, p. 370 — 391, Tavernier, t. 1, p. 240 — 247, Thevenot, t. 2, p. 545 — 584, Otter, t. 2, p. 45 — 78, Niebuhr, t. 2, p. 172 — 199.

de bétail couvrent les environs, & l'une des vallées d'alentour a été comptée parmi les quatre paradis ou jardins de l'Asie.

Fondation de Bassora.

Sous les premiers Califes, les provinces méridionales de la Perse étoient soumises à la jurisdiction de cette colonie arabe; des Martyrs de l'Islamisme ont consacré la ville, & les navires Européens continuent à fréquenter le port de Bassora, qui offre une station commode au commerce de l'Inde.

Sac de Madayn, A. D. 637, Mars.

Malgré la perte de la bataille de Cadesie, un pays entrecoupé de rivières & de canaux pouvoit opposer une barrière insurmontable à la cavalerie des Vainqueurs, & les murs de Ctésiphon & de Madayn, qui avoient résisté aux machines de siége des Romains, n'auroient pas été renversés par les dards des Musulmans. Mais ce qui acheva la ruine des Perses, ils crurent que leur Religion & leur Empire étoient arrivés à leur dernier jour; des traîtres ou des lâches abandonnèrent les postes les mieux for-

tifiés, & le Roi, ſuivi d'une partie de ſa famille & de ſes tréſors, ſe réfugia à Holwan, au pied des collines de la Médie. Le troiſième mois après la bataille, Said, Lieutenant d'Omar, paſſa le Tigre ſans oppoſition; la capitale de la Perſe fut priſe d'aſſaut, & le Peuple ayant voulu réſiſter en déſordre, tomba par milliers ſous le ſabre des Moſlems, qui s'écrioient avec un tranſport religieux: » Le Palais » de Coſroës eſt à nous, la promeſſe de » l'Apôtre de Dieu eſt accomplie «. Les brigands du déſert qui n'étoient pas vêtus, ſe trouvèrent riches au delà de leurs eſpérances. Chacune des chambres de ce palais offroit un nouveau tréſor qu'on recéloit avec ſoin & qu'on étaloit en triomphe: l'or, l'argent & les meubles précieux ſurpaſſèrent, dit Abulfeda, tous les calculs de l'imagination; & un autre Hiſtorien qui eſſaya d'évaluer tant de richeſſes, adoptant un calcul abſurde, parle de trois mille, mille, mille pièces

d'or (24). Des faits qui sont minutieux mais qui intéressent la curiosité, montrent bien le contraste de la richesse & de l'ignorance. La ville renfermoit une grande provision de camphre (25), matière qu'on avoit fait venir des Isles éloignées de l'Océan de l'Inde, & qu'on brûle avec de la cire pour éclairer les palais de l'Orient. Les Sarasins ne connoissant ni la propriété ni le nom de cette gomme parfumée, la prirent pour du sel; ils en

---

(24) *Mente vix potest numerove comprehendi quanta spolia.... nostris cesserint*, Abulfeda, p. 69. Au reste, je présume que le calcul extravagant d'Elmacin est une faute de la traduction, & non pas du texte. J'ai reconnu que ceux qui ont traduit d'anciens ouvrages, des ouvrages grécs, par exemple, sont de mauvais calculateurs.

(25) L'arbre du camphre croît à la Chine ou au Japon; mais on donne plusieurs quintaux de ce camphre d'une qualité inférieure, pour une livre de la gomme de Bornéo & de Sumatra, qui est ainsi beaucoup plus précieuse (Raynal, Hist. Philosophique, t. I, p. 362 — 365, Dictionnaire d'Histoire Naturelle par Bomare, Millar, Gardener's Dictionary). C'est peut-être de Borneo & de Sumatra que les Arabes importèrent dans la suite leur camphre (Geograp. Nub. p. 34, 35, d'Herbelot, p. 232).

mirent dans leur pain, & ils furent étonnés de ſon amertume. Un tapis de ſoie de ſoixante coudées de longueur & de largeur, décoroit un des appartemens du palais : il repréſentoit un paradis ou un jardin : on y voyoit des fleurs, des fruits & des arbriſſeaux brodés en or, ou figurés par des pierres précieuſes ; & la bordure qui étoit verdoyante, avoit un autre genre de mérite. Le Général Arabe, perſuadé avec raiſon que ce bel ouvrage de la nature & de l'art feroit plaiſir au Calife, détermina ſes Soldats à renoncer à cette partie du butin. Omar, ſans s'occuper du mérite de l'Artiſte & de la beauté du tapis, ordonna de le découper, & il en diſtribua les lambeaux à ſes frères de Médine; mais telle étoit le prix de la matière, que la portion d'Ali ſe vendit vingt mille dragmes. Un mulet qui emportoit la tiare & la cuiraſſe, la ceinture & les bracelets de Coſroës, fut arrêté ; on offrit ce brillant trophée au Commandant des Fidèles, & les plus

graves d'entre ses Conseillers sourirent en voyant la barbe blanche, les bras couverts de poils & la figure grossière du Vétéran qui s'étoit revêtu des dépouilles du grand Roi (26). Après le sac de Ctésiphon, cette ville perdit sa population & tomba en ruines peu à peu. Les Sarasins n'aimoient ni le climat ni la situation de cette place; Omar décida qu'on transféreroit le siége du Gouvernement sur la rive occidentale de l'Euphrate. La fondation & la ruine des villes d'Assyrie ont été faciles & promptes dans tous les siècles. Le pays est dénué de pierres & de bois de charpente, & les édifices les plus solides (27) sont de briques cuites

Fondation de Cufa.

(26) Voyez Gagnier, Vie de Mahomet, t. I, p. 376, 377; je puis croire le fait, mais non pas la prophétie qu'on y ajoute.

(27) La tour de Belus à Babylone & le salon de Cosroës à Ctésiphon, sont les ruines les plus considérables de l'Assyrie. Pietro della Vallée, ce Voyageur si curieux mais si rempli de vanité, alla les voir (t. I, p. 713—718, 731—735).

au

au ſoleil & réunies par un ciment de bitume du pays. Le nom de *Cuſa* (28) ſignifie une habitation de roſeaux & de terre; mais le nombre, la richeſſe & la valeur de la colonie de Vétérans qu'on y plaça, accrurent l'importance de cette nouvelle capitale : les plus ſages d'entre les Califes, craignant de provoquer la révolte de cent mille guerriers, favoriſoient leur licence. » Habitans de Cufa, diſoit Ali qui ſollicitoit leur ſecours, » vous vous êtes toujours diſtingués par » votre valeur. Vous avez vaincu le Roi » de Perſe, vous avez tenu ſes forces » diſperſées, & vous vous êtes emparés » de ſon héritage «. Les batailles de Jalula & de Nehavend achevèrent cette grande conquête. Après la perte de la première, Yezdegerd ne ſe crut plus en ſûreté à Holwan, il alla cacher ſa honte

(28) Conſultez l'article Coufah de la Bibliothèque de d'Herbelot (p. 277, 278), & le ſecond volume de l'Hiſtoire d'Ockley, ſur-tout les pages 40 — 153.

& son désespoir dans les montagnes du Farsistan, d'où Cyrus étoit descendu avec ses braves compagnons. Le courage de la Nation fut de plus longue durée que celui du Monarque; au milieu des collines situées au sud d'Ecbatane ou Hamadan, cent cinquante mille Perses firent un troisième & dernier effort pour défendre leur Religion & leur pays, & les Arabes donnèrent à la bataille de Nehavend qui fut décisive, le nom de victoire des victoires. S'il est vrai que le Général Persan fut arrêté dans sa fuite au milieu d'une troupe de mulets & de chameaux qui portoient du miel, le luxe de ces armées de l'Orient devoit bien embarrasser leur marche (29).

Conquête de la Perse, A. D 637—651.

Les Grecs & les Latins ont parlé d'une manière très-imparfaite de la Géographie de la Perse; mais il paroît que ses villes les plus célèbres sont antérieures à l'in-

(29) Voyez l'article Nehavend de d'Herbelot, p. 667, 668, & les Voyages en Turquie & en Perse, par Otter, t. 1, p. 191.

vasion des Arabes. La réduction de Hamadan & Ispahan, de Caswin, de Tauris & de Rei, approcha peu à peu ces Conquérans des rives de la mer Caspienne; & les Orateurs de la Mecque ne manquèrent pas d'applaudir aux succès & à la valeur des Fidèles, qui avoient déjà perdu de vue l'ours du Nord & presque dépassé *les bornes du Monde habitable* (30). Se tournant ensuite du côté de l'Occident & de l'Empire Romain, ils repassèrent le Tigre sur le pont de Mosul; & au milieu des provinces captives de l'Arménie & de la Mésopotamie, ils

---

(30) C'est avec cette ignorance & ce ton admiratif qu'un Orateur Athénien décrivoit les conquêtes que fit vers le Nord Alexandre; qui cependant ne dépassa jamais les rives de la Caspienne. *Αλεξανδρος εξω της αρκτου κ) της οικεμενης, ολιγε δειν, πασης μεθεςηκει.* Eschines contra Ctesiphontem, t. 3, p. 554, Edit. Græc. Orator. Reiske. Cette cause mémorable fut plaidée à Athènes, Olymp. CXII. 3), l'an 330 avant J. C. durant l'automne (Tayler, Preface, p. 370, &c.), environ un an après la bataille d'Arbele, Alexandre poursuivoit Darius, & marchoit vers l'Hircanie & la Bactriane.

embrassèrent leurs compatriotes de l'armée de la Syrie, qui de leur côté avoient eu de grands succès. Du palais de Madayn ils se remirent en marche vers l'Orient, & leur progrès ne fut ni moins rapide ni moins étendu. Ils s'avancèrent le long du Tigre & du golfe de la Perse, & après avoir passé les défilés des montagnes, ils arrivèrent dans la vallée de Estachar ou de Persepolis, & profanèrent le dernier sanctuaire de l'Empire des Mages. Le petit-fils de Cosroës manqua d'être arrêté au milieu des colonnes qui s'écrouloient & des figures mutilées qui tomboient de toutes parts, triste emblême de la fortune passée & de la fortune présente de la Perse (31) : il traversa avec toute la célérité possible le désert de Kirman; il

(31) Nous devons ce fait curieux aux Dynasties d'Abupharage, p. 116. Il est inutile de prouver l'identité d'Estachar & de Persepolis (d'Herbelot, p. 327), & il le seroit encore davantage de copier les plans & les descriptions de Chardin ou de Corneille le Bruyn.

implora les ſecours des braves Segeſtains, & chercha un aſile inconnu ſur la frontière de l'Empire des Turcs & de celui des Chinois. Mais une armée victorieuſe dédaigna la fatigue : les Arabes divisèrent leurs forces, afin de pourſuivre l'ennemi de toutes parts, & le Calife Othman promit le gouvernement de Koraſan au premier Général qui pénétreroit dans cette contrée vaſte & peuplée, laquelle avoit formé autrefois le royaume de Bactriane. On accepta la condition, & on mérita le prix ; l'étendard de Mahomet fut planté ſur les murs de Hérat, Merou & Balch ; & le Général à qui on dut cette conquête ne ſe repoſa que lorſque ſa cavalerie eut bu des eaux de l'Oxus. Telle étoit l'anarchie que les Gouverneurs des villes & des châteaux, étant parvenus à une ſorte d'indépendance, obtinrent leur capitulation particulière ; l'eſtime, la prudence ou la compaſſion des vainqueurs en dictoient les articles, & le vaincu ſe trouvoit le

concitoyen ou l'esclave des Vainqueurs, s'il consentoit ou s'il ne consentoit pas à professer l'Islamisme. Harmozan, Prince de Awah & de Suze, fit une belle défense, mais il fut contraint de livrer sa personne & ses Etats à la merci du Calife. Leur entrevue donnera une idée des mœurs arabes. Lorsque Harmozan fut en présence d'Omar, le Calife ordonna de le *dépouiller* de ses robes de soie brodées en or, & de sa tiare chargée de rubis & d'émeraudes : » Reconnoissez-vous maintenant, dit le Vainqueur à son captif à demi-mort, » l'arrêt de Dieu ? Sentez-vous que si la soumission est récompensée, l'infidélité est punie « : » Hélas! répondit Harmozan, » j'en suis pénétré. Dans les jours de notre commune ignorance, nous combattions avec les armes de la chair, & ma Nation eut l'avantage. Dieu étoit neutre alors; depuis qu'il a épousé votre querelle, il a renversé notre royaume & notre Religion «. Au milieu de ce pénible

dialogue, le Persan dit qu'il avoit une soif extrême; mais il parut craindre qu'on ne le tuât au moment où il boiroit. » Ayez du courage, lui dit le Calife, » votre vie est en sûreté jusqu'à ce que » vous ayez bu cette eau «. L'adroit Satrape le remercia de cette promesse, & au même instant il brisa le vase. Omar vouloit le punir de sa supercherie; mais les Moslems lui observèrent qu'un serment étoit sacré; Harmozan s'étant déclaré de la Religion de Mahomet, obtint son pardon, & on lui accorda même un traitement de deux mille pièces d'or. Pour régler l'administration de la Perse, on fit le dénombrement du Peuple, des têtes de bétail & des fruits de la terre (32); & si ce monument qui atteste la vigilance des Califes étoit parvenu jusqu'à nous,

(32) Après le récit de la conquête de la Perse Théophanes ajoute : αυτῳ δε τῳ χρονῳ εκελευσεν Ουμαρος αναγραφηναι πασαν την ὑπ' αυτον οικυμενην, εγενετο δε ἡ αναγραφη κ̀ ανθρωπων κ̀ κτηνων κ̀ φυτων (Chronograph. p. 283).

il instruiroit les Philosophes de tous les siècles (33).

Mort du dernier Roi de la Perse, A. D. 651.

Yezdegerd s'étoit porté dans sa fuite au delà de l'Oxus & jusqu'au Jaxartes, deux fleuves (34) très-connus des anciens & des modernes, qui descendent des montagnes de l'Inde vers la mer Caspienne. Tarkhan, Prince de Fargana (35),

---

(33) Au milieu de la disette des monumens sur cette partie de l'Histoire, je regrette que d'Herbelot n'ait pas trouvé une Traduction en Langue persane de l'Ouvrage de Tabari, enrichie, à ce qu'il dit, de plusieurs extraits des Annales écrites par les Ghebers ou les Mages (Bibliot. Orient. p. 1014).

(34) Ce que nous savons de plus authentique des deux rivières de Sihon (Jaxartes) & de Gihon (Oxus), se trouve dans l'Ouvrage du Sherif Al Edrisi (Géograph. Nubiens. p. 138), dans Abulfeda (Descript. Chorasan. in Hudson, t. 3, p. 23), dans l'Ecrit d'Abulghazi Khan, qui régnoit sur les rives de ces deux fleuves (Hist. généalogique des Tatars, p. 32, 57 766,), & dans le Géographe Turc, Manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris (Examen critique des Historiens d'Alexandre, p. 194 — 360).

(35) Abulfeda, p. 76, 77, décrit le territoire de Fergana.

province fertile ſituée ſur les rives du Jaxartes, l'accueillit ; les lamentations & les promeſſes du Monarque détrôné touchèrent les hordes turques de la Sogdiane & de la Scythie, & ce malheureux Prince implora l'amitié plus ſolide & plus puiſſante de l'Empereur de la Chine (36). On peut comparer aux Antonins de l'Empire de Rome le vertueux Taitſong (37), premier Roi de la dynaſtie des Tang : ſon Peuple vivoit dans l'abondance & la paix, & quarante-quatre Tribus de Tartares reconnoiſſoient ſes Loix. Cashgar & Khoten, garniſons

(36) *Eo redegit anguſtiarum eumdem regem exſulem, ut Turcici regis & Sogdiani, & Sinenſis auxilia miſſis litteris imploraret* (Abulfed. Annal. p. 74). Freret (Mem. de l'Acad. des Inſcrip. t. 16, p. 245 — 255) & de Guignes (Hiſt. des Huns, t. 1, p. 54 — 59) ont jeté beaucoup de jour ſur les rapports de l'Hiſtoire de Perſe à celle de la Chine. M. de Guignes donne des détails géographiques ſur les frontières des deux pays (t. 2, p. 1 — 43).

(37) Hiſt Sinica, p. 41 — 46, dans la troiſième partie des Relations curieuſes de Thevenot.

de ses frontières, entretenoient des communications fréquentes avec les peuplades qui habitoient les environs du Jaxartes & de l'Oxus : une colonie de Persans avoit depuis peu introduit à la Chine l'Astronomie des Mages ; le progrès rapide & le voisinage dangereux des Arabes purent alarmer Taitsong. L'influence & peut-être les secours du gouvernement de la Chine ranimèrent l'espoir de Yezdegerd & le zèle des adorateurs du feu ; & ayant rassemblé une armée de Turcs, il vint chercher les Arabes, & entreprendre la conquête du royaume de ses pères. Les fortunés Moslems furent témoins de sa défaite & de sa mort, sans faire aucun usage de leurs épées. Le petit-fils de Cosroès fut trahi par un de ses Serviteurs, & insulté par les habitans de Merou ; & les Barbares qui lui servirent d'alliés, se tournèrent contre lui ; le battirent & le poursuivirent. Il arriva au bord d'une rivière ; il pria un Meûnier de le por-

ter dans son bateau à l'autre rive, & lui offrit ses anneaux & ses bracelets : le rustre lui dit que son moulin rapportoit quatre dragmes par jour, & qu'il n'abandonneroit son travail que dans le cas où on l'en dédommageroit. Au milieu de cette discussion, le dernier des Rois Sarasins, fut arrêté & massacré par la cavalerie des Turcs, dans la 19me. année de son malheureux règne (38). Firuz son fils, humble Courtisan de l'Empereur de la Chine, accepta l'emploi de Capitaine de ses Gardes ; & une colonie de Persans qui s'établit dans la province de la Bucharie, y conserva long-temps la Religion des Mages. Son petit-fils hérita du titre de Roi ; mais après une foible tentative qui n'eut aucun succès, il retourna à la Chine, & termina sa carrière dans le palais de Sigan. La ligne mâle des

---

(38) J'ai tâché d'accorder les récits d'Elmacin (Hist. Saracen. p. 37), d'Abulpharage (Dynast. p. 116), d'Abulfeda (Annal. p. 74 — 79), & de d'Herbelot (p. 485).

Saſſanides s'éteignit ; mais les captives du ſang royal de Perſe furent données aux vainqueurs, en qualités d'eſclaves ou d'épouſes, & leur ſang ajouta un nouvel éclat à la race des Califes & des Imans (39).

Conquête de la Tranſoxianne, A. D. 710.

Après la deſtruction du royaume de Perſe, l'Empire des Saraſins ne fut plus ſéparé de celui des Turcs que par la rivière d'Oxus. La valeur des Arabes franchit bientôt cette étroite limite : les Gouverneurs du Khoraſſan étendirent peu à peu leurs incurſions, & l'on vit porter dans un de leurs triomphes une bottine que laiſſa tomber une Reine des Turcs, au moment où elle s'enfuyoit à pas précipités au delà des collines de Bochara

(39) Yezdegerd laiſſa deux filles ; l'une épouſa Haſſan, fils d'Ali, & l'autre Mohammed, fils d'Abubeker, & la famille de Haſſan devint très-nombreuſe. La fille de Phirouz épouſa le Califé Walid, & Yezid leur fils ſe vantoit, à juſte titre ou ſans preuves, de deſcendre des Coſroës de la Perſe, des Céſars de Rome, & des Chagans des Turcs ou des Avars (d'Herbelot, Bibliot. Orient. p. 96 — 487).

(40). La conquête définitive de la Transoxiane (41) & de l'Espagne étoit réservée au règne glorieux de l'inactif Walid, & le nom de Catibah, qui signifie un conducteur de chameaux, annonce l'extraction & le mérite du Général qui subjugua ces deux contrées. Tandis qu'un de ses collègues arboroit pour la première fois le drapeau des Musulmans sur les rives de l'Indus, Catibah soumettoit à la Re-

(40) Cette bottine fut évaluée 2000 pièces d'or; & on la donna par récompense à Obeidollah, fils de Ziyad, qui se déshonora ensuite par le meurtre de Hosein (Ockley's History of the Saracens, vol. 2, p. 142, 143). Salem, son frère, avoit avec lui son épouse; c'est la première femme Arabe qui ait passé l'Oxus (A. D. 680); elle emprunta, ou plutôt elle vola la couronne & les pierreries de la Reine des Sogdiens (p. 231, 232).

(41) M. Greaves a traduit une partie de la Géographie d'Abulfeda; il l'a inséré dans les petits Géographes de Hudson (t. 3), sous le titre de *Descriptio Chorasmiæ & MAWARALNAHRÆ, id est, regionum extra fluvium Oxum*, p. 80. Petit de la Croix (Hist. de Gengiscan, &c.) & quelques-uns des Auteurs modernes qui ont écrit sur les contrées de l'Orient, emploient avec raison le mot de *Trans oxiana*, qui est plus agréable à l'oreille, & qui signifie la même chose; mais ils se trompent en l'attribuant aux Ecrivains de l'antiquité.

ligion du Prophète & à l'Empire du Calife, les vastes régions situées entre l'Oxus, le Jaxartes & la mer Caspienne (42). Les Infidèles furent assujettis à un tribut de deux millions de pièces d'or; on brûla & on mit en pièces leurs idoles; le Chef Musulman prononça un sermon dans la nouvelle Mosquée de Carizme; après plusieurs combats, les hordes turques furent repoussées jusqu'au désert, & les Empereurs de la Chine sollicitèrent l'amitié des Arabes. On peut, à bien des égards, attribuer à leur industrie la fertilité de cette province, qui formoit la Sogdiane des anciens; mais depuis le règne des Rois Macédoniens, on connoissoit les avantages de son sol & de son climat, & on en tiroit parti. Avant l'invasion des Sarasins, Carizme, Bochara & Samarcande étoient des villes riches & peu-

(42) Elmacin (Hist. Saracen. p. 84), d'Herbelot (Bibliot. Orient. *Catbah Samarcand*, *Walid*) & de Guignes (Hist. des Huns, t. 1, p. 58 59), indiquent foiblement les conquêtes de Catibah.

plées, ſous le joug des Paſteurs du Nord. Elles étoient environnées d'une double muraille, & le mur extérieur renfermoit des champs & des jardins d'une grande étendue. Les négocians de la Sogdiane fourniſſoient toutes les marchandiſes dont l'Inde & l'Europe avoient beſoin; & ce ſont les fabriques de Samarcande qui ont répandu en Occident cet art précieux qui fait du papier avec des chiffons (43).

II. Abubeker, après avoir rétabli l'unité de la foi & du gouvernement, écrivit cette lettre à toutes les Tribus arabes. » Au nom du Dieu miſéricordieux, ſa-» lut & bonheur au reſte des vrais » Croyans, & que les bénédictions du

Invaſion de la Syrie, A. D. 632.

(43) On a inſéré dans la Bibliotheca Arabico-Hiſpana une Deſcription curieuſe de Samarcande (t. I, p. 208, &c.). Le Bibliothécaire Caſiri raconte (t. II, 9), d'après un témoignage digne de foi, que le papier fut importé pour la première fois de la Chine à Samarcande, A. H. 30, & qu'on l'inventa, ou plutôt qu'on l'introduiſit à la Mecque, A. H. 88. La Bibliothèque de l'Eſcurial poſsède un manuſcrit ſur papier qui eſt du quatrième ou cinquième ſiècle de l'Hégyre.

» Ciel soient avec eux. Je célèbre le Dieu » Tout-Puissant, & je fais mes prières » d'après le symbole de Mahomet son » Prophète. — Je vous avertis que je me » propose d'envoyer les vrais Croyans » en Syrie (44), afin de l'arracher des » mains des Infidèles ; & j'ai voulu vous » faire savoir que combattre pour la Re- » ligion est un acte d'obéissance à la » volonté de Dieu «. Ses Envoyés rap-

(44) Al Wakidi, Cadi de Bagdad, qui naquit A. D. 748, qui mourut A. D. 822, a composé une Histoire particulière de la conquête de la Syrie : il a aussi écrit l'Histoire de la conquête de l'Egypte, du Diarbekir, &c. Al-Wakidi, supérieur aux Chroniques stériles & récentes des Arabes, a le double mérite d'être ancien & fort détaillé. Les contes & les traditions qu'il rapporte offrent un tableau sans art de la nature humaine & de son siècle. Au reste, sa narration est trop souvent défectueuse, remplie de détails minutieux & invraisemblables. Tant qu'on ne découvrira point de meilleurs ouvrages, la Version qu'en a donnée le savant & courageux Ockley sera précieuse. Cet Auteur ne mérite pas les Critiques virulentes que s'est permis Reiske (Prodidagmata ad Hagji Califæ Tabulas, p. 236). J'observe avec douleur qu'Ockley a fait ce grand travail dans une prison (Voyez la Préface du premier vol. A. D. 1708, & la Préface du second, 1718, avec la liste des Auteurs qui est à la fin).

portèrent

portèrent qu'ils avoient excité dans chaque province une ſainte ardeur pour la guerre; & le camp de Médine reçut ſucceſſivement des troupes de Saraſins qui brûloient de marcher au combat, mais qui ſe plaignirent bientôt de la chaleur de la ſaiſon, de la diſette des vivres, & qui blamèrent hautement les délais du Calife. Dès que l'armée fut complète, Abubeker monta ſur la colline, fit la revue des hommes, des chevaux & des armes, & pria le Ciel avec ferveur pour le ſuccès de l'entrepriſe. Le premier jour de marche il accompagna l'armée à pied, & lorſque les Chefs voulurent deſcendre de cheval, il diſſipa leurs ſcrupules, en leur diſant que ceux qui marchoient à cheval & ceux qui marchoient à pied pour le ſervice de la Religion, avoient le même mérite. Ses inſtructions (45)

(45) Al Wakidi & Ockley, t. 1, p. 22 — 27, &c. rapportent les inſtructions, &c. ſur la guerre de Syrie. Je reſſerrerai les détails qu'ils donnent, ſans les citer davantage. J'indiquerai les autres Ecrivains.

aux Généraux de l'armée de Syrie, furent dictées par ce fanatisme guerrier qui va s'emparer de ces objets de l'ambition mondaine qu'il affecte de mépriser. » Souvenez-vous, leur dit le Successeur du » Prophète, que vous êtes toujours sous » les regards de Dieu & à la veille de la » mort; que vous rendrez compte au » dernier jour, & que le Paradis est votre » espérance; délibérez avec vos frères, » & efforcez-vous de maintenir l'amour » & la confiance des troupes. Lorsque » vous combattrez pour la gloire de » Dieu, conduisez-vous comme des hom» mes, sans tourner le dos, mais que » le sang des femmes ou celui des en» fans ne souille pas votre victoire. Ne » détruisez pas les palmiers, ne brûlez » pas les champs de blé; n'abattez ja» mais les arbres fruitiers, & ne faites » de mal au bétail que lorsque vous » serez contraints de le manger. Quand » vous accorderez un traité ou une ca» pitulation, ayez soin d'en remplir les

» articles. A mesure que vous avancerez, » vous rencontrerez des personnes reli- » gieuses qui vivent dans des monastè- » res & qui servent Dieu dans la retraite; » laissez-les seules, ne les égorgez point « & ne détruisez pas leurs monastères » (46) : vous trouverez une autre classe » d'hommes qui appartiennent à la sy- » nagogue de Satan, & qui ont la tête » rasée (47) : vous devez vous attacher » à leur classe & ne leur point faire de

(46) Malgré ce précepte, M. de Paw (Recherches sur les Egyptiens, t. 2, p. 192, Edit. de Lausanne) représente les Arabes comme les implacables ennemis des Moines Chrétiens. Je présume que les brigands de l'Arabie violèrent souvent ce précepte, par amour du pillage, mais que le Philosophe Allemand a été entraîné par ses préjugés contre les Moines.

(47) Au septième siècle, les Moines en général étoient des Laïques : leur chevelure étoit longue & très-négligée, & ils la coupoient lorsqu'on les admettoit à la prêtrise. La tonsure étoit emblématique & mystérieuse; elle représentoit la couronne d'épines qu'on mit sur la tête de Jésus-Christ; mais elle désignoit aussi le diadême royal, & chaque Prêtre étoit regardé comme un Roi, &c. (Thomassin, Discipline de l'Eglise, t. 1, p. 721—758, & particulièrement p. 737, 738).

» quartier, à moins qu'ils ne veuillent
» embrasser la Religion de Mahomet ou
» payer le tribut «. Les entretiens profanes ou frivoles, tout ce qui pouvoit rappeler les anciennes querelles, se trouvoit sévèrement défendu parmi les Arabes; ils se livroient avec assiduité aux exercices de la Religion au milieu du tumulte des camp, & employoient à la prière, à la méditation & à l'étude du Koran, les intervalles de repos qu'on leur laissoit. On punissoit l'usage du vin de quatre-vingt coups de bâtons sur la plante des pieds, & l'on vit des hommes révéler leur faute & solliciter leur punition. Après quelques incertitudes, le commandement de l'armée de Syrie fut donné à Abu Obeidah, un des fugitifs de la Mecque & des compagnons de Mahomet; l'extrême douceur & l'extrême bonté de son caractère adoucissoient son zèle & sa dévotion sans les affoiblir; mais dès qu'il survenoit quelque chose de particulier à la guerre, les Soldats ré-

clamoient le génie supérieur de Caled; & quel que pût être le choix du Prince, le *glaive de Dieu* se trouvoit, dans le fait & dans l'opinion, le premier Général des Sarasins. Au reste, ce Caled si renommé obéissoit sans répugnance, & on le consultoit sans jalousie : tel étoit le dévouement de ce Guerrier, ou plutôt celui de ses compatriotes, qu'il se déclara prêt à servir sous la bannière de la Foi, lors même qu'elle se trouveroit entre les mains d'un enfant & d'un ennemi. Un Musulman croyoit que la victoire lui procureroit de la gloire, de la fortune & le plaisir de dominer; mais on avoit eu soin de lui répéter que si les biens de ce Monde étoient les seuls motifs de ses actions, ils seroient aussi sa seule récompense.

La vanité romaine avoit donné le nom d'*Arabie* (48) à celle des quinze pro- Siége de Bosra.

(48) *Hinc Arabia est conserta, ex alio latere Nabathæis contigua; opimâ varietate commerciorum, castrisque oppleta validis & castellis, quæ ad repellendos gentium*

vinces de la Syrie, qui comprenoit les terres cultivées à l'Orient du Jourdain, & lorsque les Sarasins l'envahirent, une sorte de droit national sembloit les autoriser. Les fruits du commerce avoient enrichi ce canton; les Empereurs avoient élevé une ligne de forts pour le couvrir; & les villes de Gerasa, Philadelphie & Bosra (49) avoient de gros murs capables de les garantir au moins d'une surprise. La dernière formoit la dix-huitième station depuis Médine; les caravanes de Hejaz & d'Irak, qui se rendoient chaque année à ce marché bien fourni de la province & du désert, en connoissoient très-bien la route; les habitans, qui redou-

---

vicinarum excursus, solicitudo perviget veterum per opportunos saltos erexit & cautos. Ammien Marcellin, XIV. 8. Reland, Palestin. t. 1, p. 85, 86.

(49) Ammien loue les fortifications de Gerasa & de Philadelphie, & celles de Bosra, *firmitate cautissimas.* Elles méritoient les mêmes éloges au temps d'Abulfeda, (Tabul. Syriæ, p. 99), lequel décrit cette ville qui étoit la métropole de Hawran (Auranitis), & située à quatre journées de Damas. Reland explique son étymologie, Palestin. t. 2, p. 666.

toient les Arabes, s'étoient habitués au maniement des armes, & douze mille Cavaliers pouvoient sortir des portes de Bosra, nom qui, dans l'idiome de Syrie, signifioit une tour bien fortifiée. Quatre mille Moslems, encouragés par leurs premiers succès contre les bourgades ouvertes, & les troupes légères des frontières, osèrent déclarer à la garnison de la forteresse de Bosra, que si elle ne se rendoit point ils la prendroient d'assaut. Ils furent accablés par la multitude des Syriens; & ils auroient tous péri, si Caled ne fût arrivé avec quinze cents chevaux; il blâma l'entreprise, remit l'équilibre entre les combattans, & délivra son ami, le respectable Serjabil, qui invoquoit en vain l'amitié de Dieu & les promesses de l'Apôtre. Les Moslems, après s'être reposés quelques momens, firent leurs ablutions avec du sable qui leur tint lieu d'eau (50), & Caled récita

(50) Mahomet, qui prêchoit sa Religion dans un désert & à des Guerriers, fut obligé de permettre qu'on fît les

la prière du matin avant de les faire monter à cheval. Le Peuple de Bosra, enorgueilli du nombre de ses troupes, ouvrit les portes, rangea son armée dans la plaine, & jura de défendre sa Religion jusqu'à la mort. Mais une Religion de paix ne pouvoit résister à ce cri forcené. » Au combat, au combat! le Paradis, le Paradis «! qui retentissoit de toutes parts au milieu des lignes des Sarasins : le tumulte de la ville, le son des cloches (51), les décla-

ablutions avec du sable lorsqu'on manquoit d'eau (Koran, c. 3, p. 66; c. 5, p. 83); mais les Casuistes Arabes & Persans ont eu soin d'imaginer de petites délicatesses & des distinctions pour modifier cette permission pure & simple (Reland de Relig. Mohammed, l. 1, p. 82, 83, Chardin, Voyages en Perse, t. 4).

(51) *Les cloches sonnèrent* ! Ockley, t. 1, p. 38. Mais je doute beaucoup que le Texte de Al Wakidi, ou l'usage du temps puisse justifier cette expression. Ad Græcos, dit le savant Ducange (Gloss. med. & infim. Græcitat. t. 1, p. 774), *campanarum usus, serius transit & etiamnum rarissimus est.* La mention de cloches la plus ancienne qu'il ait pu trouver dans les Ecrivains de Byzance, est de l'année 1040. Mais les Vénitiens disent qu'ils ont introduit les cloches à Constantinople dès le neuvième siècle.

mations des Prêtres & des Moines augmentèrent l'épouvante & le désordre des Chrétiens. Les Arabes ne perdirent que deux cent trente hommes, & demeurèrent les maîtres du champ de bataille, malgré les croix & les saintes bannières qui couvroient les remparts de Bosra. Romanus, Gouverneur de cette ville, avoit engagé les habitans à la soumission, du moment où les Arabes s'étoient montré; il avoit été déposé par le Peuple qui le méprisoit; il désiroit vivement de se venger, & par malheur il en avoit les moyens. Il eut une entrevue nocturne avec les Emissaires de Caled; il leur apprit qu'un passage pratiqué sous la maison se prolongeoit en dehors de la place : le fils du Calife & cent volontaires se fièrent à la parole de Romanus, & par une heureuse intrépidité ouvrirent une route facile au reste des Sarasins. Lorsque Caled eut réglé la servitude & le tribut, Romanus se vanta de sa trahison dans l'assemblée

du Peuple. » Je renonce à votre société, » ajouta-t-il, dans ce Monde & dans » l'autre; je renie celui qui a été » crucifié, & tous ceux qui l'adorent; » je choisis Dieu pour mon Maître, » l'Islamisme pour ma Religion, la » Mecque pour mon temple, les Mos- » lems pour mes frères, & je reconnois » pour mon Prophète, Mahomet, en- » voyé sur la terre afin de nous conduire » dans le chemin du salut, & faire » briller la véritable Religion, en dé- » pit des hommes qui donnent des collè- » gues à la Divinité «.

Siége de Damas, A. D. 633.

Bosra n'étoit qu'à quatre journées de Damas (52), & la conquête de cette ville excita les Arabes à assiéger l'ancienne

(52) Le Sherif Al Adrisi (Geograph. Nub. p. 116, 117, & Sionita son Traducteur (Appendix, c. 4); Abulfeda (Tabulæ Syriæ, p. 100); Schultens (Index Geograp. ad Vit. Saladin); d'Herbelot, Biblior. Orient. p. 291); Thevenot (Voyage du Levant, part. 1, p. 688—698; Maundrell (Voy. d'Alep à Jérusalem, p. 122—130); & Pocock (Description de l'Orient, vol. 2, p. 117—127), font une description très-détaillée de Damas.

capitale de la Syrie (53). Ils campèrent à quelque distance des murs, au milieu des bocages & des fontaines de cet agréable canton (54) : ils proposèrent aux Citoyens qui venoient de recevoir un renfort de cinq mille Grecs, & qui montroient de l'intrépidité, l'alternative de se soumettre au tribut ou à la guerre, que les Moslems proposoient à tous leurs ennemis. A toutes les époques de l'art

(53) *Nobilissima civitas*, dit Justin. Selon les traditions orientales, elles étoit plus ancienne qu'Abraham ou Semiramis. Joseph. Antiq. Jud. l. 1, c. 6, 7, p. 24—29, Edit. Havercamp. Justin. XXXVI, 2.

(54) Εστι γαρ οιμαι την Διος πολιν αληθως ϗ της Εωας άπασης οφθαλμον, την ιεραν ϗ μεγιστην Δαμασκον λεγω, τοις τε αλλοις συμπασιν, οἷον ἱερων καλλει, ϗ νεων μεγεθει. ϗ ὡρων ευκαιρια ϗ πηγων αγλαια ϗ ποταμων πληθει, ϗ γης ευφορια νικωσαν, &c. Julien, Epist. 24, p. 392. Les figues de Damas donnèrent lieu à ces grandes épithètes ; Julien en envoya cent à son Serapion ; & Petau, Spanheim, &c. (p. 390—396), insèrent ce thême d'un Rétheur parmi les Epîtres authentiques de Julien. Comment n'ont-ils pas vu que l'Auteur de la Lettre étoit un habitant de Damas, puisqu'il répète trois fois que cette figue particulière ne croît que παρι ἡμιν, ville où Julien n'entra jamais & dont jamais il n'approcha ?

militaire, les Généraux eux-mêmes ont souvent offert & accepté des cartels (55). On vit dans la plaine de Damas plusieurs exemples de cette espèce de prouesse ; & lors de la première sortie des assiégés, Caled signala sa valeur personnelle. Il venoit, à la suite d'un combat obstiné, de renverser & de faire prisonnier un des Chefs Chrétiens, Guerrier qui, par sa haute taille & son intrépidité, étoit un adversaire digne de lui; au même instant il prit un cheval frais que lui avoit donné le Gouverneur de Palmyre, & se rendit en hâte à la première ligne de son armée. » Reposez-» vous un moment, lui dit Derar son ami ; » & permettez-moi de vous » remplacer ; votre lutte contre ce » chien de Chrétien vous a fatigué « ;

---

(55) Voltaire, qui jette un coup-d'œil perçant & habile sur la surface de l'Histoire, a été frappé de la ressemblance des premiers Moslems & des Héros du siége de Troye & de celui de Damas (Hist. Générale, t. 1, p. 348).

» Derar, lui répondit l'infatigable Caleb, » nous nous reposerons dans » l'autre Monde ; d'ailleurs celui qui travaille aujourd'hui se reposera demain «. Caled ayant reçu un second défi d'un autre Champion, le combattit & le renversa encore sur la poussière ; & il fit jeter dans la ville les têtes de ces deux captifs, qui refusèrent d'abandonner leur Religion. Le mauvais succès de plusieurs actions générales & particulières obligea les habitans de Damas à se tenir dans l'enceinte de leur maison. Un Messager qu'ils descendirent du haut des remparts, rentra dans la ville avec la promesse d'un puissant renfort qui ne tarderoit pas à arriver, & les Arabes furent instruits de cette nouvelle par la joie tumultueuse qu'ils apperçurent. Après quelques discussions, les Généraux résolurent de lever ou plutôt de suspendre le siége, jusqu'à ce qu'ils eussent livré bataille aux forces de l'Empereur. Pendant la retraite, Caled vouloit

ſe placer à l'arrière-garde, c'eſt-à-dire à l'endroit le plus périlleux ; il céda malgré lui ce poſte à Abu Obeidah ; mais celui-ci ſe trouvant preſſé par ſix mille Cavaliers & dix mille Fantaſſins qui ſortirent de la ville, il vola au ſecours de ſon Collègue, & fit un ſi grand carnage des Chrétiens, qu'un petit nombre d'entre eux rentra à Damas. Cette guerre devenoit ſi difficile, qu'il eut beſoin de réunir les Saraſins diſperſés ſur les frontières de la Syrie & de la Paleſtine : je vais rapporter un ordre qu'il adreſſa à Amrou, qui ſubjugua enſuite l'Egypte.
» Au nom du Dieu miſéricordieux : Ca-
» led fait des vœux pour la ſûreté & le
» bonheur d'Amrou. Apprends que les
» Moſlems tes frères ont le projet de
» ſe rendre à Aiznadin, où il y a une
» armée de ſoixante-dix mille Grecs,
» qui ſe propoſent de nous combattre
» *afin d'éteindre la lumière de Dieu* ; *mais*
» *Dieu conſacre ſa lumière en dépit des*

» *Infidèles* (56). Dès que tu auras vu » cette lettre, prends avec les Guerriers » la route de Aiznadin, où tu nous » trouveras, s'il plaît à Dieu «. Amrou se conforma sur le champ aux volontés de Caled, & les quarante-cinq mille Moslems qui se réunirent le même jour & au même endroit, attribuèrent à la Providence les effets de leur activité & de leur zèle.

Quatre ans après les triomphes de la guerre de la Perse, un nouvel ennemi qui fit sentir aux Chrétiens de l'Orient toute la force d'une Religion qu'ils comprenoient assez mal, troubla le repos d'Héraclius & celui de l'Empire. L'invasion de la Syrie, la perte de Bosra & le siége de Damas éveillèrent l'Empe-

Bataille d'Aiznadin, A. D. 633. Juillet 13.

(56) C'est un passage du Koran, c. IX, 32, LXI, 8. Les Moslems, ainsi que les fanatiques Anglois du dernier siècle, citoient à tout propos l'Ecriture dans leurs entretiens familiers & dans les occasions importantes : au reste, ces citations avoient quelque chose de moins bizarre que l'idiome hébraïque transplanté dans le climat, & la Dialecte de la Grande-Bretagne.

reur dans son palais de Constantinople. Werdan (57) son Général, assembla à Hems ou Emese soixante-dix mille Vétérans ou Soldats de nouvelle levée, & ces Guerriers, presque tous à cheval, pouvoient être appelés indifféremment Syriens, Grecs ou Romains; *Syriens*, à cause du lieu de leur naissance ou du théâtre de la guerre; *Grecs*, à raison de la Religion & de la Langue de leur Maître; & *Romains*, d'après l'imposante dénomination que profanoient toujours les successeurs de Constantin. Werdan, monté sur une mule blanche, ornée de chaînes d'or & environnée de drapeaux & d'étendards, traversoit la plaine de Aiznadîn, lorsqu'il apperçut un Guerrier fa-

(57) Le nom de Werdan n'étoit pas connu de Théophanes, & quoiqu'il ait pu appartenir à un Chef Arménien, sa termination & sa prononciation n'annoncent pas une origine grecque. Si les Historiens de Byzance ont défiguré les noms orientaux, les Arabes le leur ont bien rendu, comme le prouve ce cas particulier. En lisant le mot grec *Andrew* de droite à gauche, on trouve *Werdan*, & c'est peut-être de cette manière qu'est arrivé la méprise.

rouche & à demi-nu, qui venoit reconnoître l'ennemi; c'étoit Derar, conduit par le fanatisme de son siècle & de son pays, qui peut-être ont exagéré cette action de valeur. La haine du Christianisme, l'amour du pillage & le mépris du danger formoient les passions dominantes de l'audacieux Sarasin; la vue de la mort n'ébranloit jamais sa confiance religieuse, elle ne troubloit jamais sa tranquille intrépidité; elle ne pouvoit même suspendre les saillies naturelles & martiales de sa bonne humeur; par son audace & sa prudence, il venoit à bout des entreprises les plus désespérées. Après avoir couru des hasards sans nombre, après avoir été trois fois entre les mains des Infidèles, il triompha de tous les dangers, & partagea les récompenses de la conquête de Syrie. En cette occasion il soutint, lors de sa retraite, l'attaque de trente Romains, que Werdan détacha contre lui; & après en avoir tué ou désarçonné dix-sept, il rentra sain & sauf dans le

camp des Moslems. Il répondit avec la simplicité d'un Soldat à son Général, qui lui reprochoit avec douceur la témérité qu'il venoit de faire paroître : » Je
» n'ai pas commencé l'attaque ; ils sont
» venus pour me saisir, & je craignois
» que Dieu ne me vît tourner le dos aux
» Infidèles. Je me suis battu avec cou-
» rage, & la Divinité m'a sûrement
» prêté son secours. Si je n'avois pas
» craint de désobéir à vos ordres, je
» ne serois pas rentré si-tôt : au reste, je
» m'apperçois déjà qu'ils tomberont entre
» nos mains «. Un Grec accablé par la vieillesse s'avança au milieu des deux armées, & offrit la paix ; il déclara que si les Sarasins vouloient se retirer, on donneroit à chaque Soldat un turban, une robe & une pièce d'or, que leur Général auroit dix robes & cent pièces d'or, & qu'on accorderoit cent robes & mille pièces d'or au Calife. Un sourire d'indignation exprima le refus de Caled.
» Chiens de Chrétiens, vous savez ce

» que je vous ai dit ; soumettez-vous au » Koran, payez un tribut, ou venez » combattre. Nous prenons plaisir à la » guerre, & nous l'aimons mieux que » la paix ; nous dédaignons vos misérables aumônes, car bientôt nous serons » les maîtres de vos fortunes, de vos » familles & de vos personnes «. Quoiqu'il montrât du dédain, il sentoit vivement le danger où se trouvoient les Moslems. Ceux d'entre les Sujets du Calife qui avoient été en Perse & qui avoient vu les armées de Cosroës, avançoient que jamais troupe plus formidable n'avoit frappé leurs regards. L'adroit Sarasin profita de la supériorité de l'ennemi, pour échauffer la valeur de ses Soldats. » Vous voyez devant vous, leur » dit-il, les forces réunies des Romains. » Il ne vous reste aucun espoir de leur » échapper ; mais vous pouvez conquérir la Syrie en un jour. Ce succès » dépend de votre discipline & de votre » fermeté. Réservez vos forces pour ce

» soir. C'est le soir que le Prophète remportoit ses victoires «. L'ennemi livra successivement deux attaques, durant lesquelles Caled, fidèle à son plan, soutint les dards des Romains & les murmures de son armée. Enfin, lorsqu'il vit leurs forces & leurs carquois presque épuisés, il ordonna de charger, & eut un plein succès. Les débris de l'armée de l'Empereur se retirèrent à Antioche, à Césarée ou à Damas, & les Moslems, qui ne perdirent que quatre cent soixante-dix hommes, se vantèrent d'avoir envoyé aux Enfers plus de cinquante mille Infidèles. Il seroit difficile d'apprécier le butin de cette journée; les Sarasins s'emparèrent d'un grand nombre de bannieres, de croix & de chaînes d'or & d'argent, de pierres précieuses, & d'une multitude innombrable d'armures & de vêtemens d'un grand prix. Le partage fut différé jusqu'à l'époque où l'on auroit pris Damas; mais les armes qui arrivoient à propos, devinrent l'instrument de plu-

ſieurs victoires nouvelles. On informa le Calife de cette nouvelle importante, & les Tribus arabes qui ſe montroient les plus inſenſibles ou les plus oppoſées à la miſſion de Mahomet, demandèrent avec ardeur qu'on leur permît d'avoir part aux dépouilles de la Syrie.

Damas étoit remplie d'épouvante & de douleur, & les habitans virent du haut de leurs murs le retour des Héros de Aiznadin. Amrou à la tête de dix mille Cavaliers, formoit l'avant-garde. Les bandes de Saraſins ſe ſuivoient l'une & l'autre avec un appareil effrayant, & Caleb, précédé de l'étendard de l'Aigle noire, étoit à l'arrière-garde. Il chargea Derar de faire la patrouille autour de la ville avec deux mille Cavaliers, de balayer la plaine, & d'intercepter tous les ſecours ou toutes les lettres qu'on voudroit envoyer dans la place. Les autres Chefs Arabes furent placés devant les ſept portes, & le ſiége recommença avec une nouvelle vigueur & une nouvelle

Les Arabes retournent à Damas.

confiance de la part des Moslems. Au milieu de tant d'heureuses opérations des Sarasins, il est rare d'appercevoir l'art, le travail & les machines de guerre des Grecs & des Romains : c'est avec des Guerriers plutôt qu'avec des tranchées qu'ils investissoient une ville ; ils se contentoient de repousser les sorties des assiégés, ils tentoient une surprise ou un assaut, ou bien ils attendoient que la famine ou le mécontentement missent une place en leur pouvoir. Damas vouloit se soumettre après la bataille d'Aiznadin, qu'elle regardoit comme une sentence définitive prononcée contre l'Empereur à l'avantage du Calife : l'exemple & l'autorité de Thomas, noble Grec, illustré dans une condition privée par une alliance avec Héraclius (58), ranimèrent

(58) La vanité fit croire aux Arabes que Thomas étoit gendre d'Héraclius. On sait qu'Héraclius eut des enfans de ses deux femmes ; & son auguste fille n'épousa sûrement pas un homme exilé à Damas (Voyez Ducange, Fam. Byzantin. p. 118, 119). Si Héraclius avoit été

ſon courage. Le tumulte & l'illumination de la nuit firent connoître aux aſſiégeans que la ville méditoit une ſortie au point du jour, & le Héros Chrétien qui faiſoit ſemblant de mépriſer le fanatiſme des Arabes, recourut de ſon côté aux expédiens de la ſuperſtition. Il fit élever un grand crucifix devant la principale porte & à la vue des deux armées; l'Evêque & le Clergé menèrent la proceſſion & déposèrent le nouveau Teſtament aux pieds de l'image de Jéſus-Chriſt : on pria le fils de Dieu de défendre ſes ſerviteurs & de venger la vérité de ſa Loi. La bataille continuoit avec fureur, & la dextérité de Thomas (59), le plus adroit des Archers coûta la vie aux plus braves d'entre les Saraſins : une Héroïne vengea enfin

---

moins religieux, je préſumerois qu'il s'agit d'une fille bâtarde.

(59) Al Wakidi (Ockley, p. 101) dit que Thomas lançoit » des traits empoiſonnés « ; mais cette invention ſauvage eſt ſi contraire à la pratique des Grecs & des Romains, qu'en cette occaſion je me défie beaucoup de la crédulité malveillante des Saraſins.

la mort de ceux-ci. La femme d'Aban, qui accompagnoit son mari dans cette guerre, l'embrassa au moment où il expira de ses blessures. » Tu es heureux, » tu es heureux, mon ami, lui dit-elle; » tu es allé rejoindre ton maître qui nous » avoit réunis & qui nous a séparés. Je » vengerai ta mort, & comme je t'aime » je ferai tout ce qui dépendra de moi » pour me rendre au lieu que tu habites. » Désormais aucun homme ne me tou- » chera, car je me suis consacrée au » service de Dieu «. Elle lava le corps de son époux sans pousser un gémissement, sans verser une larme, & l'enterra avec les cérémonies accoutumées. Après avoir rempli ce triste devoir, elle prit les armes de son époux qu'elle savoit manier, & son intrépide bras alla chercher le meurtrier d'Aban, qui combattoit au plus épais de la mêlée. Elle perça du premier trait la main du porte-étendard de Thomas; du second, elle blessa le Chef à l'œil; & les Chrétiens ne virent plus leur

drapeau ni leur Général. Celui-ci ne voulut point ſe retirer dans ſon palais; ſa bleſſure fut panſée ſur les remparts; le combat ſe prolongea juſqu'au ſoir, & les Syriens attendirent le jour ſous les armes. Au milieu du ſilence de la nuit, la grande cloche donna le ſignal; on ouvrit les portes; chacune d'elles vomit une colonne de Guerriers qui fondirent ſur le camp des Saraſins. Çaled s'arma le premier, vola au poſte du danger à la tête de quatre cents chevaux, & des larmes coulèrent ſur les joues de cet homme inſenſible, au moment où il s'écria : » Dieu, qui ne » dors jamais, jette un regard ſur tes ſer» viteurs, & ne les livre pas aux mains » de leurs ennemis «. La préſence du *glaive de Dieu* arrêta la valeur & le triomphe de Thomas; dès que les Moſlems apperçurent le danger qui les menaçoit, ils ſe placèrent à leurs poſtes & chargèrent les aſſaillans en flanc & par derrière. Le Général Chrétien ſe retira plein de déſeſpoir, après avoir perdu des

milliers de Soldats; & les machines de guerre établies sur le rempart, réprimèrent la poursuite des Sarasins.

Damas est prise d'assaut après l'avoir été par capitulation, A. D. 634.

Après un siége de soixante-dix jours (60) les habitans de Damas se trouvèrent n'avoir plus ni fermeté ni vivres, & les plus braves d'entre leurs Chefs se soumirent aux loix de la nécessité. Dans les diverses conjonctures de la paix & de la guerre, ils avoient appris à redouter la férocité de Caled & à respecter la douceur & les vertus d'Abu Obeidah. Cent Députés du Clergé & du Peuple,

(60) Abulfeda ne compte que 70 jours pour le siége de Damas (Annal. Moslem. p. 67, vers. Reiske); mais Elmacin, qui rapporte cette opinion, prolonge jusqu'à six mois la durée du siége, & dit que les Sarasins employèrent des *balistes* (Hist. Saracen, p. 25 — 32). Ce dernier calcul ne suffit pas même pour remplir l'intervalle qui se trouve entre la bataille d'Aiznadin (Juillet, A. D. 633, & l'avénement d'Omar au Califat (24 Juillet, A D. 634), sous le règne duquel les Auteurs conviennent que Damas fut prise (Al Wakidi, apud Ockley, vol. 1, p. 115, Abulpharage, Dynast. p. 112, vers. Pocock). Les opérations du siége furent peut-être interrompues, ainsi qu'à la guerre de Troye, par des excursions & des détachemens, jusqu'aux derniers 70 jours du siége.

arrivèrent, vers le milieu de la nuit, dans la tente de ce respectable Chef, qui les reçut avec politesse. Ils reportèrent à la ville une convention par écrit, où l'un des compagnons du Prophète déclaroit que toutes les hostilités cesseroient; que les habitans de Damas auroient la liberté de se retirer avec ce qu'ils pourroient emporter de leurs effets; que les Sujets tributaires du Calife jouiroient de leurs terres & de leurs maisons, & qu'on leur abandonneroit sept églises. D'après ces conditions, on livra à Abu Obeidah des otages, & la porte qui se trouvoit près de son camp; ses Soldats ayant imité sa modération, il jouit des honneurs du Peuple reconnoissant qu'il venoit d'arracher à la mort. Le succès de la négociation diminua la vigilance de la ville, & au même instant le quartier général fut pris d'assaut. Cent Arabes avoient ouvert la porte orientale à un ennemi plus inflexible : » Point de quartier, s'écria l'avide & » sanguinaire Caled, point de quartier

» aux ennemis du Seigneur «; ses trompettes sonnèrent, & le sang des Chrétiens inonda les rues de Damas. Lorsqu'il arrivà à l'église de Sainte-Marie, l'air tranquille de ses camarades le surprit & l'indigna; leurs glaives pendoient à leur côtés, & une multitude de Prêtres & de Moines les environnoit. Abu Obeidah salua le Général : » Dieu, lui *dit-il*, a » remis la ville entre mes mains par » capitulation, & a épargné aux Fidèles » la peine de combattre «. » Et moi, lui répondit Caled indigné, » ne suis-je pas » le Lieutenant du Calife? N'ai-je pas » pris la ville d'assaut? Les Infidèles se» ront égorgés. Soldats, continuez le » massacre «. Les Arabes inhumains alloient obéir à cet ordre cruel, & Damas étoit perdue si Obeidah n'eût pas contenu Caled avec une noble fermeté; il se jeta entre les Citoyens épouvantés & ceux des Barbares qui montroient le plus d'ardeur pour la cruauté; il les conjura par le saint nom de Dieu, de res-

pecter ſa promeſſe, de ſuſpendre leur fureur & d'attendre la réſolution du Conſeil. Les Chefs ſe retirèrent dans l'égliſe de Sainte-Marie, & après une diſcuſſion véhémente, Caled ſe ſoumit à quelques égards à la raiſon & à l'autorité de ſon collègue, qui fit voir que la capitulation devoit être ſacrée; qu'il ſeroit utile & honorable pour les Moſlems de tenir exactement leur parole; que ſi on inſpiroit la défiance & le déſeſpoir au reſte des villes de la Syrie, elles ſe défendroient avec une obſtination qu'on ſurmonteroit avec peine. Il fut convenu que le carnage ceſſeroit, que la partie de Damas qui avoit obtenu une capitulation en jouiroit au moment même, & qu'enfin on renvetroit à la ſageſſe & à la juſtice du Calife la déciſion de cette affaire (61).

(61) Il paroît, d'après Abulfeda (p. 125) & Elmacin (p. 32), que les Souverains Mahométans diſtinguèrent long-temps ces deux parties de la ville de Damas, mais qu'ils ne reſpectèrent pas toujours la capitulation primitive. Voyez auſſi Eutychius, Annal. t. 2, p. 379, 380 — 383).

La plus grande partie des habitans accepta la tolérance & la charge de payer un tribut; & il y a encore vingt mille Chrétiens à Damas. Mais le valeureux Thomas & les braves Patriotes qui avoient combattu ſous ſa bannière, préférèrent la pauvreté & l'exil. Des Prêtres & des Laïques, des Soldats & des Citoyens, des femmes & des enfans formèrent un camp nombreux dans une prairie voiſine de la ville : ils y portèrent à la hâte leurs effets les plus précieux, & abandonnèrent avec des cris ou avec le ſilence du déſeſpoir, leur patrie & les agréables rives du Pharphar. Le ſpectacle de leur détreſſe n'émut point l'impitoyable Caled; il diſputa aux habitans de Damas la propriété d'un magaſin de blé; il s'efforça d'ôter à la garniſon les avantages qu'accordoit le traité; il permit avec répugnance à chacun des fugitifs de s'armer d'une épée, d'une lance ou d'un arc, & déclara d'une manière impérieuſe que dans trois jours ſes Soldats pourroient les pourſuivre

& les traiter en ennemis des Moslems.

La passion d'un jeune Syrien acheva la ruine des exilés de Damas. Un noble Citoyen de cette ville, appelé Jonas (62), venoit d'être fiancé à une jeune fille d'une grande fortune, nommée Eudoxie; les parens de celle-ci différant la noce, on la détermina à s'enfuir avec l'homme qu'elle avoit choisi. Les deux amans corrompirent les Soldats qui, pendant la nuit, gardoient la porte de Kaisan : Jo-

Poursuite des habitans de Damas.

(62) La destinée de ces deux amans a fourni à M. Hughes, qui les nomme Phocyas & Eudoxie, le sujet d'une de nos Tragédies angloises les plus populaires; elle a le rare mérite de présenter les sentimens de la nature & les faits de l'histoire, les mœurs du siècle des personnages, & les mouvemens du cœur humain. La sotte délicatesse des Acteurs les a déterminés à adoucir le crime du Héros & le désespoir de l'Héroïne. Phocyas n'est plus un vil Renégat, & il sert les Arabes à titre d'allié; au lieu de déterminer Caled à poursuivre les Chrétiens, il vole au secours de ses compatriotes; après avoir tué Caled & Derar, il est blessé mortellement, & expire sous les yeux d'Eudoxie, qui déclare sa résolution de prendre le voile à Constantinople. Le dénouement est ainsi d'une extrême froideur. La traduction de cette Tragédie, intitulée *le Siége de Damas*, se trouve dans le Théâtre anglois de La Place. *Note de Boulard.*

nas, qui marchoit le premier, fut environné par une troupe d'Arabes; il s'écria en Langue grecque: » l'oiseau est pris «, & de cette manière il avertit sa maîtresse de rentrer dans la ville de Damas. Jonas amené devant Caled & menacé de la mort, déclara qu'il croyoit en un seul Dieu & en Mahomet son Apôtre, & jusqu'à l'époque de son martyre il remplit les devoirs d'un brave & sincère Musulman. La ville prise, il se rendit au monastère où Eudoxie s'étoit réfugiée; elle y oublia son amant, y prit du mépris pour un homme qui avoit apostasié; elle préféra sa Religion à ses compatriotes, & Caled, sourd à la pitié, mais accessible à la justice, ne se permettoit pas de tenir de force un homme ou une femme de Damas: un article du traité, & les Loix qu'exigeoit cette nouvelle conquête, retinrent Caled à Damas pendant quatre jours. Le calcul du temps & de la distance auroit éteint en cette occasion son goût pour le carnage & la rapine;

mais

mais il se rendit aux importunités de Jonas, qui l'assuroit qu'on pouvoit encore atteindre les fuyards épuisés par la fatigue. Caled les poursuivit en effet à la tête de quatre mille Cavaliers déguisés en Arabes Chrétiens. Il ne s'arrêtoit que pour les momens de la prière, & son guide connoissoit très-bien le pays. Les traces des habitans de Damas furent sensibles un long espace de chemin; elles disparurent tout-à-coup. Les Sarasins reprirent courage lorsqu'on les assura que les fuyards s'étoient détournés dans les montagnes, & qu'ils les atteindroient bientôt. Ils souffrirent des maux extrêmes durant le passage des chaînes du Liban, & l'indomptable ardeur d'un amant soutint & égaya les esprits des fanatiques Vétérans. Un Paysan du canton leur dit que l'Empereur avoit envoyé aux exilés un ordre de suivre, sans perdre de temps, la côte de la mer sur la route qui menoit à Constantinople, de peur que le spectacle & le récit de leurs souffrances ne

portassent le découragement dans le cœur des Soldats & du Peuple d'Antioche. Les Sarasins furent conduits au milieu du territoire de Gabala (63) & de Laodicée; mais ils eurent soin de se tenir à une certaine distance de ces villes : la pluie étoit continuelle, la nuit très-obscure; ils n'étoient plus séparés des fugitifs que par une montagne; & Caled, toujours inquiet pour la sûreté de ses Guerriers, révéla un songe qui annonçoit des succès à sa petite troupe. Dès la pointe du jour, il apperçut devant lui les tentes des Chrétiens échappés de Damas. Après quelques momens consacrés au repos & à la prière,

63 On voit encore les ruines de Gabala & de Laodicée, que dépassèrent les Arabes (Maundrell, p. 11, 12. Pocock, vol. 2, p. 13). Si Caled n'eût pas arrêté les Chrétiens, ils auroient traversé l'Oronte sur un pont, qu'ils n'auroient pas manqué de rencontrer à quelques points des seize milles qui forment la distance d'Antioche & de la mer, & ils auroient pu rejoindre à Alexandrie le grand chemin de Constantinople. Les Itineraires indiquent la direction des routes & les distances. (p. 146 — 148 — 581, 582, Edit. de Wesseling).

il divisa sa cavalerie en quatre corps ; il confia le premier à son fidèle Derar, & se réserva le dernier. La petite armée se précipita tour à tour sur la multitude en désordre, mal pourvue d'armes, & déjà vaincue par le chagrin & la fatigue. Excepté un captif qui obtint son pardon & qui fut renvoyé, les fanatiques Musulmans purent se réjouir d'avoir égorgé tous les Chrétiens, sans distinction de sexe. L'or & l'argent de Damas se trouvoient répandus dans le camp ; les Moslems y trouvèrent de plus trois cents charges de soie, qui suffisoient pour habiller une armée de Barbares nus. Jonas chercha & découvrit au milieu du carnage cette Eudoxie qui avoit occasionné l'expédition ; mais sa maîtresse fut indignée du dernier acte de sa perfidie ; elle s'efforça de se débarrasser de ses odieuses caresses, & se poignarda. Une autre femme, la veuve de Thomas, qu'on dit fille d'Héraclius, avec fondement ou sans raison, fut épargnée aussi, & on ne lui demanda

point de rançon. C'est par mépris qı Caled se montra si généreux, & l'orguei leux Sarasin insulta par un message d défi le trône des Césars. Après avoir fai plus de cent cinquante milles dans la province romaine, il retourna à Damas avec la même rapidité & le même secret. Omar, en montant sur le trône, lui ôta le commandement; mais si le *Calife* blâma la témérité de son entreprise, il donna des éloges à la vigueur & à la sagesse de son exécution.

Foire d'Abyla.

Une autre expédition des vainqueurs de Damas montrera de plus en plus leur avidité & leur mépris pour les richesses de ce Monde. Ils apprirent que la foire d'Abyla (64) qui se tenoit à environ trente milles de la ville, réunissoit chaque an-

---

(64) *Dair Abil Kodos*. Après avoir retranché le dernier mot qui est une épithète & qui signifie *saint*, je découvre l'Abila de Lysanias, située entre Damas & Héliopolis. Le nom (*Abil* signifie une vigne) concourt ainsi que la position, à justifier ma conjecture (Reland, Palestin. t. 1, p. 317, t. 2, p. 525 — 527).

née les productions naturelles & les productions des arts de la Syrie ; qu'une multitude de Pélerins alloit, à cette époque, visiter la cellule d'un saint Hermite, & que la noce de la fille du Gouverneur de Tripoli devoit embellir cette fête du commerce & de la superstition. Abdallah, fils de Jaafar, se chargea, à la tête de cinq cents chevaux, de l'utile & religieuse commission de dépouiller les Infidèles. En approchant de la foire d'Abyla, il apprit avec étonnement que les Juifs & les Chrétiens, les Grecs & les Arméniens, les naturels de la Syrie & les habitans de l'Egypte y formoient une troupe de dix mille hommes, & que la jeune fille destinée au mariage avoit une escorte de cinq cents Cavaliers. Les Sarasins s'arrêtèrent. » *Je n'ose pas* retourner » en arrière, dit Abdallah ; nos » ennemis sont nombreux, nous » courons de grands dangers ; mais le » prix que nous obtiendrons dans ce » Monde & dans l'autre est éclatant

» & sûr; que chacun, selon son incli-
» nation, avance ou se retire «. Aucun des Musulmans ne se retira. » Marchez, dit Abdallah au Chrétien qui lui servoit de guide, » & vous verrez ce que peu-
» vent faire les compagnons du Pro-
» phète «. Ses Soldats chargèrent en cinq pelotons; après les premiers momens du succès que leur donna cette attaque improviste, ils furent environnés & presque accablés par les ennemis supérieurs en nombre; & on a comparé leur brave troupe au point blanc qu'on apperçoit sur la peau d'un chameau noir (65). Vers le coucher du soleil, lorsque la fatigue faisoit tomber les armes de leurs mains, au moment où ils alloient périr, ils découvrirent un nuage de poussière qui

(65) Je suis plus hardi que Ockley (vol. 1, p. 164), qui n'osé pas insérer cette comparaison dans le texte, quoiqu'il observe dans une note que l'utile chameau sert souvent de comparaison aux Arabes. Il paroît que le renne n'est pas moins fameux dans les poésies des Lapons.

venoit à eux; le *tecbir* (66) frappa leurs oreilles, & bientôt ils découvrirent l'étendard de Caled qui arrivoit à leur secours & qui marchoit au galop. Il renversa les bataillons Chrétiens, & les poursuivit jusqu'à la rivière de Tripoli, où le carnage cessa. Ces infortunés abandonnèrent les richesses étalées à la foire, l'argent qu'ils avoient apporté pour leurs emplettes, la fille du Gouverneur & quarante femmes de sa suite. Les Brigands rassemblèrent à la hâte des chevaux, des ânes & des mulets, & s'étant emparés des fruits, des vivres, des meubles, de l'argent, de la vaisselle & des bijoux de la foire, ils revinrent triomphans à Damas. L'Hermite, après une discussion rem-

(66) Les Arabes donnent le nom de *tecbir* aux cris que poussent les Musulmans au moment d'une charge, lorsque leur voix s'ouvre, invoque le Ciel & lui demande la victoire. Ce mot si formidable dans leurs guerres sacrées, est un verbe actif (dit Ockley dans son Index), de la seconde conjugaison, de *Kabbara*, qui a la même signification que *Alla Acbar, Dieu est Tout-Puissant!*

plie d'aigreur, qu'il eut avec Caled, &c. n'obtint pas la couronne du martyre; on le laissa plein de vie au milieu des mourans & des blessés.

Fin du treizième Volume.



TABLE

Des Matières contenues dans ce treizième Volume.

Rome attaquée par les Lombards. Page 1 A. D. 730 — 752.

Sa délivrance par Pepin. 6 A. D. 754.

Conquête de la Lombardie par Charlemagne. 11 A. D. 774.

Pepin & Charlemagne, Rois de France. 12 A. D. 751 — 753 — 768.

Patriciens de Rome. 17

Donations de Pepin & de Charlemagne aux Papes. 22

Fabrication de la donation de Constantin. 28

Rétablissement des images en Orient par l'Impératrice Irène. 34 A. D. 780, &c.

Huitième Concile général, ou le second de Nicée. 37 A. D. 787.

Etablissement définitif des Images par l'Impératrice Théodora. 39 A. D. 842.

Répugnance des Francs & de Charlemagne. 43 A. D. 794, &c.

Les Papes se séparent enfin de l'Empire d'Orient. 45 A. D. 774 — 800.

Couronnement de Charlemagne en qualité d'Empereur de Rome & de l'Occident. 49 A. D. 800.

Règne & caractère de Charlemagne. 55 A. D. 768 — 814.

Etendue de son Empire en France. 64
Espagne. 67
Italie. 68
Allemagne. 69
La Hongrie. 71
Ses voisins & ses ennemis. 74
Ses successeurs en Italie, en Germanie, en France. 78
A. D. 814—840. Louis le Pieux. 79
A. D. 840—856. Lothaire I. 80
A. D. 888. Division de l'Empire. 81
A. D. 961. Othon, Roi de Germanie, rétablit & s'approprie l'Empire d'Occident. 82
Opérations de l'Empire d'Occident & de celui d'Orient. 85
Autorité des Empereurs dans l'élection des Papes. 90
Désordres. 94
A. D. 1073, &c. Réforme & prétentions de l'Eglise. 99
Autorité dont les Empereurs jouissoient à Rome. 100
A. D. 932. Révolte d'Alberic. 102
A. D. 967. Du Pape Jean XII. 104
A. D. 998. Du Consul Crescentius. 105
A. D. 774—1250. Le royaume d'Italie. 107
A. D. 1152—1190. Frédéric I. 112
A. D. 1198—1250. Frédéric II. 114

Indépendance des Princes d'Allemagne. 115 A. D. 811—1250, &c.
La Constitution Germanique. 120 A. D. 150.
Foiblesse & pauvreté de l'Empereur Charles IV. 124 A. D. 1347—1378.
Son faste. 127 A. D. 1356.
Contraste du pouvoir & de la modestie d'Auguste. 130
Description de l'Arabie. 134
Sol & climat. 137
Des trois Arabies, ou de l'Arabie Déserte, de l'Arabie Pétrée & de l'Arabie Heureuse. 141
Mœurs des Bédouins ou des Arabes Pasteurs. 142
Le cheval. 144
Le chameau. 146
Villes de l'Arabie. 148
La Mecque. 150
Son Commerce. 151
Indépendance nationale des Arabes. 153
Leur liberté & leur caractère domestique. 160
Guerre civile & vengeance particulière. 166
Trève annuelle. 171
Leurs qualités & leurs vertus sociales. ibid.
Leur amour pour la Poésie. 173
Exemples de générosité. 175
Leur ancienne idolâtrie. 179
La Caaba ou le Temple de la Mecque. 181

Sacrifices & cérémonies religieuses. 186
Introduction des Sabiens. 189
Les Mages. 192
Les Juifs ibid.
Les Chrétiens. 193
A. D. 569 — 609. *Naissance & éducation de Mahomet.* 196
Délivrance de la Mecque. 198
Qualités de Prophète. 202
Un seul Dieu. 208
Mahomet, Apôtre de Dieu, & le dernier des Prophètes. 214
Moïse. 216
Jésus 217
Le Koran. 221
Miracles. 226
Préceptes de Mahomet, prières, jeûnes & aumônes. 231
Résurrection. 238
L'Enfer & le Paradis 240
A. D. 609. *Mahomet prêche à la Mecque.* 247
A. D. 613 — 622. *La Tribu de Koreish s'oppose à sa mission.* 253
A. D. 662. *Il est chassé de la Mecque.* 257
Il devient en quelque sorte le Prince de Médine. 260
A. D. 622 — 632. *Sa dignité royale.* 264
Il déclare la guerre aux Infidèles. 267
La guerre défensive contre les Koreishites de la

Mecque.	274	
Combat de Beder.	276	A. D. 623.
D'Ohud.	279	A. D. 623.
Les Nations ou le Fossé.	281	A. D. 625.
Mahomet subjugue les Juifs de l'Arabie.	282	A. D. 623 — 627.
Soumission de la Mecque.	287	A. D. 629.
Conquête de l'Arabie.	293	A. D. 629 — 632.
Première guerre des Mahométans contre l'Empire Romain.	300	A. D. 629, 630.
Mort de Mahomet.	306	A. D. 632.
Son caractère.	312	
Vie privée de Mahomet.	319	
Ses femmes.	322	
Et ses enfans.	327	
Caractère d'Ali.	329	
Règne d'Abubeker.	331	A. D. 632.
D'Omar.	334	A. D. 634.
D'Othman.	335	A. D. 644.
Discorde des Turcs & des Persans.	336	
Mort d'Othman.	341	A. D. 655.
Règne d'Ali.	342	A. D. 655 — 660.
Règne de Moawiyah.	348	A. D. 655, ou 661 — 680.
Mort d'Hosein.	351	A. D. 680.
Postérité de Mahomet & d'Ali.	357	
Succès de Mahomet.	362	
Permanence de sa Religion.	364	
Du bien ou du mal qu'il a fait dans son pays.	367	

A. D. 632. *Union des Arabes.* 371

Caractère de leurs Califes. 377

Leurs conquêtes. 383

A. D. 635. *Invasion de la Perse.* 388

A. D. 636. *Bataille de Cadesie.* 390

Fondation de Bassora. 396

A. D. 637. *Sac de Madayn.* ibid.

Fondation de Cufa. 400

A. D. 637 — 651. *Conquête de la Perse.* 402

A. D. 651. *Mort du dernier Roi de la Perse.* 408

A. D. 710. *Conquête de la Transoxiane.* 412

A. D. 632 — 415. *Invasion de la Syrie.* 415

A. D. 633. *Siége de Bosra.* 421

A. D. 633. *Siége de Damas.* 426

Bataille d'Aiznadin. 431

A. D. 634. *Les Arabes retournent à Damas.* 437

Damas est prise d'assaut après l'avoir été par capitulation. 442

Poursuite des habitans de Damas. 447

Foire d'Abyla. 452

Fin de la Table des Matières.



